

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

FAUT-IL BRÛLER AQUIN ?
ESSAI D'HERMÉNEUTIQUE RADICALE
OU ESQUISSE D'UNE THÉORIE POLITIQUE DE L'INTERPRÉTATION

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN SCIENCE POLITIQUE

PAR
CHARLES BERTHELET

NOVEMBRE 2022

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je dois d'abord remercier le professeur Lawrence Olivier d'avoir accepté de prendre le train en marche et d'avoir ainsi permis que soit déposé, comme mémoire en sciences politiques, ce drôle d'objet in(ter)disciplinaire (et indiscipliné) qu'est le présent « essai d'herméneutique radicale ». Je tiens ensuite à remercier les professeurs Anne Élane Cliche et Jean-François Hamel qui, du côté des études littéraires, ont suscité mon intérêt pour leur matière respective et, chacun à leur manière, ont provoqué les premières étincelles de ce projet qui, je l'espère, se seront depuis montrées fécondes. J'espère en outre être parvenu, dans les pages de ce mémoire, à les faire se rencontrer un peu, même s'il aura fallu pour y arriver passer par quelques détours (voire quelques « traîtrises », au sens d'une lecture actualisante ou allégorique, bien sûr opposée à la pure et simple « trahison »¹). Je voudrais de surcroît remercier le professeur Michel Seymour de m'avoir offert l'immense privilège de le côtoyer peu avant de prendre sa retraite – une telle chance (d'autant plus si formatrice) n'est pas donnée à tout le monde de côtoyer une idole de jeunesse ; la mienne était philosophe analytique et, sans doute, l'une des voix québécoises les plus originales de sa génération, de celles qui, sans se départir, mais plutôt en se munissant de notre expérience collective toute particulière, savent toucher de leur pensée à un brin d'universel. Ce fut un grand honneur que de me trouver sous sa direction de recherche.

Il me serait tout à fait impensable de ne pas remercier les trois personnes les plus importantes de ma vie : mon père, Daniel Berthelet, ma mère, Denise Bouffard, et ma compagne, complice, conjointe et maintenant épouse, Marjolaine Lamontagne. Votre amour inconditionnel, vos profondes aspirations et vos constantes inspirations ne cessent jamais de m'habiter et de me donner du souffle pour traverser et accomplir chacune de mes entreprises, petites et grandes. Le plus grand bonheur pour moi est de savoir que je pourrai encore compter sur cette présence aussi inestimable qu'indispensable pour affronter et relever les prochains défis tout comme pour profiter de la vie et des aventures à venir. À Marjolaine, je dois un remerciement tout spécial, pour son regard attentif sur

¹ « Évidemment, on n'actualise les textes qu'à condition de les trahir. Mais à la *trahison*, qui transforme le souvenir en une légende dorée, destinée à être récitée et répétée, c'est-à-dire en une mémoire morte, une politique de la lecture préfère la *traîtrise*, qui, après avoir arraché le passé à l'aura de la tradition, en réinscrit les traces dans le présent pour augmenter la puissance des textes et, dans une visée agonistique, inscrire à travers eux une dissidence. » (Jean-François Hamel, *Camarade Mallarmé. Une politique de la lecture*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 2014, p. 203 [206 p.].) Voir en outre : André Gorz, *Le Traître*, suivi de *Le Vieillessement*, Paris, Gallimard, coll. « Folio (essais) », 2005 [1958], 416 p.

mes écrits, pour le partage de ses pensées, pour tout le plaisir de premier lecteur qu'elle me permet de vivre et celui qu'elle me rend si bien en tant que première lectrice. L'aventure intellectuelle et la vie académique seraient bien solitaires sans elle et sans la joie constante et sans cesse renouvelée de sa présence.

Je remercie également Geneviève Bordeleau et Pascal Laprade, qui ont partagé mon quotidien à des moments où ce projet était encore en germe et qui, peut-être, auront été témoins de ces étincelles créatrices, instigatrices ou provocatrices d'une réflexion qui s'est peu à peu imposée à moi, aidée notamment de l'actualité, de ses débats et des enjeux sociétaux qui ont émergé (ou se sont eux aussi imposés) au Québec et dans le monde de 2014 à 2022. Je vous tiens près de moi, toujours.

J'aimerais finalement remercier, d'une part, les professeurs qui se sont succédés à la direction du programme de maîtrise dont ce mémoire est pour moi l'accomplissement, Francis Dupuis-Déri et Julián Durazo-Herrmann, lesquels m'ont d'ailleurs tous deux beaucoup apporté par leur propre enseignement dispensé en séminaire ; ainsi que, d'autre part, certaines personnes « de l'ombre » sans qui rien n'aurait pourtant pu avoir lieu : Diane Brabant, Lysa Brunet, Olivier de Champlain, Reine de la Durantaye, Nina Escoute et André Marchand, employés et employées de soutien à l'UQAM qui ont fait preuve d'une aide précieuse et indispensable, à différents moments – et, dans certains cas, tout au long – de mon parcours de maîtrise.

DÉDICACE

Pour mes parents, Daniel Berthelet et Denise Bouffard,
à qui je dois toutes les grandes lignes de ma vie,
dont voici quelques extraits.

À Marjolaine,
pour la solitude rompue
comme le pain
par la pensée quotidienne
(et nos dialogues impossibles
pourtant plus que conjoints : communs).

AVANT-PROPOS

Ce mémoire, dont le dépôt initial a été effectué le 14 septembre 2021, devait être déposé dans sa version finale en juin 2022. Par un concours de circonstances, ce dépôt n'a été enregistré et officialisé qu'en novembre 2022. Hormis quelques corrections de forme, le texte présenté ci-bas est demeuré en l'état et n'a pas été retouché ou retravaillé. Suite à un événement malheureux ayant touché la communauté littéraire au Québec, je voudrais néanmoins profiter de l'espace autorisé de cet avant-propos pour y ajouter quelques mots. C'est qu'entre juin et novembre 2022, soit le 22 octobre 2022 plus précisément, nous avons appris, alors qu'elle était de passage à Paris pour une conférence qu'elle devait y prononcer quelques jours plus tard, le décès subi de Lori Saint-Martin, professeure en études littéraires à l'UQAM depuis près de trente ans, dont les travaux sur l'œuvre d'Hubert Aquin sont ici étudiés. J'ai personnellement eu la chance de recevoir l'enseignement de Lori Saint-Martin, dont j'ai suivi le cours alors intitulé « Littérature et féminisme » à l'occasion de mes études de premier cycle, l'année où je complétais mon programme de baccalauréat universitaire en études littéraires. J'avais, deux ans plus tôt, commencé à découvrir sa contribution aux études littéraires québécoises à l'occasion d'un cours donné par Luc Bonenfant et entièrement consacré à l'œuvre d'Anne Hébert (Lori Saint-Martin étant une voix forte de la critique hébertienne, en plus d'avoir été un pilier central de l'équipe ayant mené à bien l'ambitieux et important projet d'édition critique des œuvres complètes d'Anne Hébert), puis, bien sûr, dans le cours « Littérature des femmes au Québec », que j'ai pour ma part eu le plaisir de suivre avec Chantal Savoie, mais dont Lori Saint-Martin a également assumé la charge à de nombreuses reprises.

Qu'on soit ou non en accord avec ses lectures de l'œuvre d'Hubert Aquin ou du roman masculin au Québec, dont celui de la Révolution tranquille, nul ne pourra jamais – d'autant plus lorsque l'on est une amoureuse ou un amoureux de la littérature québécoise comme je le suis, et comme Lori Saint-Martin l'était sans conteste, j'oserais même dire éperdument – refuser de reconnaître l'extraordinaire contribution intellectuelle (aux études littéraires québécoises bien au-delà du féminisme, aux études littéraires féministes bien au-delà du Québec, et aux études féministes québécoises comme aux études québécoises féministes bien au-delà de la littérature), de celle qui a adopté et embrassé la culture et la langue de chez nous pour y refaire son nid et y faire sa vie, et ce, avec plus d'ardeur et de conviction, en y mettant plus de cœur autant que de raison, que bien d'autres qui en ont pourtant hérité dès l'enfance ou la naissance. Cette renaissance (comme cette reconnaissance) en « Québécoisie », Lori Saint-Martin a su en faire profiter l'ensemble de sa société d'appartenance, tant comme critique que

prosatrice, et c'est avec beaucoup de chagrin et grand regret que j'ai appris que cette voix s'était désormais éteinte – cette voix dont je dois avouer que, à tant avoir discuté avec elle tout au cours de la rédaction de ce mémoire, j'ai dû finir par me faire ma propre sonorité. Je ne peux maintenant songer qu'avec tristesse à tous les dialogues *peut-être* possibles (à leurs tentatives du moins) mais avortés avant d'avoir commencé, à toutes les questions qui devront apprendre à demeurer sans autre réponse que le souvenir indélébile laissé par ses nombreux écrits, à toutes les conversations que j'ai tenues seul de mon côté et que je devrai à l'avenir continuer à entretenir seul, à toutes les discussions que je me suis imaginées ou préfigurées, et qui devront maintenant définitivement se poursuivre sans elle. Il me semble que j'avais tant de choses à lui dire, que j'en avais encore tant à entendre.

Pendant longtemps, presque tout au long de la rédaction de ce mémoire, en fait, j'ai eu le sentiment plus ou moins conscient (et sans doute contradictoire avec mon approche) que l'objet principal en demeurait Hubert Aquin et son œuvre romanesque, ou du moins que cet objet entourait cet écrivain, « tournait (d'abord et avant tout) autour » de l'œuvre aquinienne. Ce n'est que le jour de la mort de Lori Saint-Martin que j'ai pleinement réalisé que c'était en fait elle, l'autrice principale dont j'avais fait de l'œuvre mon objet. Par l'annonce de cette nouvelle (l'ironie du sort aura voulu que ce soit d'abord dans le *Journal de Montréal*, puis dans *La Presse* et finalement dans *Le Devoir* qu'elle me soit parvenue), sur laquelle je suis tombée tout à fait par hasard en parcourant les notifications reçues sur mon téléphone cellulaire dit « intelligent », j'ai été immédiatement confronté à un deuil que je n'avais pas anticipé, tant je prenais d'une part pour acquise la présence de Lori Saint-Martin dans la vie (et au sein) de l'institution littéraire(s) du Québec pour encore de très nombreuses années – parce que cette présence allait pour moi de soi, tant cette voix m'était devenue familière, comme un repère le long d'une route souventes fois empruntée –, mais aussi sous le coup ou l'effet de cette révélation soudaine que je venais de perdre celle qui m'avait offert sans jamais le savoir (et qui avait donné voix et vie à) mon objet d'étude.

Car il faut bien réaliser que, sans Lori Saint-Martin, ce mémoire et une part considérable de ma réflexion – dont il ne présente que quelques timides balbutiements – n'auraient jamais pu voir le jour ; que (c'est en fait) ce qui est maintenant devenu une partie de moi qui n'aurait jamais existé. Car, sans Lori Saint-Martin, il me semble tout à fait légitime de se demander si les contributions de Stéphanie Lanthier, Élisabeth Lavoie ou Katherine Ann Roberts auraient pu elles-mêmes avoir lieu et prendre forme, et donc exister à leur tour. Ma réponse personnelle à cette question est en tout cas négative, et l'on peut fort bien par surcroît se demander dans quelle mesure celles de Mary Jean Green, de Claudia Labrosse ou de Patricia Smart auraient été semblables à elles-mêmes si elles n'avaient pas été précédées par l'apport fondateur incontournable et donc inestimable de Lori Saint-Martin à la critique féministe aquinienne. Dire que l'objet même de ce mémoire n'aurait donc sans doute pas existé sans l'intervention de Lori Saint-Martin dans la critique aquinienne et sa participation plus globale à la culture et à la vie littéraire québécoises, c'est aussi démontrer l'importance cruciale de cette participation et de cette contribution qui ne pourront dès lors que nous manquer pour

de nombreuses années à venir. Car qui peut imaginer ou même envisager quels semblables cadeaux aurait-elle pu encore offrir à tant d'autres que moi, quels projets lui restait-il à inspirer ou susciter par son propos souvent unique et original, sur tant d'autres objets, nouveaux ou à revoir, qu'elle aurait défrichés ou revisités avec joie et passion.

Tout en ne changeant et en n'enlevant strictement rien aux dédicaces qui ont été inscrites en juin dernier dans la section qui leur est consacrée, j'aimerais néanmoins, en ce jour du souvenir, également dédier une partie de ce mémoire de même que cet avant-propos à la mémoire de Lori Saint-Martin, elle aussi véritable combattante pour la cause des femmes, de la langue française et de la culture québécoise – en me permettant de dire « *la cause* » (au singulier), parce que je crois profondément que *ces* causes n'entraient nullement chez elle en contradiction ; et en espérant que, prenant le relais de la critique qui elle-même fait (re)vivre les œuvres bien au-delà de la disparition de leurs auteurs ou autrices, l'entreprise métacritique ici proposée puisse à son tour contribuer à faire vivre et revivre l'œuvre critique de Lori Saint-Martin, ainsi qu'une modeste part des multiples discussions qu'elle n'aura pas – j'aimerais penser jamais – fini de provoquer et de stimuler, d'inspirer et de susciter.

Charles Berthelet
11 novembre 2022
Montréal (Québec)

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	v
LISTE DES TABLEAUX	x
RÉSUMÉ	xi
ABSTRACT	xiii
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I La fin du texte : de l'autorité des textes à l'agentivité des interprètes, de l'intention de l'auteur à l'invention du lecteur	20
1.1 Trouble dans le texte ou le statut (quo) déboulonné de la forme symbolique : différences matérielles du texte ou différents textes idéels ?	23
1.1.1 Le texte matériel : de la différence <i>objective</i> entre textes matériels	23
1.1.2 Le texte idéal : de la différence <i>subjective</i> entre textes idéels	29
1.2 Après la mort de l'auteur ou le degré zéro de la lecture : (autorité des) communautés interprétatives ou agentivité des interprètes ?	38
1.2.1 La communauté interprétative : de la différence <i>collective</i> ou <i>intersubjective</i> entre communautés interprétatives.....	38
1.2.2 L'usage axiomatique et sociopolitique (des textes par les interprètes ou les communautés interprétatives) : de la différence <i>normative, prescriptive</i> ou <i>performative</i> entre usages axiomatiques ou sociopolitiques	42
CHAPITRE II D'images et de maux : des communautés interprétatives aux usages sociopolitiques	51
2.1 Des lectures univoques	51
2.2 ... et des lectures plurivoques.....	64
2.3 Deux textes interprétés	73
2.4 ... ou deux communautés interprétatives ?.....	75

2.5	D'un usage l'autre ...	87
2.6	... ou d'un autre clivage ?	101
CHAPITRE III De mots et d'usages : des usages sociopolitiques aux communautés sociétales		
3.1	Le corps de l'œuvre livré pour nous : entre déconstruction subversive et construction rétrospective	107
3.1.1	Le parti de l'univocité	107
3.1.2	Le pari de la plurivocité	122
3.2	Mettre (de) l'œuvre à l'ouvrage : la lecture à l'œuvre ou les manœuvres de l'interprète, entre domination et émancipation.....	124
3.2.1	L'œuvre en procès : entre mélioration et péjoration, entre acceptation et condamnation	124
3.2.2	Là où le bât blesse : l'hors-champ du signe ou les limites du symbolique	135
CONCLUSION		
144		
ANNEXE A Premier plan initial du mémoire.....		
160		
ANNEXE B Second plan initial du mémoire.....		
163		
BIBLIOGRAPHIE		
165		

LISTE DES TABLEAUX

Tableau	Page
3.1 Quatre usages (socio)politiques potentiels de l'œuvre romanesque d'Hubert Aquin en lien avec les rapports de sexes	127
3.2 Types d'usages (socio)politiques de l'œuvre romanesque d'Hubert Aquin en fonction des communautés interprétatives et des postures critiques des interprètes (selon une première hypothèse d'un clivage commun ou conjoint aux deux communautés)	128
3.3 Types d'usages (socio)politiques de l'œuvre romanesque d'Hubert Aquin en fonction des communautés interprétatives et des postures critiques des interprètes (selon l'hypothèse avérée d'un clivage commun ou conjoint aux deux communautés)	128

RÉSUMÉ

Quarante ans après la mort de l'écrivain, les romans d'Hubert Aquin ont continué de fasciner la critique littéraire et de susciter d'amples lectures aux présupposés interprétatifs variés, de choquer leurs interprètes et parfois même de provoquer la colère de lecteurs et de lectrices avides d'émancipation sociale ou communautaire, personnelle ou collective. Cette œuvre romanesque, au-delà de la figure mythique de son auteur, a ainsi été (re)dessinée et montée (pour ne pas dire destinée) en tant que décor d'un théâtre politique au sein duquel l'objet d'affrontement, outre la composition d'un canon littéraire proprement québécois, en est devenu la constitution même de la communauté nationale. Or, le conflit interprétatif dont la réception de l'œuvre aquinienne s'est montrée la scène ou le théâtre s'est non seulement déclaré de manière explicite entre des tendances critiques issues de mouvances politiques distinctes (aux herméneutiques différentes et parfois concurrentes), comme le féminisme et le nationalisme, mais s'est aussi joué de façon implicite à partir de tangences exégétiques certes divergentes, et pourtant également présentes au sein d'une même communauté interprétative. En témoigne, notamment, le cas particulier des lectures féministes des romans d'Aquin – auxquelles s'intéresse plus précisément ce mémoire – et des usages politiques pour le moins contrastés auxquels elles ont tour à tour prêté l'œuvre aquinienne, lesquels en ont fait autant un objet de domination que d'émancipation.

Comment expliquer ou interpréter les divergences herméneutiques entre des lectures qui, à première vue, apparaissent toutes (sensiblement) guidées par une grille d'analyse similaire, et donc (vraisemblablement) appartenir à une même communauté interprétative ? Après qu'ait été écartée l'éventuelle incidence d'une différence entre les textes matériels eux-mêmes (proposition selon laquelle les différences *matérielles* entre les textes interprétés seraient à la source des divergences *idéelles* entre leurs lectures respectives) ou de la présence simultanée et concurrente de deux communautés interprétatives parallèles ou rivales (proposition selon laquelle la concurrence entre des présupposés épistémiques et exégétiques différents serait à même d'expliquer les divergences herméneutiques entre des lectures qu'ils auraient eux-mêmes motivées et balisées), la dualité des usages politiques perpétrés sur une même œuvre et au sein d'une même communauté aura plutôt été en elle-même reconnue et retenue comme l'explication ou l'interprétation la plus plausible de ce différend herméneutique implicite. Or, ces usages politiques, comme il le sera finalement démontré, exposent et expriment bien plus qu'ils n'emportent (ou même n'épuisent) l'agentivité des interprètes et la

pluralité intrinsèque de toute communauté – qu'elle soit d'abord heuristique ou d'abord politique, ou les deux à la fois.

Faut-il brûler Aquin ? La présente étude suggère et démontre que cette question cruciale – comme la réponse à y apporter –, laquelle peut bien sûr s'étendre et s'entendre au-delà de l'œuvre singulière d'Hubert Aquin, appartient en fait d'abord à ses interprètes, plutôt qu'à l'œuvre elle-même ou à son auteur ; que ce sont bien eux qui sont *à l'œuvre* dans et par leur activité interprétative, et qu'une *œuvre*, par sa réception et son interprétation, est ainsi toujours mise *en procès*.

Mots clés : Hubert Aquin ; interprétation ; lecture littéraire ; (méta)critique littéraire ; agentivité interprétative ; communauté interprétative ; jugement moral ; usage (socio)politique ; féminisme ; nationalisme ; littérature nationale (Québec) ; domination ; émancipation.

ABSTRACT

Should we burn Aquin's novels? Forty years after his death, the literary heritage of famous Quebec author Hubert Aquin is still subject to varied interpretations, re-readings, and criticism. This thesis focuses on feminist literary analyses of Aquin's novels in order to understand how and why these authors' interpretations of Aquin's work can differ so markedly, despite the fact that they all employ similar analytical methods and appear to belong to the same "interpretive community." After evaluating and rejecting two competing explanations – that is, that textual differences in the source material or the presence of more than one interpretive community may account for the existence of conflicting interpretations of Aquin – the thesis proceeds to the defense of its own original argument: namely, that conflicts of interpretation mainly originate in the *political uses* the analysts make of the text. Literary critiques and other interpreters are therefore imbued with significant, though not unconstrained nor unlimited, agency, and this agency can produce divergences in one's assessment of the broader political and social impact of a literary work (i.e., whether its content should be considered emancipatory, oppressive and regressive, or open for debate), even within the same interpretive community.

Keywords: Hubert Aquin; interpretation; literary reading; interpretive agency; interpretive community; moral judgement; political use; feminism; nationalism; national literature (Quebec); domination; emancipation.

INTRODUCTION

On a dit que le courrier de Marathon était mort une heure avant d'arriver à Athènes. Il était mort et il courait toujours ; il courait mort, il annonça mort la victoire de la Grèce. C'est un beau mythe, il montre que les morts agissent encore un peu de temps comme s'ils vivaient. Un peu de temps, un an, dix ans, cinquante ans peut-être, une période *finie*, en tout cas ; et puis on les enterre pour la seconde fois. C'est cette mesure-là que nous proposons à l'écrivain : tant que ses livres provoqueront la colère, la gêne, la honte, la haine, l'amour, même s'il n'est plus qu'une ombre, il vivra. Après, le déluge².

[O]n y songe comme à quelque chose qui eût pu être ; avec raison, parce qu'il ne faut jamais négliger, en idée, aucune des possibilités qui volent autour d'une figure, elles appartiennent à l'original, même contre la vraisemblance, y plaçant un fond légendaire momentané, avant que cela se dissipe tout à fait³.

Lorsque, le même semestre, le même jour et dans le même local, Stanley Fish enseignait de suite deux cours sur des matières différentes, il prit ses étudiants en flagrant délit d'interprétation. Aussitôt la salle vidée et de nouveau remplie, la seconde cohorte s'empressait de déchiffrer, comme s'il s'agissait d'un hermétique et mystérieux poème du Moyen Âge, ce qui n'était, quelques minutes auparavant, qu'une simple liste de noms. Ainsi débuta, par cette anecdote relatée sous les apparences d'une fable expérimentale dans « Comment reconnaître un poème quand on en voit un⁴ », une longue réflexion sur les déterminants, mais, surtout, sur l'indétermination textuelle de l'activité interprétative

² Jean-Paul Sartre, « Écrire pour son époque » [1946], dans *Situations* (t. 2), Paris, Gallimard, coll. « NRF blanche », éd. Arlette Elkaim-Sartre, 2012, p. 398 [480 p.].

³ Stéphane Mallarmé, « Arthur Rimbaud » [1896], dans *Œuvres complètes* (vol. 2), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », éd. Bertrand Marchal, 2003, p. 127 [1936 p.].

⁴ Stanley Fish, « Comment reconnaître un poème quand on en voit un », dans *Quand lire c'est faire. L'autorité des communautés interprétatives*, Paris, Les Prairies ordinaires, coll. « Penser/Croiser », trad. Étienne Dobenesque, 2007 [1980], pp. 55-77.

– que Fish poursuivait tout au long d’une carrière universitaire, qui le mena de la littérature médiévale (puis « comparée ») au droit.

Ce type de réflexions, ou ce filon théorique, il n’est d’ailleurs pas le seul à l’avoir exploré (ni exploité). Parmi toutes ces théories (parfois plus lointainement) apparentées, celles d’Hubert Aquin⁵ (littérature), de Pierre Bayard⁶ (littérature et psychanalyse), de Jorge Luis Borges⁷ (littérature), de Michel de Certeau⁸ (histoire), de Michel Charles⁹ (littérature), de Roger Chartier¹⁰ (histoire), d’Yves Citton¹¹ (littérature), d’Antoine Compagnon¹² (littérature), de Pascal Durand¹³ (littérature), de Ronald Dworkin¹⁴ (droit et philosophie), d’Umberto Eco¹⁵ (esthétique, herméneutique, littérature, poétique et sémiotique), de Stanley Fish¹⁶ (littérature et droit), de Jean-François Hamel¹⁷ (littérature),

⁵ Voir notamment : Hubert Aquin, « “La disparition élocutoire du poète” (Mallarmé) » [1973], dans *Profession : écrivain (Mélanges littéraires, t. 1)*, Montréal, Bibliothèque québécoise, éd. Claude Lamy (avec Claude Sabourin), 1995, pp. 243-249 (239-249, 426-427, 493-494).

⁶ Voir notamment : Pierre Bayard, *Enquête sur Hamlet. Le dialogue de sourds*, Paris, Minuit, coll. « Double », 2014 [2002], 205 p.

⁷ Voir notamment (cette fois du côté de la création littéraire ou de la fiction) : Jorge Luis Borges, « Pierre Ménard, auteur du Quichotte » [1939], trad. Paul Verdevoeye, dans *Fictions*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », trad. Roger Caillois, Nestor Ibarra et Paul Verdevoeye, 1983 [1944 (1941)], pp. 41-52.

⁸ Voir notamment : Michel de Certeau, « Lire : un braconnage », dans *Arts de faire (L’Invention du quotidien, t. 1)*, Paris, Gallimard, coll. « Folio (essais) », 1990 [1980], pp. 239-255.

⁹ Voir notamment : Michel Charles, *Introduction à l’étude des textes*, Paris, Le Seuil, coll. « Poétique », 1995, 398 p.

¹⁰ Voir notamment : Roger Chartier, *Les Origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Le Seuil, coll. « Points (essais) », 2000 [1990], 320 p.

¹¹ Voir notamment : Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Amsterdam, 2017 [2007 (1989)], 568 p.

¹² Voir notamment : Antoine Compagnon, *Chat en poche. Montaigne et l’allégorie*, Paris, Le Seuil, coll. « La librairie du XX^e siècle », 1993, 160 p.

¹³ Voir notamment : Pascal Durand, *Mallarmé. Du sens des formes au sens des formalités*, Paris, Le Seuil, coll. « Liber », 2008, 298 p.

¹⁴ Voir notamment : Ronald Dworkin, *L’Empire du droit*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Recherches politiques », trad. Élisabeth Soubrenie, 1994 [1986], 468 p.

¹⁵ Voir notamment : Umberto Eco, *L’Œuvre ouverte*, Paris, Le Seuil, coll. « Points (essais) », trad. Chantal Roux de Bézieux (avec André Boucourechliev), 2015 [1962], 313 p.

¹⁶ Voir notamment : Stanley Fish, *Quand lire c’est faire. L’autorité des communautés interprétatives*, Paris, Les Prairies ordinaires, coll. « Penser/Croiser », trad. Étienne Dobenesque, 2007 [1980], 137 p.

¹⁷ Voir notamment : Jean-François Hamel, *Camarade Mallarmé. Une politique de la lecture*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 2014, 206 p.

de Louis Hay¹⁸ (littérature), de Laurent Jenny¹⁹ (littérature), de Claude Lévesque²⁰ (littérature), de Stéphane Mallarmé (littérature), de Michel de Montaigne (humanités), de Luigi Pareyson²¹ (esthétique), de William York Tindall²² (littérature), de Michel Troper²³ (droit) ou de Paul Valéry (littérature) et de leurs émules²⁴ présentent un double avantage : elles mettent l'accent sur l'indétermination (ou la surdétermination) du texte, accordant ainsi une certaine agentivité – et, parfois, une agentivité certaine – à l'interprète, tout en considérant les structures de contraintes (les caractéristiques heuristiques ou idiosyncratiques du lecteur, les communautés épistémiques ou herméneutiques dont il fait partie et qui exercent sur lui leur ascendance, les institutions formelles ou informelles dans lesquelles il s'insère – dont l'institution juridique, pour n'en nommer qu'une – comme la position stratégique qu'il y occupe, et la matérialité du texte lui-même) qui

¹⁸ Voir notamment : Louis Hay, « “Le texte n'existe pas”. Réflexions sur la critique génétique », *Poétique*, n° 62, 1985, pp. 147-158.

¹⁹ Voir notamment : Laurent Jenny, *La Fin de l'intériorité. Théorie de l'expression et invention esthétique dans les avant-gardes françaises (1885-1935)*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Perspectives littéraires », 2002, 170 p.

²⁰ Voir notamment : Claude Lévesque, *L'Étrangeté du texte. Essais sur Nietzsche, Freud, Blanchot et Derrida*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Essais classiques du Québec », 2021 [1976], 301 p.

²¹ Voir notamment : Luigi Pareyson, *Esthétique. Théorie de la formativité*, Paris, Rue d'Ulm, coll. « *Æsthetica* », éd. et trad. Gilles A. Tiberghien, 2006 [1954], 352 p.

²² William York Tindall, *The Literary Symbol*, New York, Columbia University Press, 1955, 278 p.

²³ Voir notamment : Michel Troper, « Une théorie réaliste de l'interprétation », *Revista opinião jurídica*, vol. 4, n° 8, 2006, pp. 301-318.

²⁴ Voir par exemple ou par surcroît : Julie Allard, « Interprétation, narration et argumentation en droit. Le modèle du roman à la chaîne chez Ronald Dworkin », dans Emmanuelle Danblon, Emmanuel de Jonge, Ekaterina Kissina et Loïc Nicolas (dir.), *Argumentation et narration*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, coll. « Philosophie et société », 2008, pp. 67-80. ; Yves Citton, « Puissance des communautés interprétatives » [2007], préface de Stanley Fish, *Quand lire c'est faire. L'autorité des communautés interprétatives*, Paris, Les Prairies ordinaires, coll. « Penser/Croiser », 2007 [1980], pp. 5-27. ; Bruno Clément et Marc Escola (dir.), *Le Malentendu. Généalogie du geste herméneutique*, Paris (Saint-Denis), Presses universitaires de Vincennes, coll. « La philosophie hors de soi », 2003, 272 p. ; François Cusset, « L'événement herméneutique », préface d'Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Amsterdam, 2017 [2007 (1989)], pp. 11-24. ; Bertrand Gervais et Rachel Bouvet (dir.), *Théories et pratiques de la lecture littéraire*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2007, 281 p. ; Jean-François Hamel, « Émanciper la lecture. Formes de vie et gestes critiques d'après Marielle Macé et Yves Citton », *Tangence*, n° 107, 2015, pp. 89-107. ; Éric Millard, « L'interprétation juridique comme acte d'autorité », dans Jorge Cagiao y Conde (dir.), *La Notion d'autorité en droit*, Paris, Le Manuscrit, 2014, pp. 41-56.

accompagnent ce dernier et balisent son interprétation (soit son activité interprétative générale comme ses interprétations particulières). À partir d'elles, il est donc possible de regrouper les interprètes et de les rassembler en communautés dont on peut alors examiner et expliciter, observer ou retracer les pratiques de lecture, en sorte d'en dessiner les contours ou d'en dresser la trajectoire historique (temporelle ou spatiale) ; mais également de dégager et d'éclairer la latitude dont ces interprètes disposent – autant que l'attitude qu'ils exposent – pour prêter (consciemment ou non) les textes littéraires aux usages politiques particuliers qui leur siéent.

Les lecteurs et lectrices des romans d'Hubert Aquin ont fourni un exemple remarquable de cette activité d'interprétation comme de cette créativité ou inventivité interprétatives. Si l'œuvre romanesque aquinienne, sans aucun doute l'une des plus analysées et commentées de la littérature québécoise, a d'abord donné lieu à des lectures elles-mêmes ancrées dans ce thème, la question nationale (et coloniale), explicitement thématisée et formalisée chez Aquin, a progressivement laissé place, à partir des années 1980, à d'autres grilles de lecture²⁵ – pouvant être considérées pour certaines comme « apolitiques » et pour d'autres (néanmoins politiques) comme « anationales²⁶ ». Appartenant à cette seconde catégorie, la critique féministe, avec son programme et ses objectifs propres, a répondu à une absence prolongée d'analyses prenant comme grille

²⁵ Sur l'abondance et l'évolution de la critique littéraire aquinienne, voir notamment : Jacinthe Martel et Jean-Christian Pleau, « Présentation », dans Jacinthe Martel et Jean-Christian Pleau (éd.), *Hubert Aquin en revue*, Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « En revue », 2006, pp. 1-8. ; Jacinthe Martel et Jean-Christian Pleau, « Relectures d'Hubert Aquin », *Voix et images*, vol. 28, n° 1 (112), 2012, pp. 7-10. ; Jacques Pelletier, « Variations de la critique aquinienne : de la pragmatique à la psychanalyse lacanienne en passant par Bakhtine », *Voix et images*, vol. 18, n° 3 (54), 1993, pp. 597-605. Voir également les précédentes études métacritiques réalisées autour de l'œuvre aquinienne et regroupées dans une note infrapaginale subséquente (si l'article tout juste cité de Jacques Pelletier n'apparaît pas dans ces prochaines références, c'est qu'il s'agit-là davantage d'une recension d'ouvrages critiques que d'un essai de métacritique à proprement parler, ce qui n'en affecte cependant ni la pertinence ni la qualité).

²⁶ Voire peut-être comme « cryptopolitiques » ou « cryptonationales », tellement le politique et sa dimension nationale se trouvent tantôt exprimés ou tantôt encodés dans l'œuvre, et conséquemment tapis dans chacune de ses lectures. D'autres argueraient même que toute lecture et toute littérature s'avèrent inévitablement et intrinsèquement politiques.

interprétative (à la fois heuristique et herméneutique) ses enjeux privilégiés et ses théories originales.

Entamée au milieu des années 1970 et au début des années 1980, cette critique féministe s'est d'abord posée en contraste et en porte-à-faux de deux tendances « nationalistes » ayant émergé dans les années 1960 et se trouvant alors bien établies au sein de la critique littéraire québécoise. La première de ces tendances, fondée autour de la revue *Parti pris*, appelait au cours de ces années l'avènement d'une littérature proprement « québécoise » se voyant confier ou conférer le pouvoir prophétique d'annoncer la venue corollaire de « l'homme québécois », une fois pour toutes déchaîné et délesté du poids de son passé canadien-français tenu pour abâtardi, colonisé et dominé. La seconde tendance se (re)mettait déjà à la (re)lecture des écrits antérieurs produits par des écrivains qui n'avaient encore qu'un nom composé, celui de « Canadiens français », pour signaler et (surtout) signifier leur appartenance à une quelconque existence ou expérience collective. Alors que la première tendance rêvait d'en finir avec ce qu'elle percevait comme l'aliénation toujours présente d'un « peuple québécois » en devenir, la seconde proposait simultanément un corpus national québécois déjà constitué par les précédents écrits canadiens-français, autrefois rédigés sous le signe (ou l'*in-sign*) du silence maintenant révolu de la communauté et d'une aliénation désormais achevée par l'entrée inédite de la littérature québécoise dans un « âge de la parole »²⁷.

Faisant ainsi l'impasse sur « [l]a tension entre esthétique et politique [...] constitutive de la modernité littéraire²⁸ », cette conception à rebours des écrits canadiens-français (prédatant l'an 1941, sinon 1945, voire 1948 ou même 1959, selon des périodisations concurrentes de cet « ère du silence ») ainsi que des écrits québécois de la Révolution tranquille supposait qu'un tel *corpus* national devait donner *corps* à une communauté politique correspondante autant que voix à un Sujet-Nation désormais

²⁷ Jean-François Hamel, « Hubert Aquin et la perspective des singes », *Contre-jour. Cahiers littéraires*, n° 8, 2005, pp. 105-111 [pp. 103-118].

²⁸ *Ibid.*, p. 103.

identique à lui-même, puisque désaliéné et enfin libéré de sa longue sujétion – un sujet collectif unifié qui trouv(er)ait à s’exprimer invariablement, en maintes instances particulières d’énonciation et de subjectivation, sous la plume des nouveaux littérateurs²⁹. De ces auteurs qui lui étaient contemporains, Hubert Aquin se distinguait certainement du lot. Communément perçue et reçue en tant que pierre blanche sur le chemin de la délivrance politique et symbolique de la communauté nationale, l’œuvre – comme le personnage – même d’Aquin s’est vue disputée entre les tenants de l’une et l’autre tendance, pour qui elle (re)présentait concurremment et respectivement l’expression sublimée de son aliénation (encore et toujours à combattre et à vaincre) ou le symbole même de sa libération (déjà en voie ou en train d’advenir)³⁰.

Ces deux tendances prenaient néanmoins part à une même mouvance nationaliste ayant profondément marqué le paysage de la lecture littéraire au Québec et dont les sillages, quarante ans après la mort de l’écrivain, n’ont pas encore fini d’orienter la lecture de l’œuvre aquinienne. C’est donc au midi ou à l’orée de la constitution d’un canon littéraire propre au Québec et de « l’invention poétique de la communauté³¹ » (comme de la construction rétrospective des écrivains canadiens-français – ou « canadiens de langue française » – en écrivains québécois par une frange aussi importante qu’imposante de la critique nationaliste) que les lectures féministes des romans d’Hubert Aquin ont d’abord vu le jour.

Pionnière de la critique « au féminin » en littérature québécoise, Jeannette Urbas³² a semé les premiers doutes et jeté les premiers soupçons sur la production romanesque masculine de la Révolution tranquille – de laquelle sont comptés (au [tout]

²⁹ *Ibid.*, pp. 108-111.

³⁰ *Ibid.*, pp. 111-118. À ce propos, voir aussi : Jean-François Hamel, « L’animal politique chez Hubert Aquin et les avatars du sujet-nation », dans Jean Bussière (dir.), *Littératures francophones et politique*, Paris, Karthala, coll. « Lettres du Sud », 2009, pp. 77-88.

³¹ Jean-François Hamel, « Hubert Aquin et la perspective des singes », *loc. cit.*, p. 107.

³² Jeannette Urbas, « La représentation de la femme chez Godbout, Aquin et Jasmin », *Laurentian University Review / Revue de l’Université laurentienne*, vol. 9, n° 1, 1976, pp. 103-113.

premier chef) les romans d'Hubert Aquin – en exposant et explicitant les représentations symboliques de « la » femme et « du » féminin qu'elle croyait trouver au sein de certaines de ses œuvres maîtresses. Son regard acerbe – mais (somme toute) peu acide – sur les assignations et les significations sexuées (figurant parfois parmi les plus suspectes) de la littérature québécoise de ces années charnières a ainsi inauguré une lignée de lectures dans laquelle se sont tour à tour inscrites les sept autres autrices et lectrices dont certains des travaux sont ici discutés – lesquelles (re)présentent cependant, des unes aux autres, une ouverture assez variable face à l'œuvre aquinienne.

Parmi elles, certaines lectures univoques (répondant presque directement à la première critique nationaliste) font de cette critique féministe un objet d'émancipation en y dénonçant le caractère considéré comme intrinsèquement dominateur de l'œuvre aquinienne (emblématique, selon elles, d'un « roman national » québécois exclusivement masculin et rétrograde, foisonnant de représentations de femmes soumises, passives et violentées au nom de la « libération » des hommes québécois), alors que des lectures équivoques et même plurivoques parviennent au contraire à conférer à l'œuvre aquinienne elle-même un caractère émancipateur. Parallèlement et conséquemment à la fois, les lectures féministes qui mettent l'accent sur l'univocité du texte et la domination qui s'y joue et s'y reconduit insistent sur l'incompatibilité entre le nationalisme et le féminisme, et font preuve d'un antinationalisme radical passant au premier rang des usages politiques perpétrés ; les lectures féministes marquées davantage par l'ambiguïté ou l'ambivalence sont autant de tentatives de réconciliation entre les textes aquiniens et le devenir des femmes, qui peut alors se réinscrire – sous certaines conditions – dans le devenir de la communauté nationale québécoise.

Comment expliquer ou interpréter les divergences herméneutiques entre des lectures qui, à première vue, apparaissent toutes (sensiblement) guidées par une grille d'analyse similaire, et donc (vraisemblablement) appartenir à une même communauté interprétative ?

C'est à ces lectures féministes et au fossé qui les sépare que s'intéresse spécifiquement l'étude de cas présentée au second chapitre et que poursuit le suivant (et dernier chapitre), laquelle occupe l'avant-scène de la présente réflexion, et à partir de laquelle cette dernière pourra être développée ou (re)déployée. Après qu'ait été écartée l'éventuelle incidence d'une **différence entre les textes matériels** eux-mêmes (proposition selon laquelle les différences *matérielles* entre les textes interprétés [entre les textes des romans aquiniens, en l'occurrence] seraient à la source des divergences *idéelles* entre leurs lectures [féministes] respectives) ou de la **présence** simultanée et concurrente **de deux communautés interprétatives** parallèles ou rivales (proposition selon laquelle la concurrence entre des présupposés [épistémiques ou axiomatiques] différents serait à même d'expliquer les divergences [exégétiques ou sociopolitiques] entre des lectures qu'ils auraient eux-mêmes motivées et balisées, puisqu'ils en constitueraient la souche ou la source), la **dualité des usages politiques** perpétrés sur une même œuvre et au sein d'une même communauté aura plutôt été reconnue et retenue (en elle-même) comme l'explication ou l'interprétation la plus plausible de ce différend – ou de cette *différance* – herméneutique implicite. Or, ces usages politiques, comme il le sera finalement démontré, exposent et expriment bien plus qu'ils n'emportent (ou même n'épuisent) l'agentivité des interprètes et la pluralité intrinsèque de toute communauté – qu'elle soit (d'abord) symbolique et linguistique ou (d'abord) politique et juridique, ou bien les deux à la fois.

Il en va en fait de la principale proposition de recherche à être considérée et évaluée (voire aussi révisée) par les soins de l'analyse textuelle ainsi effectuée ou réalisée en ces pages sur plusieurs commentaires formulés et élaborés par la critique aquinienne féministe (tout en prenant également soin de prêter une attention comparative minimale à son pendant nationaliste) depuis et pendant la seconde moitié du vingtième siècle québécois ; proposition selon laquelle, dans la mesure où « **aucun texte ne prescrit quoi que ce soit *par lui-même*, [...] ce sont toujours [l]es interprètes [...] qui *font dire* [au]**

texte quelque chose qui leur est utile³³ ». Or, la « confirmation » ou la « validation » d'une telle proposition ne serait évidemment pas sans conséquences éthiques ni implications politiques directes et quasi immédiates : suivant cette logique (du moins jusqu'au bout), en effet, « **tout objet [d'interprétation] peut devenir un instrument d'oppression ou d'émancipation, selon l'utilisation que l'on en fait³⁴** ».

Cette conception anachronique et agonistique de l'usage sociopolitique des objets textuels est par ailleurs héritière des travaux de Roger Chartier sur les origines culturelles de la Révolution française, dont elle poursuit sur le plan théorique les avancées. À la question : « [L]es livres font-ils les révolutions³⁵ ? », l'éminent historien répond que « c'est [...] bien la Révolution qui a “fait” les livres, et non l'inverse, puisque c'est elle qui a donné une signification prémonitoire et programmatique à certaines œuvres, constituées comme son origine³⁶ ». La « construction rétrospective des Lumières par la Révolution³⁷ » dont il fait état s'avère de fait l'un des plus beaux exemples historiques (et historiographiques³⁸) – ainsi qu'un des plus éloquents – d'un usage politique de textes littéraires, pamphlétaires et philosophiques, tout autant que de la découverte de sens

³³ Yves Citton, « Puissance des communautés interprétatives », *loc. cit.*, p. 25. Italique original.

³⁴ *Ibid.*, p. 23.

³⁵ Roger Chartier, *Les Origines culturelles de la Révolution française*, *op. cit.*, pp. 86-115.

³⁶ *Ibid.*, pp. 112-113.

³⁷ *Ibid.*, p. 111.

³⁸ Pour un excellent aperçu d'autres travaux historiographiques prenant la lecture et ses pratiques comme objet de l'*histoire culturelle* (souvent elle-même décrite ou définie comme une *histoire sociale des représentations collectives*), voir : Michel de Certeau, « Lire : un braconnage », *loc. cit.* ; Guglielmo Cavallo et Roger Chartier (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Le Seuil, coll. « Points histoire », 2001 [1995], 592 p. ; Roger Chartier, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Le Seuil, coll. « L'univers historique », 1987, 384 p. ; Roger Chartier, *L'Ordre des livres. Lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre XIV^e et XVIII^e siècle*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1992, 118 p. ; Roger Chartier, *La Main de l'auteur et l'esprit de l'imprimeur*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2015, 405 p. ; Roger Chartier (dir.), *Pratiques de la lecture*, Paris, Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », 2003 [1985], 336 p. ; Alberto Manguel, *Une Histoire de la lecture*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », trad. Christine Le Bœuf, 2006 [1996], 515 p. Pour une brillante introduction à l'histoire culturelle et à ses objets, voir notamment : Peter Burke, *Qu'est-ce que l'histoire culturelle ?*, Paris, Les Belles Lettres, trad. Christophe Jaquet, 2022 [2004], 272 p. Plus succinctement, voir : Peter Burke, « L'histoire culturelle et ses voisins », *Diogène*, n° 2-3-4 (258-259-260), trad. Brigitte Rollet, 2017, pp. 12-24.

nouveaux (pratiques autant que symboliques) par de nouvelles communautés herméneutiques.

À l’instar du travail d’Antoine Compagnon sur la réception anachronique (et allégorique) des écrits de Michel de Montaigne³⁹, de René Étiemble sur le mythe de Rimbaud⁴⁰, de Pascal Brissette sur celui de Nelligan⁴¹, et surtout de Pierre Bayard sur les écarts de perspective au sein de la critique shakespearienne (et plus précisément hamlétienne)⁴², un autre exemple patent (aussi frappant que persuasif) est offert par le destin de l’œuvre de Stéphane Mallarmé, sorte de coup de dés sémiotique dont Jean-François Hamel⁴³ retrace judicieusement et minutieusement, rigoureusement et soigneusement les usages politiques à travers le vingtième siècle français. Ces cinq monumentales pièces d’historiographie culturelle et intellectuelle (autant que d’herméneutique ou de sémiotique appliquées), notamment, ont à la fois ouvert le chemin et pavé la voie à l’étude qui suit sur les lectures féministes des romans d’Hubert Aquin⁴⁴.

³⁹ Antoine Compagnon, *Chat en poche*, *op. cit.*

⁴⁰ René Étiemble, *Genèse du mythe, 1869-1949 (Le Mythe de Rimbaud, t. 1)*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1968 [1952], 540 p. ; René Étiemble, *L’Année du centenaire (Le Mythe de Rimbaud, t. 2)*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1961 [1952], 508 p.

⁴¹ Pascal Brissette, *Nelligan dans tous ses états. Un mythe national*, Montréal, Fides, coll. « Nouvelles études québécoises », 1998, 223 p.

⁴² Pierre Bayard, *Enquête sur Hamlet*, *op. cit.*

⁴³ Jean-François Hamel, *Camarade Mallarmé*, *op. cit.*

⁴⁴ Doivent aussi être mentionnées trois précédentes études qui comptent déjà parmi la métacritique littéraire aquinienne, dont la première (thèse déposée et thèse remaniée puis publiée) s’avère la plus imposante – et, en cela, la plus importante – de même que celle dont se rapproche sans doute le plus la présente étude relativement à son objet : Martine-Emmanuelle Lapointe, *Écrire l’emblématique. La critique littéraire québécoise devant trois romans des années 60*, thèse de doctorat (études françaises), Montréal, Université de Montréal, 2004, 377 f. ; Martine-Emmanuelle Lapointe, *Emblèmes d’une littérature*. Le Libraire, Prochain Épisode et L’Avalée des avalées, Montréal, Fides, 2008, 357 p. ; Martine-Emmanuelle Lapointe, « Mort et renaissances de l’écrivain maudit. Lectures de l’œuvre et de la figure d’Hubert Aquin dans l’essai québécois contemporain », *Voix et images*, vol. 38, n° 1 (112), 2012, pp. 27-41. ; Richard Saint-Gelais, « Derniers épisodes. Quelques lectures récentes de *Prochain Épisode* », *Voix et images*, vol. 38, n° 1 (112), 2012, pp. 43-57. Finalement, dans une étude qui s’intéresse plus précisément à la signification politique contestée – et, selon lui, trop souvent erronée – d’une curieuse figure animalière (re)présentée par Aquin dans le roman *Trou de mémoire*, Jean-François Hamel offre un aperçu des plus éclairants de la critique nationaliste aquinienne et du malentendu de lecture qui en constituerait selon lui le principal clivage interprétatif : Jean-François Hamel, « Hubert Aquin et la perspective des singes », *loc. cit.* ; Jean-François Hamel, « L’animal politique chez Hubert Aquin... », *loc. cit.*

Située au carrefour de l'analyse discursive et littéraire, mais aussi (voir surtout) politique et sociohistorique (à la fois sorte de métacritique littéraire, d'analyse politique du [discours {de la critique}] littéraire et d'ébauche exploratoire d'une histoire culturelle et intellectuelle du politique [au Québec⁴⁵ et ailleurs]), cette recherche interroge ainsi directement les rapports entre discours féministes et nationalistes dans la concrétude d'une pratique interprétative et herméneutique par excellence : la critique littéraire. Elle a également pour visée explicite (secondaire mais immédiate) l'élargissement notionnel du « texte » dans le but d'en tirer des constats plus généraux sur l'interprétation et les usages politiques des objets interprétés, qu'il s'agisse par exemple d'un « simple » roman ou de la trame de fond d'un récit national (voire d'un mythe mémoriel), d'une œuvre épique ou poétique comme de quelque grand récit historique ou politique – permettant alors (non pas qu'incidemment) d'habiliter l'interprète et de lui confier ou conférer (ou, plutôt, de mieux lui reconnaître) la capacité d'en déployer *le* (sinon *un*) potentiel émancipateur.

*

⁴⁵ Sur l'histoire culturelle et intellectuelle du Québec, voir notamment : Yvan Lamonde, « L'histoire culturelle comme domaine historiographique au Québec », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 51, n° 2, 1997, pp. 285-299. ; Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec* (vol. 1, 1760-1896), Montréal, Fides, 2014 [2000], 573 p. ; Yvan Lamonde, *Allégeances et dépendances. L'histoire d'une ambivalence identitaire*, Québec, Nota bene, 2001, 266 p. ; Yvan Lamonde, « L'histoire des idées et de la culture au Québec (1760-1997). Deuxième supplément bibliographique (1993-1997) et tendances de la recherche (première partie, 1760 à 1880) », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 9, n° 2, 2001, pp. 194-196. ; Yvan Lamonde, *Trajectoires de l'histoire du Québec*, Montréal, Fides, coll. « Les grandes conférences », 2001, 48 p. ; Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec* (vol. 2, 1896-1929), Montréal, Fides, 2016 [2004], 336 p. ; Yvan Lamonde, *La Crise de l'homme et de l'esprit (La Modernité au Québec [Histoire sociale des idées au Québec, vol. 3], t. 1, 1929-1939)*, Montréal, Fides, 2011, 336 p. ; Yvan Lamonde, *La Victoire différée du présent sur le passé (La Modernité au Québec [Histoire sociale des idées au Québec, vol. 3], t. 2, 1939-1965)*, Montréal, Fides, 2016, 456 p. ; Yvan Lamonde, *Brève Histoire des idées au Québec (1763-1965)*, Montréal, Le Boréal, coll. « Brève histoire », 2019, 224 p. Sur l'histoire de la lecture au Québec, plus spécifiquement, voir notamment : Yvan Lamonde et Sophie Montreuil (dir.), *Lire au Québec au XIXe siècle*, Montréal, Fides, 2004, 336 p. Sur l'histoire de l'institution littéraire au Québec et de sa constitution, voir également : Lucie Robert, *L'Institution du littéraire au Québec*, Québec (Sainte-Foy), Presses de l'Université Laval, coll. « À propos », 2019 [1989], 268 p. Pour un survol de l'histoire des femmes et du mouvement féministe au Québec, voir finalement : Denyse Baillargeon, *Brève Histoire des femmes au Québec*, Montréal, Le Boréal, coll. « Brève histoire », 2012, 288 p.

C'est au final les tenants et aboutissants d'une véritable politique de la réception et de l'interprétation inscrite au cœur de la discussion publique et de la délibération démocratique qui se dessinent le long des pages qui suivent et à travers l'analyse d'une instance particulière (mais plutôt représentative) d'application. Le premier chapitre présente un survol des principales contributions et orientations théoriques qui guident l'analyse subséquente et qui (com)posent le socle sur lequel s'érige la réflexion qui lui fait suite. Il s'agit donc en premier lieu d'explorer et surtout d'exposer sur le plan théorique les principaux déterminants de l'activité interprétative, tout en se frayant un chemin de l'autorité des textes à l'agentivité des interprètes (en passant très brièvement par l'autorité supposée aux intentions auctoriales ou aux institutions sociales, et en s'attardant davantage à celle que d'aucuns disent exercée par les communautés interprétatives). Si les auteurs choisis à cette fin présentent chacun des thèses fortes et font preuve d'assez peu d'ambivalence ou d'ambiguïté, l'objectif du premier chapitre est d'abord et avant tout d'appuyer et d'asseoir sur le plan théorique la *possibilité* et – surtout – la *plausibilité* des propositions de recherche mises de l'avant dans ce mémoire, dont la principale repose en fait sur l'idée centrale d'une véritable agentivité des interprètes⁴⁶.

L'on pourrait par ailleurs être tenté de reprocher au mode ou à la méthode de sélection des textes théoriques telle qu'opérée dans ce mémoire la radicalité des thèses herméneutiques ou esthétiques, exégétiques ou épistémiques (que promeuvent ou que proposent ces textes) qui lui a servi de critère discriminant, déterminant et décisif, bien

⁴⁶ Puisque l'objectif premier de ce chapitre théorique s'avère donc de faire *voir* et *valoir* la présence de ces thèses fortes sur l'interprétation chez une pluralité d'auteurs, il s'agit donc prioritairement de faire *entendre leur voix* respective et la façon singulière qu'ils ont chacun de formuler leur pensée à propos des actes et processus d'interprétation – plutôt que de retracer ou de reformuler cette pensée d'une manière plus synthétique ou systématique au risque qu'une telle présentation, tout en se montrant plus exhaustive, en devienne aussi plus approximative. De là le choix réfléchi et raisonné de s'en tenir à un nombre restreint de textes de références pour chacune des thèses et pensées présentées, et de ne verser dans la paraphrase qu'en accompagnant ces efforts, autant que possible, de citations permettant de *montrer* la force de la thèse concernée (plutôt que de la *démontrer* ou d'argumenter en sa faveur) afin d'approfondir et de prolonger la proposition de recherche énoncée et présentée dans cette introduction.

que non exclusif ou définitif ; ce, en prétextant par exemple qu'une telle méthode aura, ultimement, permis de servir trop univoquement ou unanimement le propos de la présente étude (ou la proposition de la présente recherche), laquelle aurait donc ainsi lésiné sur une approche qui aurait pu ou qui aurait dû – non pas sans la moindre ironie – se montrer plus critique de ses propres préjugés ou présupposés (de lecture ou de recherche)⁴⁷. Ce serait toutefois, à moins de pleinement assumer qu'il s'agisse là d'en faire soi-même son propre usage politique – ce qui reviendrait alors paradoxalement à avaliser en bonne partie (sinon à valider par l'exemple) la proposition de recherche avancée et l'orientation théorique présentée à même ce mémoire –, mal comprendre ou saisir la visée ou la portée à la fois didactique et heuristique de l'entreprise théorique et herméneutique (pour ne pas dire aussi « empirique ») mise en branle – et en œuvre – dans ce mémoire. Car cette entreprise théorique (entamée par l'entremise théorique du premier chapitre) concerne d'abord et avant tout les *usages (donc déjà) sociopolitiques* perpétrés à partir des – ou prêtés aux – œuvres (principalement littéraires) interprétées, soit leur utilisation avant leur signification, et vise en fait à prendre autant qu'à rendre compte des indications comme des imbrications et des implications normatives – esthétiques et éthiques, axiomatiques et politiques, morales et sociales – de telles théories « radicales » ou de telles thèses « fortes », *si l'on devait effectivement* en accepter, en adopter ou en endosser les prétentions ou les revendications (pratiques ou théoriques,

⁴⁷ L'on pourrait même, non sans sévérité (et une sévérité peut-être quelque peu abusive, du moins excessive, eu égard aux objectifs comme à la visée ou à la portée de la présente étude), afficher d'emblée un certain mépris, voire un certain dégoût ou un dédain certain envers l'aspect apparemment « cratologique » – que d'aucuns pourraient également trouver « tautologique » – du propos théorique couvert dans la première section (le premier chapitre) du mémoire, voire de l'entière réflexion comprise dans l'ensemble de celui-ci. Il est à parier que l'on ne dénoncerait ou ne rejetterait cependant là qu'une apparence qui aurait pu être dissoute dans un format rédactionnel plus grand ; autrement, le fardeau de la critique acerbe et de la contradiction repose aussi sur les épaules de celui ou celle qui l'énonce (ou [s']entend – et s'écoute – l'émettre) et qui dénonce ainsi la présente proposition de recherche, ne trouvant (ou ne cherchant) pas à s'entendre *avec* (ou *en*) elle, ni à s'y accorder – ou à y ajuster le moins possible son regard pendant un bref et court moment, en acceptant simplement qu'elle lui vienne d'en dehors de sa personne. Ce mémoire curieux et sans doute atypique est donc aussi, en cela, un exercice (de lecture et) d'ouverture.

pragmatiques ou théorétiques), les préceptes ou les prémisses, les tenants ou les aboutissants, les postulats ou les résultats.

La réflexion et la synthèse théoriques effectuées et formulées au premier chapitre serviront en outre directement à l'élaboration et au développement de l'analyse devant s'intéresser aux lectures (socio)politiques de l'œuvre romanesque d'Hubert Aquin. Tenant compte des différents déterminants et paramètres potentiels de l'interprétation soulevés dans le chapitre théorique du mémoire, cette analyse s'étend sur l'ensemble du deuxième chapitre, dont la première partie porte plus spécifiquement sur les lectures féministes des romans de l'auteur, et la seconde cherche à réinscrire ces lectures au sein du cadre sociohistorique plus large de la critique aquinienne, fortement marquée et durablement influencée par les lectures nationalistes qui l'ont d'abord largement constituée. Si le cadre dans lequel se déploie la présente étude ne permet guère que soit explorées en profondeur les lectures notamment nationalistes des romans d'Hubert Aquin, il s'agira surtout de situer le mouvement de leurs lectures féministes dans la sphère intellectuelle, littéraire et de recherche académique que constitue d'une part la critique aquinienne, et dans celle des discours plus généraux portant sur la littérature québécoise que cette critique aquinienne contribue d'autre part à composer (une entreprise métacritique de plus grande envergure, qui ambitionnerait par exemple de couvrir l'ensemble de la production critique sur l'œuvre romanesque et narrative d'Aquin, prendrait rapidement l'ampleur d'une thèse complète, sinon d'un véritable programme de recherche s'échelonnant ou s'étendant, s'étalant ou s'expandant – ou appelé à s'échelonner, à s'étendre, à s'étaler ou à s'expandre – sur plusieurs années, voire sur plusieurs décennies). Si une telle ambition n'est certainement pas sans mérite et pourrait éventuellement se voir réaliser hors des limites de ce mémoire, il importe pour le moment de faire néanmoins preuve de plus de modestie et de concentrer les efforts de la recherche sur un domaine et dans un périmètre qu'il demeure possible de couvrir et de parcourir efficacement, de bien arpenter puis d'explorer de fond en comble, afin de mieux en approfondir le sens comme la connaissance.

Devant à l'origine être soit incluse dans la présente introduction générale, soit intégrée à la fin du prochain chapitre (théorique), une section complète de ce mémoire, intitulée « Questions de méthode pour une métacritique littéraire » (et non pas *en* métacritique littéraire, car il s'agit bien sûr encore d'élaborer et de développer modestement, voire même de défendre humblement, non seulement cette approche ou sous-discipline que peut aspirer et revendiquer à être ou à devenir la métacritique, au sein de l'étude des lettres ou dans les arts plus largement – voire, toujours avec humilité, dans l'étude encore plus générale des humanités –, mais aussi d'en introduire et d'en proposer une vision particulière ou une version singulière, laquelle vise plus précisément le repérage et l'étayage des usages que font les interprètes des textes qu'ils « manipulent » [selon les quelques acceptions possibles de ce terme]), en a été retranchée. Il paraîtra sans doute pertinent, néanmoins, de noter dès maintenant que, pour mener à bien (de même que pour bien mener) ce travail métacritique tel que compris dans le cadre et selon les objectifs de ce mémoire, il importe d'approcher et d'aborder les textes critiques étudiés en arborant une certaine naïveté, afin de ne pas (trop, et autant que possible) s'inspirer de sa propre lecture antécédente de l'œuvre commentée elle-même, ou encore de « préjugés » et de « présupposés » précédemment acquis puis durablement entretenus à propos de cette œuvre. Le travail métacritique tel que conçu ici consiste en une minutieuse et méticuleuse mise à l'écoute du discours (de la) critique sur l'œuvre ainsi mise en question, afin *de restituer* aussi fidèlement que faire se peut le texte littéraire commenté par la critique *tel qu'aperçu, conçu, perçu ou préconçu* – et donc nécessairement *reconstitué* – par elle, c'est-à-dire *le texte (littéraire) de la critique* ou, encore dit autrement, *le texte (littéraire) du texte critique*⁴⁸ - lequel est précisément constituer par le discours de la critique sur l'œuvre, et ne doit pas être confondu avec ce

⁴⁸ Sur la mobilité inhérente à l'objet textuel ou la nécessaire « différence entre le texte (matériel) et le texte (idéel) », voire notamment : Pierre Bayard, *Enquête sur Hamlet, op. cit.*

qui sera appelé (au chapitre I) le « texte idéal ». Là est donc la première tâche mais aussi la première difficulté de la métacritique (ou de l'entreprise et de l'analyse métacritiques).

C'est aussi la principale raison pour laquelle il ne s'agit (surtout) pas d'y aller, pour l'analyste en métacritique, de sa propre lecture ou de ses propres observations sur l'œuvre littéraire concernée ou commentée par les textes critiques étudiés, desquels il importe de se (pré)munir *contre* ([non pas le texte, mais] le recours à [sa propre interprétation du texte de]) la première œuvre – tout au plus peut-il, pour faire montre de la diversité ou (dé)montrer la relativité des discours critiques soumis à examen, se permettre avec grande parcimonie de faire appel à d'autres commentaires critiques (qui ne sont pas ses propres faits) et de comparer, d'interposer ou de superposer les commentaires critiques d'une même œuvre les uns aux autres. L'analyse métacritique telle qu'ici envisagée ou imaginée est en effet une tâche de patience, de parcimonie et de modestie. Cela dit, le recours comparatif à (ou le détour comparatif par) des commentaires critiques extérieurs au corpus critique primaire de l'étude métacritique en cours peut non seulement s'avérer utile à l'analyse métacritique, mais parfois sembler d'autant plus nécessaire qu'il devrait en fait s'agir du seul recours envisageable pour bien cercler, cerner et saisir le discours critique et la part de *manœuvre* effectuée par l'interprète sur le texte (voire la marge ou la part de *valeur* ajoutée par l'interprète au texte) dont il fait simplement – et sans doute lui aussi (plus ou moins) humblement – mine de (prendre et de) rendre compte.

Un défi ou une difficulté supplémentaire de l'analyse métacritique consiste à investir le moins possible de soi (ou à s'investir le moins possible) dans les textes critiques dont le commentaire métacritique fait (nécessairement et irrémédiablement) à son tour usage. L'une des façons d'éviter (ou de se prémunir contre) ce danger pourtant inévitable (et difficilement commensurable) demeure encore de tenir à distance maximale le texte littéraire original (ou « originel ») d'abord commenté et déjà utilisé par la critique, afin (de tenter, à tout le moins) de limiter, bien malgré son caractère *méta*-critique, à un seul « niveau » l'usage éventuellement commis par l'analyse métacritique (ou, pour le dire légèrement différemment, de limiter l'analyse métacritique à un seul

« niveau d'usage »). Il s'agit encore une fois, on y revient donc toujours, de *laisser parler* autant que possible les voix et les discours critiques étudiés en soumettant au lecteur du commentaire métacritique une panoplie diversifiée et assez représentative d'extraits directement rapportés des commentaires critiques dont on parle soi-même (au niveau métacritique), en sorte que l'analyste en métacritique, tout en assumant l'irréductibilité de sa présence dans son propre texte métacritique, cherche ou tend néanmoins à s'effacer de l'usage (ou à effacer – non pas qu'à masquer ou à voiler – son usage) directement perpétré sur l'œuvre littéraire « première » représentée par le discours (de la) critique. Il faut faire en outre comme si le lecteur de l'analyse métacritique n'avait pas, lui non plus (à l'instar de l'analyste en métacritique), lu l'œuvre originale s'étant attirée le dévolu de la critique littéraire, et limiter autant que possible les éléments d'intrigue ou de composition de cette œuvre qui passeront dans le texte métacritique, afin que le lecteur de l'analyse métacritique demeure lui aussi « naïf », du moins dans le premier temps de sa lecture (ou, plutôt, pour le temps de sa première lecture)⁴⁹.

En dépit de ces difficultés majeures, mais convenues et reconnues, sérieuses, mais acceptées et mesurées, il n'en demeure pas moins que cette exploration plus « empirique » (bien que résolument herméneutique) des déterminants de l'activité interprétative prend néanmoins place au sein d'un pari ou d'une visée (elle aussi) théor(ét)ique : c'est à partir de l'analyse des lectures féministes des romans d'Hubert Aquin que devrait pouvoir se confirmer ou s'infirmier, du moins dans les limites de ce

⁴⁹ Bien qu'une telle prescription doive être prise au sérieux et qu'il ne s'agisse pas d'une « règle » qui puisse être infléchie à la légère, il s'avère qu'elle ne puisse pas toujours être aussi scrupuleusement suivie et tenue qu'on le voudrait, dans la mesure où s'y tenir en effet inflexiblement ou trop rigide nuirait carrément à l'analyse métacritique elle-même ou à (renoncer à une part considérable ou significative de) la démonstration à laquelle elle tente de s'appliquer dans un cas précis. C'est le cas, par exemple, de l'incursion du personnage de K dans le texte de l'analyse métacritique présentée au second chapitre de ce mémoire. Alors que tous les autres personnages des romans d'Hubert Aquin y sont désignés par des noms communs génériques (« le héros », « le narrateur », « le personnage », « le scripteur », « le sujet », ainsi de suite), au moins un des commentaires critiques du roman *Prochain Épisode* porte assez spécifiquement sur (le statut de) ce personnage, en sorte qu'il soit à peu près impossible de rendre compte de façon cohérente, consistante et convaincante de cette lecture féministe sans référer directement à l'un de ses objets centraux, le personnage de K.

cas d'étude, la pertinence de la proposition de recherche animant ce mémoire. Qui plus est, une telle observation de l'interprétation *en pratique* est susceptible d'offrir quelques gains théoriques sur l'*utilisation* (notamment sociopolitique) des œuvres artistiques par leurs interprètes, autant que sur la source de la valeur axiomatique ou programmatique qui leur est (par eux) reconnue, restituée, attribuée, rétribuée ou réservée.

Ce mémoire, on peut l'espérer, aura servi à fournir une première réponse – bien qu'encore demeurée partielle, sinon parcellaire – à la question de savoir *pourquoi* (ou *en quoi*) on aurait donc besoin d'une théorie *politique* de l'interprétation. Avant de s'avancer dans le domaine théorique ou d'enfin se lancer sur le terrain de l'analyse métacritique, il resterait à préciser ou à spécifier en quoi une telle aventure (jusqu'ici décrite comme étant) de *métacritique littéraire* concerne en fait (et se rapporte à juste titre à) la théorie politique. Les variables en cause sont ici nombreuses. C'est en premier lieu le cas parce que la métacritique dont il s'agit dans ce mémoire s'avère elle-même une « métacritique politique », dans la mesure où elle concerne spécifiquement les *usages (socio)politiques* (réalisés à partir) des textes et œuvres littéraires. L'intérêt précis de cette forme ou de cette sorte de métacritique littéraire pour les actes ou les gestes à caractère politique ne s'avère cependant pas la seule façon dont l'objet central de la présente étude se trouve directement inscrit dans le domaine du politique, puisque, en second lieu, les usages politiques dont il est question ont été commis par des lectrices féministes, de sorte que l'étude métacritique de leur discours critique recoupe également l'étude du féminisme à la fois comme mouvement social (d'envergure exceptionnel) et comme courant intellectuel, dont on ne peut d'ailleurs contester la place plurielle et polymorphe ni dans le corpus propre à la pensée politique ni dans le panthéon des petites et grandes idées politiques. Dans la même veine et en troisième lieu, l'œuvre romanesque particulière sur laquelle les lectrices féministes se sont penchées dans ceux de leur travaux ici mobilisés s'avère elle-même éminemment politique tant dans sa portée généralement supposée que dans sa visée auctoriale le plus souvent présumée – et ce, tant sur les plans esthétique que thématique, formel que substantiel, historique que critique, de même qu'à plusieurs niveaux de sens ou d'analyse.

Il ne semble donc pas subsister de bonnes raisons, soit des raisons valides ou valables, ni même proprement raisonnables, d'exclure la présente étude métacritique du champ de la théorie politique ou d'exclure son objet du corpus de la pensée politique (il serait en fait ridicule de prétendre ou de laisser entendre, surtout en contexte de polarisation sociétale, que la question de savoir ce que les agents sociaux *font* – sur le plan politique spécifiquement – des œuvres littéraires et des objets esthétiques qui circulent dans l'espace public – voire dans la « sphère civile » – ne concerne pas directement [les enjeux disciplinaires autant qu'interdisciplinaires animant] les sciences politiques ou leur[s] champ[s] et domaine[s] disciplinaire[s]). Le type de métacritique dont il s'agit a aussi pour bienfait et avantage de replacer les discours autant que les corpus littéraires – ici critiques et romanesques – au sein (du domaine) de la pensée politique « légitime » (ou, plutôt, légitimée), laquelle ne devrait être la chasse-gardée de l'essai (plus ou moins) philosophique⁵⁰. En se concentrant qui plus est sur les usages politiques de la littérature, une telle entreprise métacritique pourrait ainsi devenir ou se convertir en véritable vecteur de légitimation de son propre objet dans le champ des sciences politiques et des sciences sociales – ou, encore plus largement, des *études* politiques. Enfin, une telle justification ne serait pas (et ne saurait être) complète sans compter (ou en faisant l'impasse) sur les objectifs théorétiques qui la motivent et les gains théorétiques qu'elle est susceptible de dégager ou de dévoiler sur les usages (socio)politiques des objets d'arts ou de lettres, de telles observations ou indications métacritiques pouvant par la suite servir ou tenir lieu, par leurs implications, leurs propres indications et leurs ramifications multiples (notamment épistémiques et exégétiques), de fondations ou d'indications métaéthiques.

⁵⁰ Si la métacritique littéraire de type politique a un rôle à jouer dans cette (ré)intégration de la littérature au corpus constitué de la pensée politique (et ce, au-delà de son versant utopique ou dystopique déjà un peu plus considéré et étudié), la critique (littéraire) elle-même peut et doit par surcroît s'intéresser plus avant, notamment, à (ce que l'on pourrait appeler) la *pensée politique du roman* (la littérature – ou serait-ce carrément la pensée [?] – utopique pouvant également servir d'exemple privilégié).

CHAPITRE I

LA FIN DU TEXTE : DE L'AUTORITÉ DES TEXTES À L'AGENTIVITÉ DES INTERPRÈTES, DE L'INTENTION DE L'AUTEUR À L'INVENTION DU LECTEUR

Non, quiconque a une autorité absolue pour interpréter quelconques lois écrites ou parlées, c'est lui qui en est vraiment l'auteur à toutes fins pratiques, et non la personne qui les a d'abord écrites ou prononcées⁵¹.

Quant à l'interprétation de la lettre, je me suis déjà expliqué ailleurs sur ce point ; mais on n'y insistera jamais assez : il n'y a pas de vrai sens d'un texte. Pas d'autorité de l'auteur. Quoi qu'il ait voulu dire, il a écrit ce qu'il a écrit. Une fois publié, un texte est comme un appareil dont chacun peut se servir à sa guise et selon ses moyens : il n'est pas sûr que le constructeur en use mieux qu'un autre. Du reste, s'il sait bien ce qu'il veut faire, cette connaissance trouble toujours en lui la perception de ce qu'il a fait [...] ⁵².

Toutes les fois où les décisions d'une cour sont révisées par une autre, un pourcentage de celles-ci sont renversées. Ce fait reflète une différence de perspective que l'on retrouve normalement entre les membres siégeant au sein de différentes cours. Cependant, un renversement par une cour supérieure n'est pas une preuve que justice ait été ainsi mieux rendue. Il n'y a pas de doute que, s'il existait une supra-Cour suprême, une proportion considérable de nos renversements de cours d'État serait aussi renversée. Nous ne sommes

⁵¹ Évêque Benjamin Hoadly, cité par John Chipman Gray, *The Nature and Sources of the Law*, New York, Macmillan, éd. Roland Gray, 1927 [1909], p. 102 [348 p.]. Traduction libre de : « *Nay, whoever hath an absolute authority to interpret any written or spoken laws, it is he who is truly the Law-giver to all intents and purposes, and not the person who first wrote or spoke them.* »

⁵² Paul Valéry, « À propos du *Cimetière marin* » [1933], dans *Mémoires du poète* (dans *Œuvres*, t. 1), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », éd. Jean Hytier, 1957, pp. 1506-1507 [1872 p.].

pas suprêmes parce que nous sommes infaillibles, mais nous ne sommes infaillibles que parce que nous sommes suprêmes⁵³.

Une littérature diffère d'une autre, postérieure ou antérieure à elle, moins par le texte que par la façon dont elle est lue [...] ⁵⁴.

Dans ce chapitre, il sera question d'une succincte présentation des principaux déterminants de l'interprétation littéraire tels qu'identifiés au sein des théories de la lecture qui accordent une place de choix au pôle de la lecture et octroient ainsi au lecteur ou à l'interprète des œuvres de littérature une certaine agentivité soit davantage collective ou corporative soit davantage subjective, ou encore (bien) davantage intersubjective, bien que ce ne soit pas le cas également pour toutes. L'intérêt de ces théories n'est pas le fait d'un postulat en faveur du pôle de la lecture ou de l'agentivité des interprètes, mais plutôt du constat respectif et pourtant similaire – et semblable à celui préalablement posé sur les lectures féministes des romans d'Hubert Aquin – desquelles elles tirent toutes leur impulsion de départ et qui s'est montré pour chacune d'elle l'occasion de prendre part et parti au sein des débats herméneutiques animant les études littéraires : la lecture d'une œuvre ou d'un texte (l'activité interprétative) peut entraîner des lectures (le résultat d'interprétations) à la fois diverses et divergentes, indépendamment des relations entre ces lectures divergentes ainsi que des intentions de l'auteur de l'objet interprété,

⁵³ Juge Robert Jackson de la Cour suprême des États-Unis d'Amérique, dans *Brown v. Allen*, 344 U.S. 443, 9 février 1953. Traduction libre de : « *Whenever decisions of one court are reviewed by another, a percentage of them are reversed. That reflects a difference in outlook normally found between personnel comprising different courts. However, reversal by a higher court is not proof that justice is thereby better done. There is no doubt that, if there were a super-Supreme Court, a substantial proportion of our reversals of state courts would also be reversed. We are not final because we are infallible, but we are infallible only because we are final.* » Robert Houghwout Jackson fut également le procureur en chef lors du procès de Nuremberg, tenu sous la juridiction du Tribunal militaire international, et visant à juger les dirigeants du régime nazi (accusés de complot, de crimes contre la paix, de crimes de guerre, et de crimes contre l'humanité – notion qui a par la même occasion fait son entrée – de manière rétrospective, et dès lors inhabituelle – en droit pénal international et donc en droit international public) à la suite de (la défaite de l'Allemagne lors de) la Seconde Guerre mondiale.

⁵⁴ Jorge Luis Borges, « Note sur (à la recherche de) Bernard Shaw » [1951], dans *Autres inquisitions* [1952] (dans *Œuvres complètes*, t. 1), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », éd. Jean-Pierre Bemès, 2010 [1993], p. 790 [1856 p.].

différences qui appartiennent donc au pôle de la lecture plutôt qu'à celui de l'écriture, et qui relèvent au moins en partie de l'invention et de l'inventivité du lecteur – voire de son agentivité – plutôt que de l'autorité de l'auteur exercée *dans* et *sur* son texte – ou de celle, immanente ou transcendante, de ce texte lui-même.

Si l'objectif de ce chapitre n'est pas de procéder à une synthèse exhaustive des théories pertinentes qui auraient pu être citées en appui au propos développé au sein des deux prochains chapitres, il s'agit d'abord et avant tout d'y présenter les sources théoriques à partir desquelles ont plus précisément été pensées et avancées les hypothèses ou propositions de recherche ayant servi à l'élaboration et à la réalisation de l'étude de cas que contiennent ces chapitres subséquents. Malgré plusieurs variantes ou certaines variations entre elles, ces sources théoriques ont été regroupées en quatre grandes « familles » d'arguments, qui correspondent chacune à une proposition retenue aux fins de la présente étude et équivalent en fait à un déterminant relativement circonscrit et spécifique de l'activité interprétative et des écarts de résultats auxquels elle aboutit à partir d'œuvres pourtant largement considérées comme identiques : en suivant leur ordre de présentation dans ce chapitre et celui de leur traitement dans le prochain, ce sont donc (1.1.1) la différence *objective* entre des textes matériels ou des différences matérielles dans le texte, (1.1.2) la différence *subjective* entre des textes idéels, (1.2.1) la différence *collective* ou *intersubjective* entre des communautés interprétatives ou communautés d'interprètes, et finalement (1.2.2) la différence *prescriptive* ou *performative* entre des usages axiomatiques et sociopolitiques des textes par leurs interprètes ou par les communautés auxquelles ces derniers sont susceptibles d'appartenir ; chacune de ces quatre différences ou sources de différence pouvant théoriquement ou hypothétiquement expliquer les différences entre les lectures étudiées.

1.1 Trouble dans le texte ou le statut (quo) déboulonné de la forme symbolique : différences matérielles du texte ou différents textes idéels ?

1.1.1 Le texte matériel : de la différence *objective* entre textes matériels

Le problème sérieux qui mène à la première hypothèse théorique de lecture (ou proposition théorique de recherche) présentée ici paraît à la fois très évident et pourtant – peut-être justement *parce que* semblant *d'emblée trop évident* – inédit ou inusité par rapport à bien des réflexions portant sur l'herméneutique et l'esthétique de la réception littéraire en général, de même que sur la réception particulière de certains écrits, que ces derniers proviennent ou non d'un passé lointain, ou qu'ils aient encore tout récemment fait l'objet d'un intense travail de réécriture de la part de leur auteur ou du côté d'un éditeur : ce problème est celui de l'*extrême mobilité*, voire de l'*inexistence* de ces objets symboliques que l'on nomme « textes »⁵⁵. Une telle révélation (ou réévaluation), pour toute choquante qu'elle soit, ne date pourtant pas d'hier et s'est vue réitérée, au cours de sa petite histoire, par de nombreuses voix (spécialistes ou spécialisées) aussi pertinentes que persistantes.

Pierre Bayard et Yves Citton, qui souscrivent tous deux à un tel constat, ont bien raison de faire valoir que cette révélation ou réalisation première provient en grande partie des travaux fondateurs et novateurs de la génétique textuelle, lesquels ont opéré une sorte de révolution en rapport avec la conception classique ou traditionnelle du texte

⁵⁵ Yves Citton prend soin de préciser, pour un public potentiellement non ou moins averti, ce « [q]ue peut donc bien vouloir dire cette affirmation fortement contre-intuitive que *le texte n'existe pas* » (Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Amsterdam, 2017 [2007 (1989)], p. 118 [568 p.]). Car pourtant « ces textes “existent”, certes, nous pouvons les toucher, les mesurer ou, plus précisément, nous pouvons former un consensus sur leur existence et sur leur contenu. La question est plutôt de savoir *en quoi exactement consistent* de telles œuvres, de quelles définitions et de quelles limites *précises* elles sont redevables » (*Ibid.* Italique original.)

et de l'acception conventionnelle d'une telle notion⁵⁶, dans la mesure même où cette discipline spécialisée, précisément, « a fait son fonds de commerce de la restitution et de l'analyse méticuleuse des différentes versions successives ou concurrentes qu'a connues un "même texte" au cours de sa mise au point progressive par l'auteur, ou au cours de ses destins éditoriaux postérieurs à la mort de cet auteur⁵⁷ ». Sur cet aspect ou à ce compte particulier, les bases de la pensée et de la réflexion respective sur le texte des deux théoriciens de la lecture précédemment cités prennent donc communément leur source aux travaux de Louis Hay, de qui vient l'idée troublante que *le texte n'existe pas*⁵⁸, également de Michel Charles, ainsi qu'à ceux, en histoire culturelle, de Roger Chartier, lequel prétend quant à lui que *les auteurs n'écrivent pas même leurs propres livres*⁵⁹. Sous ces formules certes provocantes se tient néanmoins une réalité ainsi mise au jour.

En parlant de l'inexistence du texte, Louis Hay songe à la diversité des versions successives que la critique génétique procure au chercheur et dont l'édition réduit artificiellement la multiplicité. La formule peut d'ailleurs s'entendre avec une double portée. D'une part, le texte n'existe pas au sens où entrent souvent en concurrence plusieurs *versions* différentes entre lesquelles il est difficile de trancher. Mais, de surcroît, il arrive que l'on dispose simultanément des différentes *étapes* par lesquelles l'écrivain est passé au fil des réécritures successives avant de se décider à en fixer une.

⁵⁶ *Ibid.*, pp. 120-121 (120-123). Voir aussi : Pierre-Marc de Biasi, *La Génétique des textes*, Paris, Nathan, coll. « 128 », 2000, 128 p. ; Pierre-Marc de Biasi, *Génétique des textes*, Paris, CNRS, coll. « Biblis », 2011 [2000], 319 p. ; Éric Marty, « Pourquoi la génétique ? », *Textuel*, n° 37, 2000, pp. 53-60.

⁵⁷ Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser, op. cit.*, p. 120. « Sous l'œil du généticien, "le texte" tend souvent à se dissoudre dans une pluralité de couches, de tâtonnements hésitants, de raturages et d'effacements rétrospectifs, de réécritures et d'amplifications, de développements esquissés et de devenirs avortés, de réactions diverses à des gestes de censure gouvernementale ou à des pressions de rentabilité commerciale. [...] Du point de vue du généticien, l'œuvre ne consiste plus en *un ensemble clos d'énoncés*, commençant par le premier mot et se déroulant linéairement jusqu'au point final, mais offre *un dossier toujours ouvert aux multiples couches*, un dossier qui est constamment à réagencer selon l'émergence d'un nouveau manuscrit perdu, d'une lettre insoupçonnée ou d'un témoignage inattendu, un dossier foisonnant et chaotique fait de plans superposés et de chemins alternatifs – face auquel l'éditeur peut imaginer une multiplicité virtuellement infinie de manières de tirer "un texte", de façon à le conformer aux exigences pratiques de la lecture et de la commercialisation qui imposent de l'aplatir en un déroulement linéaire suivi et unique. » (*Ibid.* Italique original.)

⁵⁸ Louis Hay, « "Le texte n'existe pas". Réflexions sur la critique génétique », *Poétique*, n° 62, 1985, pp. 147-158.

⁵⁹ Roger Chartier, « Les auteurs n'écrivent pas les livres, pas même les leurs », dans Roger Chartier, Julia Peslier, Jean-Yves Pouilloux et Édouard Glissant, *Agenda de la pensée contemporaine. Qu'arrive-t-il dans la pensée ?* (n° 7), Paris, Flammarion, 2007, 203 p.

La conception génétique du texte met ainsi fin à l'idée d'*unicité* à laquelle il demeure trop souvent attaché. Loin d'être un objet clos et achevé, le texte apparaît comme une série mouvante d'esquisses, qui ne se stabilise qu'au prix d'un choix plus ou moins arbitraire, lequel contraint d'éliminer toute une série d'autres textes à la fois proches et différents. Stabilisation temporaire, que la découverte de nouveaux manuscrits ou de traces écrites des souhaits de l'écrivain peut remettre en cause, parfois de façon décisive⁶⁰.

C'est d'ailleurs pourquoi, selon Roger Chartier, « tous les états du texte, même les plus inconsistants et les plus bizarres, doivent être compris et éventuellement édités car, résultant des gestes de l'écriture comme des pratiques de l'atelier, ils constituent l'œuvre telle qu'elle a été transmise à ses lecteurs⁶¹ ». Cette approche *historique* du texte, plus intéressée par sa lignée génétique plutôt que par ses caractéristiques sémiques, de même que par sa composition et sa constitution matérielles davantage qu'idéelles, permet donc de remettre *en contexte*, mais pousse aussi à mettre en exergue, le travail central et cardinal de l'édition : « Éditer une œuvre n'est pas retrouver un texte idéal, mais expliciter la préférence donnée à l'un ou l'autre de ses états, ainsi que les choix faits quant à sa présentation : divisions, ponctuation, graphie, orthographe⁶². » Ce que les études de génétique textuelle démontrent à propos d'à peu près tous les textes pour lesquelles les documents constitutifs d'un « dossier » sont disponibles, l'historiographie culturelle l'exemplifie également à l'aide de plusieurs cas d'étude. « Ainsi Roger Chartier est-il fondé à montrer que la publication d'un texte implique toujours une pluralité d'intervenants et d'opérations, et que les œuvres doivent être comprises comme des productions collectives et comme le résultat de négociations sans cesses reprises⁶³ ». De telles négociations, par exemple dans le cas d'un texte dramatique, « ne consistent pas seulement dans l'acquisition d'objets pour la scène, l'appropriation de langages ou le réemploi symbolique de pratiques sociales et rituelles, mais [...] sont

⁶⁰ Pierre Bayard, *Enquête sur Hamlet. Le dialogue de sourds*, Paris, Minuit, coll. « Double », 2014 [2002], p. 29 [205 p.]. Italique original.

⁶¹ Roger Chartier, « Les auteurs n'écrivent pas les livres... », *loc. cit.*, p. 26.

⁶² *Ibid.*

⁶³ Pierre Bayard, *Enquête sur Hamlet*, *op. cit.*, p. 30.

fondamentalement des transactions, toujours instables et renouvelées, entre l'œuvre et les différentes formes de sa transmission et de sa représentation⁶⁴ ».

Même si certains textes [...] posent de façon bien plus épineuse que d'autres la question des limites du « texte », ce type de problème se retrouve en réalité, de façon plus ou moins massivement insoluble, dans la quasi-totalité des œuvres que nous lisons. L'établissement de l'immense majorité des textes que nous pratiquons en éditions de poche ou en Pléiade résulte de décisions éditoriales, microscopiques aussi bien que macro-structurelles, qui ne relèvent que rarement du simple bon sens, mais qui sélectionnent et sculptent « un texte », appelé à devenir canonique parmi ce qui constitue en réalité une quasi-infinité de « *textes possibles* »⁶⁵.

Mais si le texte (matériel) n'*existe* pas, c'est-à-dire qu'il n'apparaît pas, même lorsque mis à l'écrit, dans une fixité qui serait absolue ou essentielle et qui lui serait proprement constitutive, et s'il ne se *définit* donc pas (au deux sens du verbe « définir » : *décrire* plus ou moins abstraitement un objet [ou une classe d'objets] et le *délimiter* [ou en délimiter le domaine]), « [c]e qui existe bel et bien, ce sont *les traces*, généralement éparpillées et impossibles à réunir de façon exhaustive, d'un processus de création, de négociation, d'obstination et d'hésitation qui reste comme tel insaisissable⁶⁶ ». D'aucuns en ressentiront un certain malaise, ou y rencontreront du moins un problème certain. Ce problème, comme le pose sommairement Pierre Bayard, tient surtout du fait que, « si le texte, en dépit de son apparence matérielle, n'existe pas – ou plutôt si chacun n'a pas le

⁶⁴ Roger Chartier, dans Jacques Neefs (dir.), *Le Temps des œuvres. Mémoire et préfiguration*, Paris (Saint-Denis), Presses universitaires de Vincennes, coll. « Culture et société », 2001, p. 151 [256 p.].

⁶⁵ Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser, op. cit.*, pp. 119-120. Italique original. Yves Citton reprend la notion de « textes possibles » à Marc Escola. À ce propos, voir notamment : Yves Citton, « Indiscipline littéraire et textes possibles. Entre présomption et sollicitude », dans Marc Escola (éd.), *Théorie des textes possibles*, Leyde, Brill, coll. « C.R.I.N. : Cahiers de recherche des instituts néerlandais de langue et de littérature françaises », 2012, pp. 215-229. ; Marc Escola, « Le chêne et le lierre. Critique et création », dans Marc Escola (éd.), *Théorie des textes possibles*, Leyde, Brill, coll. « C.R.I.N. : Cahiers de recherche des instituts néerlandais de langue et de littérature françaises », 2012, pp. 7-18. ; Marc Escola, « Petit organon pour une théorie des textes possibles », dans Marc Escola (éd.), *Théorie des textes possibles*, Leyde, Brill, coll. « C.R.I.N. : Cahiers de recherche des instituts néerlandais de langue et de littérature françaises », 2012, pp. 19-24. ; Richard Saint-Gelais, « La transfictionnalité en critique littéraire », dans Marc Escola (éd.), *Théorie des textes possibles*, Leyde, Brill, coll. « C.R.I.N. : Cahiers de recherche des instituts néerlandais de langue et de littérature françaises », 2012, pp. 157-173.

⁶⁶ Yves Citton, *Lire, actualiser, interpréter, op. cit.*, p. 121. Italique original.

même sous les yeux –, il y a toute chance pour que les communications qui s’engagent à son propos, rendues incomparables par la différence de leur objet, relèvent du dialogue de sourds⁶⁷ » ; ce qui élève ainsi « [l]a question de savoir si le texte littéraire existe dans une identité partagée⁶⁸ », d’abord « due aux spécialistes de critique génétique, ou, plus généralement, à tous ceux qui réfléchissent sur la difficulté à trancher entre les différentes versions d’un texte⁶⁹ », à un très haut niveau ou degré de généralité, et donc d’importance. L’on passe ainsi de l’existence problématique du texte à une inexistence du texte qui, elle aussi, et malgré son constat, fait sérieusement problème. Ainsi, « [l]e comble de ce devenir du texte est le cas où il est lui-même un objet mobile, comme si les différentes éditions possibles coexistaient à l’intérieur du même livre⁷⁰ ».

Remettre en cause « *l’existence objective du texte*⁷¹ » jusque dans sa matérialité, ainsi que la « rassurante [...] certitude (illusoire) d’avoir affaire à un texte solidement ancré dans l’existence⁷² », c’est donc poser la question inévitable de la définition de la notion même du texte, au delà ou en deçà de toute actualisation particulière, des plus communes ou convenues aux plus singulières. Michel Charles donne deux définitions différentes, l’une courante, l’autre concurrente, mais qu’il veut toutefois comprendre ou appréhender comme complémentaires, de ce que serait un texte sur le plan notionnel ou conceptuel : « un texte est un être de langage qui fait autorité ; un texte est ce qui fait l’objet d’un commentaire⁷³ ». Si ces définitions possibles du texte sont complémentaires, bien qu’en apparence elles s’avèrent plutôt divergentes, c’est d’abord et avant tout que la première se trouve en réalité étroitement subordonnée à la seconde. En effet, « [u]n ensemble de signes linguistiques graphiques existe comme *texte*, pour qui s’intéresse aux

⁶⁷ Pierre Bayard, *Enquête sur Hamlet*, op. cit., p. 28.

⁶⁸ *Ibid.*

⁶⁹ *Ibid.*, p. 29.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 30.

⁷¹ Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser*, op. cit., p. 116.

⁷² *Ibid.*, p. 121.

⁷³ Michel Charles, *Introduction à l’étude des textes*, Paris, Le Seuil, coll. « Poétique », 1995, p. 47 [398 p.].

études littéraires, à partir du moment où quelqu'un prend la peine de le commenter, ce qui implique qu'il ait préalablement investi cet ensemble de signes d'une certaine autorité⁷⁴ ». Alors qu'elle semble pourtant bien relever du bon sens commun, « [l]a première définition (qui caractérise le texte par une autorité qu'il *aurait en lui-même*) n'apparaît ainsi que comme une conséquence de la seconde (qui décrit une opération que *je fais subir* au texte)⁷⁵ ».

Au lieu de dire que le texte a une autorité ou, plutôt[,] au lieu de me comporter constamment comme s'il en avait une, je constate que c'est moi, lecteur ou critique, qui la lui attribue. Lecteur, je lui donne intuitivement cette autorité ; commentateur, je la lui construis, j'élabore le modèle d'un texte qui a son existence propre et son identité spécifique. [...] Notre nouvelle définition du texte remet radicalement en cause le premier préjugé critique : dès lors qu'il y a d'abord et inextricablement interaction texte-commentaire, l'idée même d'une existence du texte est insoutenable⁷⁶.

Autrement dit, « “le texte”, cela ne saurait se définir, comme on le croit naïvement, par “ce que l’auteur a écrit”, mais bien par *la saisie unifiante* à travers laquelle un lecteur (éditeur, commentateur, interprète, critique) a constitué *un objet textuel* au sein du multiple ouvert fourni par un dossier aux frontières imprécises et mouvantes⁷⁷ ». Cette absence de définition générale suffisante ou satisfaisante pour la notion de texte renvoie donc à sa conséquence logique : chaque texte est lui-même définit par ses interprètes, son « existence » en tant que texte n'étant assurée que par l'actualisation et la reprise constante de cette entreprise interprétative qui lui est aussi définitoire.

Si *le texte n'existe pas*, c'est non seulement parce qu'il se dissout dans la superposition infinie des textes possibles, mais c'est aussi – et les deux aspects ne sont que l'endroit et l'envers d'une même pièce – que ce qui fait qu'un texte est « un texte » tient au *regard unifiant* (éditorial et/ou interprétatif) qu'un lecteur aura porté sur lui. Dès lors qu'il ne peut pas s'abandonner à la solution de publier l'ensemble d'un dossier au sein d'une « édition génétique » – ce qui est « scientifiquement » irréprochable, mais généralement impraticable, la multiplicité ayant l'illisibilité pour prix à payer –, l'éditeur doit choisir de garder ou d'éliminer tel élément dudit dossier, et il ne peut opérer ces choix qu'au vu d'*un certain*

⁷⁴ Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser*, op. cit., p. 117. Italique original.

⁷⁵ *Ibid.* Italique original.

⁷⁶ Michel Charles, *Introduction à l'étude des textes*, op. cit., p. 48.

⁷⁷ Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser*, op. cit., p. 123. Italique original.

modèle du texte qu'il a été amené à se construire en tête au fil de ses découvertes et de ses analyses⁷⁸.

Cette idée curieuse de « modèle » d'un texte, qui ne peut précisément pas compter sur la présence *matérielle* immuable ou inamovible d'un tel texte, amène donc à la question du texte *idéel* et à celle de sa probable construction par l'interprète.

1.1.2 Le texte idéal : de la différence *subjective* entre textes idéels

S'il a été possible, principalement à l'aide de Pierre Bayard et d'Yves Citton, mais également de Michel Charles et de Roger Chartier, d'entreprendre un détour par la question de l'existence ou de l'autorité du texte lui-même et d'ainsi éviter celle de l'intention ou de l'autorité de son auteur, c'est bien que si cette intention devait effectivement *faire* autorité, *faire preuve* d'autorité ou *avoir* toute autorité que ce soit, elle aurait besoin du texte pour l'exercer sur le lecteur – et d'un texte agissant alors efficacement comme entremetteur ou transmetteur du message prévu ou codé par le destinataire en direction du destinataire ou d'une audience quelconque. C'est encore Yves Citton qui en résume ainsi très bien les enjeux :

De même qu'il faut savoir tailler dans la forêt vierge que fournit le dossier génétique pour pouvoir en tirer un texte lisible, de même toute lecture découpe-t-elle à son gré le donné textuel pour en extraire une signification pertinente. Ce qui fait « l'unité du texte » se trouve ainsi pris [...] entre deux réalités données relevant, chacune à son niveau, d'une forme différente de multiple : d'un côté, la multiplicité des *traces* et des « marques », que le modèle (de lecture ou d'édition) agence en « un texte cohérent » ; de l'autre côté, la pluralité des textes et des lectures possibles, qui peuvent émaner de la projection de tels modèles sur les traces offertes par le donné textuel⁷⁹.

Ainsi, les deux enjeux soulevés et décrits par Yves Citton, qui ne sont au fond autres que ceux de l'identité matérielle et de l'identité idéale du texte, sont-ils étroitement liés l'un à l'autre au sein d'une inextricable relation : « Affirmer que *le texte* n'existe pas, parce

⁷⁸ *Ibid.*, p. 122. Italique original.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 125. Italique original.

qu'il n'y a en réalité qu'*une multiplicité de traces*, cela revient à dire qu'il n'existe pas parce qu'il n'y a en réalité qu'*une pluralité de modèles* susceptibles d'être construits pour lui conférer une unité cohérente⁸⁰. »

Le praticien des études littéraires n'a jamais directement affaire à *un texte*, doté d'une existence objective unitaire indépendante de l'observateur, mais seulement à *un multiple textuel* insaisissable comme tel, potentiellement riche d'une pluralité ouverte de textes possibles, qui ne peuvent être constitué en objet d'étude que par rapport à un modèle de cohérence – un « analogue rationnel » – construit par l'interprète⁸¹.

Avant de poursuivre sur la distinction entre *texte idéal* et *texte matériel*, il paraît alors judicieux de revenir à la définition notionnelle de ce que serait le *texte* en lui-même, dont l'on vient pourtant de voir ou de dire qu'elle semblait impossible à établir. C'est toutefois dans le langage courant ou ordinaire et dans les usages qui s'y font du mot « texte » que l'on peut trouver les premiers contours (ou premiers recours) de la distinction entre *texte idéal* et *texte matériel*.

Ainsi parlons-nous fréquemment *du* texte littéraire, ce qui ne pose guère de problème à un certain degré de généralité. Il existe bien un *texte* [...], ou, plus exactement, il en existe un, matériellement isolable, dès lors que l'on s'est mis d'accord, entre les différentes versions en circulation, sur une version de travail commune.

Mais, dans le même temps où nous parlons du *texte* littéraire dans sa globalité, il nous arrive – sous le couvert du même mot – d'en parler également dans son unicité, en désignant cette fois *ce* *texte* particulier auquel nous avons affaire dans le cadre d'une approche individuelle, c'est-à-dire en tant que sujet, conscient et inconscient. Or les deux « textes », à y regarder avec un peu d'attention, ont peu de choses en commun et ne se rejoignent que dans le mot qui les fait arbitrairement coïncider.

La syllepse apparaît dans toute sa fonction de brouillage dès lors que l'on confond le *texte général* que publie l'éditeur, et dont chacun a entre les mains une version comparable à d'autres, et le *texte singulier* auquel se confronte chaque intervention personnelle, laquelle, dans le jeu de ses remaniements, le découvre moins qu'elle ne le constitue⁸².

Si Pierre Bayard parle en ses propres termes d'un *texte général* et d'un *texte singulier*, on comprend bien comment ces deux catégories recourent au moins partiellement celles

⁸⁰ *Ibid.* Italic original.

⁸¹ *Ibid.* Italic original (inversé).

⁸² Pierre Bayard, *Enquête sur Hamlet*, *op. cit.*, pp. 35-36. Italic original. Sur l'emploi de la figure de rhétorique qu'est la « syllepse » par Pierre Bayard pour illustrer la différence entre *texte général* et *texte singulier*, voir notamment : *ibid.*, pp. 33-35 (33-37).

de texte *idéal* ou de texte *matériel*, bien que le texte dit *général* puisse plutôt renvoyer à une représentation mentale d'ensemble d'un « même » texte (déjà minimalement défini sur le plan matériel), imparfaitement répliquée dans des consciences individuelles distinctes, mais néanmoins semblable ou similaire d'un individu à l'autre grâce à son caractère d'idée générale (que l'on se fait d'un texte ou sur un texte, lorsqu'observé ou abordé « de plus loin » ou « de plus haut »), c'est-à-dire grâce à sa généralité ; et bien que le texte dit *singulier* puisse bien sûr renvoyer, entre autres éléments ou composantes, à des énoncés ou citations tirés du texte matériel et qui lui seront d'un secours comme d'un support à la fois constitutifs et justificatifs. Ces nuances importantes n'invalident cependant pas le choix de référer au problème lui-même dual de l'(in)existence duale du texte en termes de *texte idéal* et de *texte matériel*, et n'empêchent pas davantage de préférer cette distinction entre, d'une part, la concrétude éditoriale *objectivée* du texte matériel, toutefois impossible à copier, à mimer ou à imiter, à contenir ou à retenir mentalement, et, d'autre part, la représentation mentale *subjective* que chaque individu se fait ou peut se faire de ce texte à partir de ce qu'il en a entendu ou de ce qu'il en a lu, qu'il s'agisse alors d'en avoir une vue ou de s'en faire une idée qui soit plus générale ou plus spécifique. Cette distinction privilégiée et les deux acceptions du mot « texte » qui la composent n'abolissent ou n'emportent ni n'épuisent donc aucunement le caractère irréductiblement dual de sa conception tant phénoménale et perceptuelle que générale et notionnelle.

Même en imaginant un texte matériellement fixé grâce à un consensus sur l'édition, le soupçon demeure [...] que le texte n'existe pas.

En effet, quand on se demande si l'on a affaire au même texte, « texte » peut être pris dans deux sens différents. Matériellement le texte est évidemment identique dès lors que deux lecteurs disposent de la même édition et que les questions [génétiques] préalables [...] sont réglées. En cela, le texte [...] existe bien et il est assuré que deux critiques qui en discutent entre eux parlent du même texte, sans qu'il y ait – en tout cas quant à son objet – dialogue de sourds.

Mais, contrairement aux apparences, la similitude entre deux textes ne se réduit pas à la similitude matérielle, qui n'en est que la face la plus visible, et de ce fait la plus trompeuse. *Ce que nous percevons dans une lecture est irréductible à toute matérialité.* Et, sauf à faire de la lecture une activité purement mécanique, ce n'est pas parce que deux critiques ont en face d'eux la même édition de la même œuvre qu'ils sont pour autant en train de discuter

du même texte. Une autre forme de similitude est en jeu ici, moins frappante que celle qui sépare deux éditions différentes, mais à ce titre plus intéressante⁸³.

Alors que la littérature dans son ensemble (en tant qu'idéation autant qu'institution), au même titre que l'art, le droit ou la science, suscite à son propos des conceptions et des définitions parfois complémentaires, parfois co-opératoires, mais souvent contradictoires, sinon contraires, « il apparaît que le même texte, sans qu'on en change la lettre, peut donner lieu à une lecture totalement différente, qui le transforme en un tout autre texte, racontant une autre histoire vécue par d'autres personnages⁸⁴ ». Ce problème ou cette difficulté s'avère au point où, pour le critique littéraire qui se décide à attaquer ou investir une œuvre canonique, se pose très rapidement la question de savoir « [c]omment accéder à une œuvre à ce point recouverte de commentaires qu'elle finit par se confondre avec l'histoire de ses lectures⁸⁵ ». La difficulté en devient d'autant plus criante que, très souvent également, et parfois de manière acerbe ou acide, ou de façon cinglante, « la réception d'une œuvre singulière se confond avec la suite des malentendus auxquels elle a donné lieu⁸⁶ ».

Même au critique le plus débutant et le moins expérimenté qui entame sa lecture savante d'une œuvre dont la fortune et la reconnaissance critiques sont acquises, il pourra apparaître assez clairement que chaque texte ou ensemble de textes pris individuellement se trouve à générer son lot d'acceptions (toujours minimalement) différentes et d'acceptations (très souvent) divergentes, certaines d'entre elles questionnant plus avant la notion même de littérature tout en glosant sur l'appartenance du spécimen examiné à l'un ou l'autre des corpus *littéraires* en question (au sens ou non des « belles-lettres » ou

⁸³ *Ibid.*, pp. 32-33. Italique original.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 19.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 20.

⁸⁶ Bruno Clément et Marc Escola, « Présentation », dans Bruno Clément et Marc Escola (dir.), *Le Malentendu. Généalogie du geste herméneutique*, Paris (Saint-Denis), Presses universitaires de Vincennes, coll. « La philosophie hors de soi », 2003, p. 6 [272 p.].

encore d'une « littérature scientifique »), tels que socialement constitués⁸⁷. Autant qu'il soit *prêt* (c'est-à-dire préparé) à le voir – ou qu'il y *croit* pour le voir, *et* dès lors (c'est-à-dire après coup) qu'il le voit pour y croire –, se révélera à lui un fait étrange et inquiétant : que dans la parole individuée des interprètes ne se tapit qu'une *représentation imaginaire* d'un texte matériel, non pas ce texte lui-même et encore moins ce texte entier, dans toute (l'étendue de) sa matérialité.

C'est en effet la prise en compte de la parole qui nous incite à établir *la distinction majeure [...] entre l'objet et le référent*, habituellement confondus l'un avec l'autre. Entre deux personnes qui discutent [...] l'*objet* est bien identique, pour peu qu'ils se soient munis d'une édition semblable. Mais, identique, le *référent* de leur discours – c'est-à-dire le monde virtuel peuplé de créatures imaginaires dont ils s'entretiennent – ne l'est pas pour autant. Entre le texte comme objet et le texte comme référent est venue s'interposer la fine feuille du langage critique, lui-même tissé d'imaginaire, qui sépare le texte de lui-même⁸⁸.

Or, cette séparation, d'abord subtil décalage, puis décollement progressif, écart graduel d'entre le texte idéal *généralement* perçu ou conçu à partir du texte matériel et le texte idéal *spécifiquement* perçu ou *précisément* conçu par un interprète singulier, s'installe ou survient en conséquence directe du fait que « l'unité du texte n'est jamais que la projection de la cohérence de l'analyse⁸⁹ ». En effet, si « [l]e donné textuel est par essence *multiple* (“richesse” qui défie tout décompte objectif)[,] c'est dans l'acte de lecture, tel qu'on a vu Wolfgang Iser le caractériser comme une activité de synthèse, que

⁸⁷ Faisant écho à plusieurs autres commentateurs qui, pris d'audace, ont voulu (se) poser la question de ce qu'était la littérature, Laurent Jenny offre une formulation de la seule réponse communément acceptée par une masse critique d'entre eux : « ce que nous appelons “littérature” ne se conçoit guère sans un corps d'idées, qui pour partie la constitue et pour partie l'interprète et lui donne sens » (Laurent Jenny, *La Fin de l'intériorité. Théorie de l'expression et invention esthétique dans les avant-gardes françaises [1885-1935]*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Perspectives littéraires », 2002, p. 7 [170 p.]). Autrement dit, la littérature est – selon les lieux et les époques, à un moment et à un emplacement donnés – ce que l'on reconnaît telle ; et les œuvres (dites) *littéraires* ne sont autres que celles qui (se) trouvent à bénéficier d'une reconnaissance par les critiques et les interprètes « littéraires » *légitimes* (ou *socialement* légitimés) de leur adéquation avec leur propre définition ou conception contingente de ce qu'*est* (ou devrait être) la littérature. Voir en outre (et par exemple) : Lucie Robert, *L'Institution du littéraire au Québec*, Québec (Sainte-Foy), Presses de l'Université Laval, coll. « À propos », 2019 [1989], 268 p.

⁸⁸ Pierre Bayard, *Enquête sur Hamlet*, *op. cit.*, pp. 46-47. Italique original.

⁸⁹ Michel Charles, *Introduction à l'étude des textes*, *op. cit.*, p. 58.

réside ce qui fait *l'unité et la cohérence* du “texte”⁹⁰ ». Qui plus est, « [l]e détour par les problèmes que soulève la critique génétique [...] permet de mieux comprendre à quel point toute interprétation – de même que toute édition, les deux s'avérant ici participer exactement du même geste – consiste essentiellement en une opération de *simplification*, [...] d'*appauvrissement* de la richesse (insaisissable) du donné textuel⁹¹ ».

En réalité, sans cette simple opération de triage, sans cette manipulation ou cette manœuvre de simplification, de discrimination et de discernement de la part de l'interprète – et la question se pose dès lors de savoir en quoi se résume et à quoi se résout une telle manœuvre ou opération, ou l'inverse, c'est-à-dire à quoi se résume-t-elle et en quoi se résout-elle éventuellement (ou non) –, l'interprétation demeurerait tout bonnement impossible dû à une saturation cognitive qui serait rapidement expérimentée et sans doute durement éprouvée par l'interprète, voire à la sursaturation signifiante, aux diverses indéterminations et multiples surdéterminations du texte approché. « De fait, le texte est un objet trop dense, trop complexe, les dynamiques [en] sont, par définition, trop fuyantes, les jeux d'équilibre et de déséquilibre trop instables pour qu'on puisse envisager de les manier en l'état⁹². » Autrement dit, « [i]l est donc absurde de parler de “cohérence interne” d'un donné textuel objectif – cohérence que l'interprète serait contraint par le texte lui-même de reconnaître – puisque c'est seulement à partir d'*un certain modèle projeté sur le donné textuel* qu'on peut parler de cohérence, de clôture, d'unité⁹³ ». C'est ce « certain modèle » que Michel Charles appelle lui-même un « analogue rationnel » : « L'analogie rationnelle ressemble à un modèle, est une sorte de modèle vu sous un angle particulier. Il est (on s'y attendait) un objet construit, produit, écrit par l'analyste. Il se veut par ailleurs exemplaire, ne fût-ce que par le jeu d'une inévitable (et d'ailleurs souhaitable) simplification⁹⁴. »

⁹⁰ Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser*, op. cit., p. 123. Italique original.

⁹¹ *Ibid.*, p. 124. Italique original.

⁹² Michel Charles, *Introduction à l'étude des textes*, op. cit., p. 211.

⁹³ Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser*, op. cit., p. 123. Italique ajouté.

⁹⁴ Michel Charles, *Introduction à l'étude des textes*, op. cit., p. 211.

Ainsi *du même et de chaque* texte, l'**objet** (le texte matériel ou une version idéale – en fait *irréelle*, et donc *virtuelle* – parfaitement unifiée et complétée de ce texte, que l'on peut désigner comme le *texte général*) et le **référent**⁹⁵ (le texte idéal *réel* ou la vision

⁹⁵ Sur la distinction entre l'objet et le référent, voir notamment : Leonard Linsky, *Le Problème de la référence*, Paris, Le Seuil, coll. « L'ordre philosophique », trad. Suzanne Stern-Gillet, Philippe Devaux et Paul Gochet, 1974 [1967], 185 p. Pour une présentation comparée des deux principales positions qui animent les débats sur la signification des énoncés langagiers en philosophie linguistique, voir également : Emma Borg, « Minimalism versus Contextualism in Semantics », dans Gerhard Preyer et Georg Peter (dir.), *Context-Sensitivity and Semantic Minimalism: New Essays on Semantics and Pragmatics*, Oxford, Oxford University Press, 2007, pp. 339-359. ; Kristin Börjesson, *The Semantics-Pragmatics Controversy*, Berlin et Boston, De Gruyter, coll. « Language, Context and Cognition », 2014, 329 p. Pour les tenants du contextualisme sémantique inspiré de la pragmatique, la signification finale des énoncés langagiers, nécessairement contextuelle, emporte toute (possibilité même de) signification minimale ; alors que pour les tenants du minimalisme sémantique, les énoncés langagiers revêtent une signification minimale (ou littérale) pouvant être établie ou saisie sans égard ou référence aux éléments pertinents du contexte d'énonciation servant à en établir la signification finale (c'est-à-dire contextualisée ou mise en contexte). Cette seconde position, bien qu'elle postule l'existence de significations minimales discernables et déchiffrables même en l'absence d'une connaissance adéquate (donc en dehors, en deçà ou au-delà) du contexte premièrement concerné ou convoqué par un énoncé, ne prétend cependant pas que la signification finale de ce dernier soit atteignable sans une prise en compte suffisante de son contexte. Autrement dit, la posture sémantique minimaliste n'empêche et n'emporte ni l'autonomie relative ni la pertinence de la signification finale une fois celle-ci (re)contextualisée ou (re)mise en contexte. Pour mieux saisir, couvrir et approfondir les (pro)positions et implications du contextualisme et du minimalisme sémantiques, voir finalement : Herman Cappelen et Ernie Lepore, *Insensitive Semantics: A Defense of Semantic Minimalism and Speech Act Pluralism*, Oxford, Blackwell, 2005, 219 p. ; François Recanati, *Le Sens littéral. Langage, contexte, contenu*, Paris, L'Éclat, trad. Claude Pichevin (rev. François Recanati), 2007 [2004], 263 p. ; François Recanati, *Philosophie du langage (et de l'esprit)*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2008, 268 p. ; Michel Seymour, *L'Institution du langage*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2005, 448 p. ; Michel Seymour, « Le contextualisme sémantique en perspective. Au sujet de *Literal Meaning*, de François Recanati », *Philosophiques*, vol. 33, n° 1, 2006, pp. 249-262. Dans le glossaire joint à son ouvrage d'introduction sur la philosophie du langage et de l'esprit, lui-même inspiré d'un cours d'introduction de premier cycle donné à l'Université Harvard, François Recanati, sous la rubrique « Interprétation », explique plus ou moins tacitement en quoi le débat entre contextualisme et minimalisme sémantiques concerne assez directement un tel processus cognitif qu'est l'interprétation : « Il y a deux sortes d'interprétation qui entrent en jeu dans la compréhension des énoncés : l'interprétation des formes linguistiques (*interprétation sémantique*) et l'interprétation des actions (*interprétation pragmatique*). L'interprétation sémantique est compositionnelle et relève d'un calcul. L'interprétation pragmatique procède de façon toute différente : il s'agit de comprendre les *intentions* de l'agent et (dans le cas où l'acte accompli est un *acte de parole*) de déterminer contextuellement les raisons pour lesquelles le communicateur dit ce qu'il dit. » (François Recanati, *Philosophie du langage...*, *op. cit.*, p. 260. Italique original.) Fidèle à sa posture contextualiste, l'auteur ajoute aussitôt : « Dans la communication linguistique, l'interprétation sémantique est subordonnée à l'interprétation pragmatique : le sens littéral de l'énoncé, calculable à partir du sens des constituants [lexique ou axe paradigmatique] et de la façon dont ils sont combinés [syntaxe ou axe syntagmatique], n'est qu'un des éléments dont peut se servir l'interprète pour déterminer l'intention communicative du locuteur et, à travers celle-ci, l'acte de parole accompli. » (*Ibid.*) Il va sans dire que les

imaginée – nécessairement partielle, sinon parcellaire – du texte à laquelle accède tout au plus l’interprète du fait de sa propre interprétation, que l’on peut nommer *texte particulier* ou encore *singulier*) seraient intrinsèquement et radicalement distincts et séparés (ou, du moins, sensiblement décalés) par l’acte d’interprétation lui-même ; c’est-à-dire par la *reconstitution* – et non pas la *restitution* – d’un *texte matériel ou virtuel général en texte idéal particulier ou singulier*.

La distinction majeure que nous avons fait valoir sépare ce que nous avons appelé le *texte général* et le *texte singulier*. Ce dernier texte ressemble évidemment à celui de l’œuvre comme à ceux que les autres critiques traitent. Mais il en diffère aussi fondamentalement. Il n’est pas composé des mêmes citations que les autres textes singuliers et même les citations partagées, prises dans un autre système de lecture, diffèrent des citations semblables utilisées par un autre critique⁹⁶.

Car, en effet, ce qui produit cette « distinction majeure [qui] sépare [...] le *texte général* et le *texte singulier*⁹⁷ » tient en fait à plusieurs écarts plus ou moins « mineurs » ou subtiles selon les cas, et qui ensemble produisent des divergences sensibles selon au moins deux axes de différenciation : « c’est à la fois la différence du texte général et des textes singuliers, et la différence qu’entretiennent entre eux les divers textes singuliers⁹⁸ » qui constituent simultanément ces axes. C’est dire que l’écart inévitable, inéluctable et irrémédiable, incontournable et insurmontable entre le texte général (matériel ou *idéalement* idéal – et virtuel) et l’idée ou la représentation particulière que s’en fait l’interprète (le texte individuel tel que *réellement* imaginé) expose et exprime « à la fois la différence du texte général et des textes singuliers, et la différence qu’entretiennent entre eux les divers textes singuliers⁹⁹ ». Cela revient donc encore une fois à dire que, dès lors le constat réalisé d’un tel dédoublement dissociatif, « [i]l est

opérations qui composent l’acte ou le processus d’interprétation peuvent être (trouvées) beaucoup plus nombreuses que ne le laisse entendre ce schéma binaire proposé ou présenté par François Recanati, et qu’elles peuvent en outre être déclinées, découpées, distinguées et distribuées différemment.

⁹⁶ Pierre Bayard, *Enquête sur Hamlet*, *op. cit.*, p. 182. Italique original.

⁹⁷ *Ibid.* Italique original.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 183.

⁹⁹ *Ibid.*

difficile, quand on lit certaines lectures [...], de croire que les critiques parlent du même texte. Mais c'est qu'effectivement ils n'en parlent pas, sauf à donner au terme de "même" une acception si vague qu'il perd tout sens. Ils parlent, à partir d'une œuvre commune, d'un texte devenu pour chacun différent¹⁰⁰ ». Or, une telle distinction, pour toute judicieuse qu'elle soit, par la séparation irrémédiable à laquelle elle mène invariablement (entre « le texte et le texte » ou, autrement dit, entre l'objet et le référent du discours sur le texte), n'est certainement pas sans conséquences.

Ce type de réflexion permet un glissement sensible des questions portant sur le texte littéraire, *en déplaçant l'accent de la question du sens (du texte) à la question du référent (du discours)*. De nombreuses approches du texte littéraire [...] reviennent en effet à se demander *quel est le sens du texte*. Or on voit que cette seule question – ou ses variantes – implique de poser comme une sorte de postulat, d'autant moins exploré qu'il y a bien matériellement une seule œuvre, qu'il s'agirait pour tous ceux qui s'en approchent d'un seul et même texte. [...]

À la question sur le sens, qui n'a de validité que si le texte est unique, la prise en compte du référent, ou si l'on veut de l'extrême mobilité de l'objet du discours, substitue une autre question, revenant à se demander *quel est le référent du discours critique*. Référent nécessairement différent selon chaque intervention, qui invente un nouveau texte. L'approche fondée sur la référence se demande comment se constitue l'objet dont on parle et met donc en scène l'ensemble des processus par lesquels, dans l'infinie diversité des réceptions individuelles, du sens advient.

[...]

Ce changement de perspective a partie liée avec un décentrement du texte vers le lecteur, devenu, au détriment du texte, la mesure et l'unité. C'est au pôle de la lecture, après et loin de l'écriture de l'œuvre, que le texte s'invente, dans une naissance singulière, qui, faute d'espoir de retrouver un jour le paradis perdu du texte général, s'offre comme un nouveau champ pour la recherche critique¹⁰¹.

Si cet appel à peine (dé)voilé à une nouvelle métacritique littéraire équivaut bien à un important « [c]hangement de perspective [voire même de paradigme], dans la mesure où la question du référent tend à faire disparaître celle du sens, ou au moins à la relativiser¹⁰² », conséquemment le sens individuel (occasionnel et quasi accidentel) de l'objet interprété est en fait dirigé ou orienté – voire même donné – par le regard du sujet

¹⁰⁰ *Ibid.*

¹⁰¹ *Ibid.*, pp. 47-48. Italique original.

¹⁰² *Ibid.*, p. 48.

qui l'interprète et qui ainsi le constitue : « le texte dont je parle ayant cessé d'être identique au tien, *le sens* que je cherche *est* devenu *celui de ma propre démarche*¹⁰³ » – laquelle peut tout aussi bien s'inscrire, à divers degrés, au sein du politique ou en rapport à (et avec) lui, ouvrant alors toute grande la question *de ses usages*.

1.2 Après la mort de l'auteur ou le degré zéro de la lecture : (autorité des) communautés interprétatives ou agentivité des interprètes ?

1.2.1 La communauté interprétative : de la différence *collective* ou *intersubjective* entre communautés interprétatives

Avant d'arriver à cette question des usages (notamment axiomatiques ou sociopolitiques) des textes, on ne peut taire ou passer sous silence les inmanquables effets de cohorte ou de communauté qui président à l'activité interprétative.

Non seulement chaque époque apporte sa propre réponse, perpétuellement changeante, à la question posée par l'œuvre ; non seulement elle fait en réalité varier la question même à laquelle elle prétend n'apporter qu'une réponse changeante ; mais elle reconstruit à chaque moment, sous des figures multiples et changeantes, ce terme supposé « fixe » qu'est le texte. Passer du « texte », censé être unique, à la conscience d'une pluralité de textes possibles, c'est faire le premier pas qui permettra de saisir quelques-uns des virtuels malencontreusement étouffés par l'évidence de l'actuel¹⁰⁴.

On voit bien par là que, si projection de la subjectivité il y a dans toute interprétation et toute activité interprétative, « [c]ette projection n'est jamais subjective au sens de solipsiste : elle est structurée par des normes, des procédures, des attentes inhérentes au fait que notre compétence de lecture a été informée par *les communautés interprétatives* au sein desquelles elle s'est développée¹⁰⁵ ». Et l'on pourrait même aller jusqu'à dire qu'

[i]l n'y a pas d'interprétation « fausse » quant à son rapport à l'être « objectif » du texte : il n'y a que des interprétations *inacceptables* au sein de telle ou telle communauté

¹⁰³ *Ibid.* Italice ajouté.

¹⁰⁴ Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser*, *op. cit.*, p. 126.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 88. Italice original (inversé).

interprétative particulière (cette inacceptabilité tenant à des raisons qui ne sont jamais purement arbitraires). Il y a donc bien des limites à l'interprétation ; elles ne sont toutefois pas à situer dans ce qu'imposerait le texte lui-même, mais dans les normes qui définissent le fonctionnement des communautés interprétatives¹⁰⁶.

De fait, « [l]es gestes interprétatifs, les normes de l'acceptable et de l'inacceptable (de même que *tous* les gestes et que *toutes* les normes) ne sont concevables qu'au sein de communautés interprétatives qui donnent aux subjectivités individuelles leurs formes, leurs limites et leurs visées¹⁰⁷ ». Une communauté interprétative correspond donc sommairement à « un ensemble d'individus qui ont intériorisé des normes, des attentes, des visées, des méthodes, des réflexes, des “recettes de cuisine”¹⁰⁸ » balisant leur activité herméneutique. Ainsi, selon les époques, les lieux et les catégories de lecteurs, des communautés interprétatives différentes peuvent « appliqu[er] sur le même texte des procédures de construction de sens différentes¹⁰⁹ ». À l'inverse, « la compréhension de chacune des personnes[,] informée par les mêmes notions sur ce qui vaut comme fait, sur ce qui est central, périphérique, et sur ce qui mérite d'être remarqué[,] conduit, pour ceux qui la partagent (ou qu'elle réunit), à l'émergence du même texte¹¹⁰ ». En d'autres mots, « les lecteurs opérant à l'intérieur des présupposés spécifiques à une communauté ont tendance à voir le même texte¹¹¹ » alors que « les membres de communautés interprétatives différentes voient et, dans un sens très affaibli, font, des textes différents¹¹² ».

La notion large de « communauté interprétative » peut être ainsi comprise comme un très proche équivalent – voire un synonyme – de « communauté herméneutique » (ou

¹⁰⁶ *Ibid.* Italique original (inversé).

¹⁰⁷ Yves Citton, « Puissance des communautés interprétatives » [2007], préface de Stanley Fish, *Quand lire c'est faire. L'autorité des communautés interprétatives*, Paris, Les Prairies ordinaires, coll. « Penser/Croiser », 2007 [1980], p. 20 [pp. 5-27]. Italique original.

¹⁰⁸ *Ibid.*

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 22.

¹¹⁰ Stanley Fish, *Quand lire c'est faire. L'autorité des communautés interprétatives*, Paris, Les Prairies ordinaires, coll. « Penser/Croiser », trad. Étienne Dobenesque, 2007 [1980], p. 76 [137 p.].

¹¹¹ *Ibid.*, p. 130.

¹¹² *Ibid.*

« heuristique »), et peut également être conçue comme comprenant (ou englobant) systématiquement – malgré le fait qu’elles possèdent leur propre histoire conceptuelle – celles de « communauté scientifique » (en lien notamment avec l’idée de « paradigme¹¹³ », aussi apparentée à celle de « collectifs de pensée¹¹⁴ ») autant que de « communauté épistémique¹¹⁵ ». Peuvent de surcroît (et encore plus largement) être conçues (c’est-à-dire à la fois comprises *et* constituées) toutes « les collectivités humaines comme des communautés interprétatives, définies par un ensemble de stratégies herméneutiques qui construisent la réalité sociale¹¹⁶ » – car ce sont bien de tels « critères communs qui font d’une multitude d’êtres une *collectivité*, soit [...] une collection d’individus qui partagent une certaine lecture commune des choses singulières qui les entourent et les constituent¹¹⁷ ».

Une telle (re)description de la littérature engagée par le biais des actes collectifs de lecture a certainement de quoi ravir – dans les deux sens du terme – les esprits littéraires ou révolutionnaires en soif d’entreprises émancipatoires et à la recherche d’un meilleur commun. Du point de vue théorique où l’on se trouve désormais, une fois affirmé et consigné le caractère *éminemment* autant qu’*intrinsèquement communautaire* de toute entreprise de lecture (même individuellement exécutée), un seul pas en avant suffirait cependant à faire basculer l’indétermination au moins relative – sinon (quasi) constitutive – du texte en une détermination on ne peut plus expansive et extensive (et pour eux

¹¹³ Voir : Thomas S. Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », trad. Laure Meyer, 1983 [1962], 284 p. Dans le contexte de l’interprétation littéraire, voir aussi : Pierre Bayard, *Enquête sur Hamlet*, *op. cit.*, pp. 111-124 (109-154).

¹¹⁴ Voir : Ludwik Fleck, *Genèse et développement d’un fait scientifique*, Paris, Belles lettres, coll. « Médecine et sciences humaines », trad. Nathalie Jas, 2005 [1934], 280 p. Sur le lien historique entre la notion de paradigme et celle de collectifs de pensée (qui lui est antérieure), voir aussi : Jean-François Braunstein, « Thomas Kuhn lecteur de Ludwik Fleck », *Archives de philosophie*, 2003, vol. 3, t. 66, pp. 403-422.

¹¹⁵ Voir notamment : Morgan Meyer et Susan Molyneux-Hodgson, « “Communautés épistémiques” : une notion utile pour théoriser les collectifs en sciences ? », *Terrains et travaux*, vol. 1, n° 18, 2011, pp. 141-154.

¹¹⁶ Jean-François Hamel, « Émanciper la lecture. Formes de vie et gestes critiques d’après Marielle Macé et Yves Citton », *Tangence*, n° 107, 2015, p. 99 [pp. 89-107].

¹¹⁷ Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser*, *op. cit.*, p. 430.

limitative et restrictive) des interprètes par les communautés interprétatives dont ils *sont* – et non plus *font* – parties. Ainsi « l'*autorité* des communautés interprétatives » serait-elle *près de* (voire *se prête-elle à*) devenir (en elle-même) puissamment *tyrannique* :

[C]e n'[est] pas une communauté que ses membres *choisissent* de rejoindre ; au contraire, c'est la communauté qui *les* choisit dans le sens où ses présupposés, préoccupations, distinctions, tâches, obstacles, récompenses, hiérarchies et protocoles deviennent, à la longue, l'aménagement même de leurs esprits, en les remplissant [...] jusque dans les détails les plus minutieux. [...] Je n'ai pas besoin de convoquer ce monde parce que je suis déjà une chose de ce monde, et ses composantes, petites et grandes, sont déjà le *contenu* de ma perception. Par conséquent, même si le texte lui-même n'est pas [...] une contrainte pour mon activité interprétative, les contraintes intériorisées de la communauté à l'intérieur de laquelle je travaille s'exercent puissamment (on pourrait même dire tyranniquement), et ce précisément parce que je n'en suis pas moi-même conscient ; elles sont la forme même de ma conscience¹¹⁸.

Poussant lui-même ce raisonnement jusqu'au bout, il est vrai que Stanley Fish se garde bien de présenter sa propre théorie dans une perspective émancipatoire. Tout au contraire, prend-il plutôt soin d'indiquer que « loin d'être libératoire dans ses effets ou dans ses implications, la marque de "théorie de la réception" attachée à la notion de communauté interprétative [es]t limitative à l'extrême¹¹⁹ ». Toujours selon lui, la pertinence heuristique d'une telle notion entraînerait donc vers un triste et sinistre aboutissement théorique, (peut-être) regrettable mais (certes) inéluctable, à l'effet duquel, « [l]oin d'être émancipé des contraintes du texte, le lecteur ou la lectrice [...] [est] parlé(e) ou écrit(e) par l'entreprise dont les préconceptions structur[e]nt sa conscience¹²⁰ ». Autrement dit,

[l]'accomplissement de l'idée de communauté interprétative [es]t de dissoudre l'antinomie sujet/objet qui [a] miné la théorie de l'interprétation pendant des siècles. Le problème (cartésien, fondamentalement) [a] toujours été de faire le lien entre un texte autonome et un lecteur autonome. Si, toutefois, le lecteur ou la lectrice n'est pas autonome mais strictement contraint dans ses activités interprétatives par les protocoles intériorisés de la communauté, le texte qu'en un sens, il ou elle fait, aura été fait sous la conduite de ces mêmes protocoles. Prétendre, par conséquent, que les lecteurs font les textes, ce n'est pas annoncer le triomphe de la subjectivité ; c'est annoncer la mort de la subjectivité, mais aussi la mort de l'objectivité. Lorsque le texte autonome s'effondre devant la suprématie

¹¹⁸ Stanley Fish, *Quand lire c'est faire*, op. cit., pp. 128-129. Italique original.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 129.

¹²⁰ *Ibid.*

(pour ne pas dire l'hégémonie) de la communauté interprétative, le lecteur autonome s'effondre aussi¹²¹.

Si l'on en croit ce sinistre constat, Yves Citton se trouve alors justifié (ou aurait du moins en bonne partie raison de dire – et surtout de lire) que « la leçon politique à tirer des analyses de Fish n'est pas tant une revendication de liberté interprétative qu'*une reconnaissance du caractère conditionné de toute interprétation*¹²² ». Or cette leçon n'est pas à prendre à la légère dans la mesure où, si « [l]orsque le texte autonome s'effondre [...], le lecteur autonome s'effondre aussi¹²³ », s'effondre entre autre avec lui – sinon qu'au prix d'un curieux contresens – toute tentative présente ou éventuelle de lui prêter ou de lui conférer une quelconque responsabilité (sociale autant que morale, symbolique autant que politique) face à ses propres interprétations.

1.2.2 L'usage axiomatique et sociopolitique (des textes par les interprètes ou les communautés interprétatives) : de la différence *normative, prescriptive* ou *performative* entre usages axiomatiques ou sociopolitiques

En abordant d'abord de front la question des communautés interprétatives, un saut en avant paraît avoir été fait par-dessus celle des usages (axiomatiques ou sociopolitiques) furtivement évoquée (à la fin de la section 1.1.2). Il semblait, après avoir traité de la projection d'une subjectivité au cœur battant même de l'activité interprétative, en insistant sur la différence appelée à s'insinuer entre les textes *idéels* propres à chacun des interprètes (même lorsqu'ils concernent – et conservent en partie – la même œuvre, ou le même texte *matériel*), approprié et préférable d'insister en contrepartie sur l'aspect indubitablement collectif ou intersubjectif, communautaire de l'interprétation, bien que l'usage d'un texte ou d'une œuvre – même lorsqu'exécuté en commun – ne peut qu'acquérir une résonance personnelle particulière auprès de chaque interprète.

¹²¹ *Ibid.*, pp. 129-130.

¹²² Yves Citton, « Puissance des communautés interprétatives », *loc. cit.*, p. 18. Italique original.

¹²³ Stanley Fish, *Quand lire c'est faire*, *op. cit.*, p. 130.

Toutefois, ces lectures engagées, *qui transforment ce qu'elles reçoivent*, ne sont jamais le produit d'une subjectivité créatrice agissant isolément, libre de toute contrainte. Ces appropriations politiques s'effectuent au sein de « communautés interprétatives » dont les pratiques de lecture et les stratégies d'interprétation produisent et reproduisent la signification des textes. C'est à ce titre que « la transformation d'un livre par la lecture », comme le souligne Sartre, est « un événement collectif », dont les effets s'inscrivent dans une longue durée. En retour, ces appropriations induisent des subjectivations politiques : l'interprétation, à travers échanges, débats et querelles exégétiques, agit pour les individus qui s'y livrent comme vecteur de socialisation et opérateur de communauté. Par ces gestes de lecture s'affirme, localement et provisoirement, l'exigence d'une intelligence commune du présent¹²⁴.

La question des usages des œuvres ou des textes aurait donc à la fois une dimension éminemment subjective, et une dimension éminemment collective, sans doute moins faciles à départager qu'il n'y pourrait paraître. Mais qu'en est-il donc de la « pure » autorité des communautés interprétatives, telle que décrite par Stanley Fish ? Prendre véritablement au sérieux le résultat même des analyses de Fish invite peut-être en fait à réviser – ou incite du moins à relativiser – une (pro)position si univoque et radicale en procédant simplement à son renversement partiel. En tant qu'elle s'inscrit et s'insère sous l'autorité et au sein de communautés interprétatives, l'herméneutique individuelle est certes une activité intrinsèquement médiatrice et reproductrice, mais qui s'avère tout aussi intrinsèquement créatrice, constructrice et transformatrice. Ce fait s'impose dès lors que l'on convient que l'interprétation individuelle ne peut être réduite à un geste relativement passif de prise en charge des formes symboliques, lequel viserait seulement et simplement à leur accoler ou à y insérer un contenu signifiant dont la détermination aurait autrement été l'apanage – faute d'être celui d'une quelconque textualité – de la collectivité ou de la communauté. Il est pourtant fort à parier que les interprètes jouent plus qu'un simple rôle de passeurs de significations (ne serait-ce que) dans la mesure où l'acte d'interprétation individuel demeure toujours également un geste de décryptage et d'aménagement des normes herméneutiques (collectives ou disciplinaires) suggérées ou

¹²⁴ Jean-François Hamel, *Camarade Mallarmé. Une politique de la lecture*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 2014, pp. 198-199 [206 p.]. Italique ajouté.

imposées par ces communautés – lesquelles ne sont alors qu'imparfaitement saisies et appliquées, suivies et répliquées, tant *sur* les objets et les autres sujets livrés à l'interprétation que *par* les consciences (comme *dans* les consciences) des sujets même qui en sont les interprètes.

Il semble en effet curieusement improbable que, tout à la fois, les objets textuels se trouvent à ce point ouverts aux interprétations multiples alors même que les consciences des sujets individuels ne seraient et ne sauraient être qu'une sorte de page blanche ou de plage vierge sur laquelle se verraient fidèlement retranscrits, intégralement retransmis ou littéralement retraduits les commandements herméneutiques de la communauté. Il paraît bien davantage plausible, au sein de cette économie symbolique en constants changement et renouvellement, que les communautés interprétatives elles-mêmes (dans leurs fonctions comme dans leurs significations singulières) ainsi que les normes herméneutiques qui en sont issues, sans en être moins déterminantes ou opérantes, soient elles-mêmes des objets d'interprétation (et de réinterprétations) – et, plus encore, que ce soit justement par leurs réactualisations et réappropriations continues par les interprètes individuels qu'elles deviennent opérantes, maintiennent cette opérationnalité, et parviennent de ce fait à imposer sur eux leur si forte ascendance.

Une idée semblable se (re)trouve chez Yves Citton selon qui « le *pouvoir* des communautés interprétatives s'ancre [...] dans leur *puissance* : c'est précisément parce qu'elles peuvent inventer des formes de vie et provoquer des subjectivations inédites qu'elles peuvent tout aussi bien les reproduire et les naturaliser¹²⁵ », et inversement. Il semble d'ailleurs qu'une telle mise en abîme des communautés interprétatives s'avère tout autant que la destination d'une interprétation se trouve à l'intérieur de la (ou d'une) même communauté que son destinataire (cette communauté dont fait partie le destinataire se montrant alors par définition rassemblée autour du partage de normes herméneutiques communes, lesquelles peuvent être appelées à une évolution plus ou moins incrémentale

¹²⁵ Jean-François Hamel, « Émanciper la lecture », *loc. cit.*, p. 100. Italique original.

ou – bien que plus rarement – à une transformation plus radicale), ou encore que l’interprétation soit livrée et déployée à l’intention de destinataires extérieurs à cette communauté.

Alors que Stanley Fish, au regard de sa propre théorie, « caractéris[e] les communautés interprétatives par leur pouvoir de conditionnement et de contrainte, y reconnaissant la source de l’autorité des textes et l’origine des pratiques de lecture¹²⁶ », et en conclue à la perte tant irréversible qu’irréparable de toute agentivité et de toute liberté interprétative, un retour sur cette même théorie suffit en principe – ou plutôt *en théorie* – pour inverser le doute et s’abstenir de proclamer de sitôt la plus totale et complète détermination de l’interprète par son appartenance irrévocable et (tout à fait) inconsciente à une ou des communautés interprétatives. Prenant de ce pas le contrepied (pas tout à fait exact) d’une telle conclusion – laquelle apparaît sans doute un peu hâtive, sinon assez curieuse –, la présente réflexion lui préfère un par(t)i de lecture misant sur l’agentivité *bien-que-conditionnée (et-certains-balisée)* de l’interprète, et ouvrant minimalement la voie à une liberté comme à une responsabilité de ce dernier en tant qu’agent social et (surtout) moral¹²⁷.

Une telle (re)lecture – ou trahison assumée – de la théorie de Stanley Fish paraît aussi corroborer (et corroborée par) la politique d’actualisation des œuvres littéraires telle qu’entreprise par Yves Citton (avant d’être reprise par Jean-François Hamel).

Mieux que tout autre stratégie de détournement et de piratage des textes, l’actualisation de la littérature ancienne, qui dénature les interprétations traditionnelles, illustre *la puissance créatrice et la portée émancipatrice des pratiques de lecture*. Contre les usages orthodoxes de l’histoire littéraire, qui ancrent la signification d’une œuvre dans l’époque et la vie de son auteur, la pratique de l’actualisation consiste à appliquer un texte littéraire [...] à la situation de l’interprète plutôt qu’à la situation de l’auteur. L’actualisation ne vise pas à retrouver la signification originelle d’un artefact symbolique, mais à en dégager une signification allégorique, qui éclaire l’époque contemporaine en la présentant sous un autre

¹²⁶ *Ibid.*

¹²⁷ Une telle préférence (aussi ouvertement affichée et affirmée) a bien sûr pour effet de dévoiler l’usage à la fois heuristique et politique, éthique et herméneutique auquel le présent ouvrage entend ainsi prêter les ouvrages théoriques sur lesquels il tâche de s’appuyer et envers lesquels il a contracté une importante autant qu’imposante dette symbolique.

jour. En arrachant le texte à son contexte, le lecteur accomplit une double opération intellectuelle : il dépayse aussi bien le passé, qui manifeste des virtualités sémantiques jusque là méconnues, que le présent, qui acquiert une nouvelle lisibilité. *À l'échelle d'une communauté, l'actualisation, qui redéfinit les rapports entre l'ancien et le nouveau, est fondatrice d'une culture de l'interprétation où la mémoire du passé alimente l'invention de formes de vie et de styles d'existence*¹²⁸.

Par voie de simple analogie, il semble en tout cas peu exagéré – et même plutôt sensé – d'aussi supposer, pour autant que l'actualisation des œuvres littéraires ou d'autres formes esthétiques rencontre ou emporte les effets communautaires escomptés (ou qui lui sont du moins supposés), que la pratique même de l'actualisation telle qu'appliquée à ces objets non seulement revêt une puissance (possiblement ou éventuellement) transformatrice et (potentiellement) émancipatrice, mais qu'elle s'applique de surcroît aux normes herméneutiques dictées, léguées ou prêtées par la communauté qu'elle s'applique ainsi (c'est-à-dire ce faisant) à transformer. C'est sans doute cette fois l'une des principales leçons à retenir de l'analyse d'Yves Citton selon laquelle

[L]ire, sélectionner, élire, interpréter, actualiser, c'est toujours affirmer ou mettre en crise (implicitement ou explicitement, consciemment ou non) les critères communs qui font d'une multitude d'êtres une *collectivité*, soit, on l'a vu, une collection d'individus qui partagent une certaine lecture commune des choses singulières qui les entourent et les constituent¹²⁹.

Yves Citton va de lui-même encore plus loin en accentuant « la puissance créatrice des gestes critiques qui, tour à tour, constituent, contestent et destituent nos interprétations communes, *reconfigurant ainsi nos manières de penser et de construire des mondes*¹³⁰ », et lorsqu'il insiste conséquemment pour (re)présenter la lecture littéraire comme une véritable puissance d'agir sur le monde à même de contrebalancer la puissance propre des communautés interprétatives. Selon cette proposition audacieuse, l'acte de lecture serait-il non seulement vecteur d'émancipation, mais bien d'encapacitation des interprètes alors habilités par son entremise et entreprise à infléchir et influencer, voire à

¹²⁸ *Ibid.*, p. 99. Italique ajouté.

¹²⁹ Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser*, *op. cit.*, p. 430. Italique original.

¹³⁰ Jean-François Hamel, « Émanciper la lecture », *loc. cit.*, p. 100. Italique ajouté.

(dé)former, réformer ou transformer les représentations et perceptions communautaires en vogue ou en vigueur au sein des espaces sociaux auxquels ils appartiennent, et qu'en retiennent ou qu'entretiennent ainsi leurs autres membres. En ce sens, « [l]es conduites esthétiques des lecteurs, sitôt affranchies de la double autorité de l'auteur et du texte¹³¹ », de même que leurs « gestes critiques [sont] conçus [...] comme des interventions directes sur les représentations d'une communauté, *capables d'ébranler la construction sociale de la réalité*¹³² ». Toujours suivant cette direction, « [e]n reconfigurant les représentations d'une collectivité et en déplaçant l'attention herméneutique du passé vers le présent, la politique de l'actualisation contribue à frayer des possibilités de subjectivation *en marge des communautés interprétatives préexistantes*¹³³ ».

Contrairement à la vision strictement *autoritaire* – voire *totalitaire*, du moins *totalisante* – des communautés interprétatives énoncée par Stanley Fish, selon qui « [l]'erreur est de penser l'interprétation comme une activité qui a besoin de contraintes alors qu'en fait l'interprétation est une structure de contraintes¹³⁴ », mais à l'encontre également d'une compréhension totalement *libertaire* de l'activité herméneutique, il est du moins permis de supposer que l'ascendance (ou l'appartenance à) des communautés de sens – certainement travaille, mais – n'entrave pas sur le champ l'agentivité des interprètes. Autant que l'interprétation nécessite les (structures de) contraintes offertes par une matérialité signifiante pour *avoir lieu et prendre place*, autant elle requière les (structures de) contraintes fournies par les normativités communautaires pour *tenir lieu et prendre forme*. Or la représentation ou la réplique subjective de ces normes communautaires, pas plus que des formes signifiantes, ne saurait être parfaitement adéquate à une quelconque image ou représentation intersubjective unifiée – pourrait-

¹³¹ *Ibid.*, p. 104.

¹³² *Ibid.*, p. 103. Italique ajouté.

¹³³ *Ibid.*, p. 100. Italique ajouté.

¹³⁴ Stanley Fish, *Quand lire c'est faire*, *op. cit.*, p. 79.

elle *impossible*ment exister, de façon autonome ou sous une (sorte de) forme idéale, au-delà et en dehors des consciences individuelles qui la partagent.

En effet, la (re)présentation (ultra déterministe) des communautés interprétatives (comme la description de leur action ou fonction herméneutique) en sorte de camisole de force exclusivement constitutive (ou d'impasses définitives et indépassables) de « l'activité » ou de « l'inventivité » des interprètes exprime un renoncement avant à la lettre à la possibilité même qu'existent ou que soient observés des décalages significatifs entre les interprétations données d'une même œuvre ou d'une même pièce par des interprètes appartenant en principe à une même communauté interprétative (ou se tenant à un croisement similaire de communautés) ; différences sensibles ou perceptibles qui, si autrement elles s'avéraient, inscrivant ainsi la marque subjective d'une divergence – voire d'une dissidence – et d'un dépassement herméneutiques, se montreraient pourtant évocatrices et révélatrices d'une marge de manœuvre interprétative.

Or l'exigence d'un tel pari, s'il devait éventuellement être remporté, serait de démontrer avec suffisamment de pièces à conviction que l'intersubjectivité constitutive de la réalité sociale n'emporte pourtant pas l'agentivité minimale des interprètes (c'est-à-dire minimalement de l'ensemble des sujets humains conscients), et que « l'autorité des communautés interprétatives » elle-même n'épuise pas pour autant l'agentivité marginale des interprètes qui en sont membres, puisque ceux-ci s'adonnent par exemple à des usages politiques particuliers, spécifiques et singuliers du texte (canonique ou périphérique) sur lequel ils jettent leur dévolu, et « *font dire à ce texte quelque chose qui leur est utile*¹³⁵ ».

À l'instar de Pierre Bayard s'étant penché sur les lectures d'*Hamlet*, Pascal Durand rappelle à propos des poèmes mallarméens que « la réception de cette œuvre renseigne peut-être moins sur celle-ci que sur les usages auxquels elle s'est prêtée, c'est-à-dire sur les intérêts théoriques successivement investis dans ses lectures les plus

¹³⁵ Yves Citton, « Puissance des communautés interprétatives », *loc. cit.*, p. 25. Italique original.

déterminantes¹³⁶ ». Pourtant, les nombreux intérêts (pratiques autant que théoriques, politiques autant qu'herméneutiques) en jeu au sein du marché littéraire comme de l'économie symbolique ont généralement été perçus *par le biais de la centralité (et de la primauté)* supposée ou présumée *de l'écriture et de l'énonciation*, alors (et tant et aussi longtemps) que « la dialectique de l'écrivain et du lecteur demeure prisonnière d'une conception métaphysique de l'époque, pensée comme présent continu et homogène au sein duquel le dévoilement de la réalité par la parole s'exerce dans une immédiateté sans décalage, pour ainsi dire *en temps réel*¹³⁷ ». De même,

[s]elon un préjugé tenace, qui assimile la lecture à une passivité, les politiques de la littérature [...] ont souvent minimisé l'inventivité polémique et l'actualisation critique des gestes de lecture. [...] c'est à l'écrivain et non au lecteur qu'ils ont confié le nouage de la littérature et de la politique. En effet, si la responsabilité de l'écrivain consiste selon la doctrine des *Temps modernes* à choisir en toute conscience son lectorat de manière à exercer une influence sur ses contemporains, la responsabilité du lecteur s'y résume au décryptage fidèle du message qui lui a été destiné. Or l'engagement herméneutique [...] démontre à l'inverse que c'est à travers des gestes de lecture et d'interprétation, qui sont toujours des actes de mémoire, que se produit et se reproduit la signification politique des textes, au-delà des visées premières de l'écrivain et de ses partis pris idéologiques. [...] En cela, la politique de la lecture [...] révèle un art *herméneutique* du contretemps, toujours à la limite de l'anachronisme, qui permet aux interprètes de rendre perceptible, à travers la littérature d'autrefois, une force d'opposition et de rupture toujours actuelle¹³⁸.

S'il s'agit ici d'« envisager la sempiternelle question de l'engagement par l'autre bout de la lorgnette, non sous l'angle des intentions de l'écrivain et de la destination de ses textes, mais dans la perspective des stratégies d'interprétation et d'appropriation adoptées par

¹³⁶ Pascal Durand, *Mallarmé. Du sens des formes au sens des formalités*, Paris, Le Seuil, coll. « Liber », 2008, p. 9 [298 p.]. Voir aussi : Jacqueline Leveillant, « Les avatars d'un culte. L'image de Mallarmé pour le groupe initial de la NRF », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 99, n° 5, 1998, pp. 1017-1061.

¹³⁷ Jean-François Hamel, *Camarade Mallarmé, op. cit.*, p. 194. Italic original. Jean-François Hamel poursuit en soulignant que « [l]a doctrine canonique de la littérature engagée présente ainsi chaque époque comme une totalité close sur elle-même, au sein de laquelle les écrivains et les lectorats coexistent en une seule et même durée, selon des rythmes communs, emportés par un même mouvement du passé vers l'avenir » (*ibid.*, pp. 194-195).

¹³⁸ *Ibid.*, p. 16-17. Italic ajouté. C'est ainsi dire que « [d]ésormais tramée d'anachronismes plutôt que close sur une pure présence à soi, l'époque semble hors de ses gonds, livrée à la discordance des temporalités. Les œuvres surgissent en témoignant d'un autre temps que le leur, comme s'il était interdit à la littérature d'être contemporaine de son époque » (*ibid.*, p. 197).

les lecteurs¹³⁹ », il convient alors non seulement de constater « la coexistence anachronique des temps et des lieux dans la mémoire culturelle et la puissance productrice des pratiques de lecture et d'interprétation¹⁴⁰ », mais de rendre effectivement compte de « la portée agonistique de la mémoire culturelle et [de] la dimension politique des usages du passé que mobilisent les pratiques de lecture et d'interprétation¹⁴¹ ». Il s'agit donc également de concevoir et de percevoir « l'interprétation des œuvres d'autrefois comme un art *politique* du contretemps, capable de créer des solidarités et d'instituer des fidélités entre des époques, des lieux et des sujets, mais aussi de signifier des oppositions, de marquer des différences, d'opérer des partages, de briser des continuités¹⁴² ».

Dès lors que sont « [pris] enfin au sérieux les anachronismes qui scandent le temps historique, au point d'y exposer, en rupture avec [une] obsession pour le présent, la littérature engagée comme un art herméneutique du contretemps, comme une stratégie intempestive d'interprétation des textes¹⁴³ », l'idée même de littérature (autant que celle de droit) rend ainsi compte d'« une bataille des mémoires qu'elle donne à lire et [d']une guerre des lectures dont elle préserve le souvenir¹⁴⁴ ». Pour peu qu'on prenne la peine d'observer avec la moindre attention les pratiques herméneutiques et souvent polémiques des interprètes qui, faisant mine de s'y (r)attacher, (ré)inventent les textes canoniques autant que périphériques, il devient de plus en plus évident que le sens (devant être) donné à ces derniers ou à la littérature dans son ensemble est à (dis)cerner *de côté* ; c'est-à-dire *du côté*, sous l'angle obtus et *à travers le spectre bien vivant de la lecture et de l'interprétation*.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 16.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 10.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 15.

¹⁴² *Ibid.*, p. 202. Italique ajouté.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 195.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 16.

CHAPITRE II

D'IMAGES ET DE MAUX : DES COMMUNAUTÉS INTERPRÉTATIVES AUX USAGES SOCIOPOLITIQUES

Comment accéder à une œuvre à ce point recouverte de commentaires qu'elle finit par se confondre avec l'histoire de ses lectures¹⁴⁵ ?

[L]a réception d'une œuvre singulière se confond avec la suite des malentendus auxquels elle a donné lieu¹⁴⁶ [...].

2.1 Des lectures univoques ...

Chez Lori Saint-Martin¹⁴⁷, d'abord, nulle polysémie et nulle polyphonie ne sont accordées aux textes aquiniens. Il n'en ressort qu'une voix ventriloquant la narration et les personnages : celle de l'auteur, moralement et politiquement condamnable. D'entrée

¹⁴⁵ Pierre Bayard, *Enquête sur Hamlet. Le dialogue de sourds*, Paris, Minuit, coll. « Double », 2014 [2002], p. 20 [205 p.].

¹⁴⁶ Bruno Clément et Marc Escola, « Présentation », dans Bruno Clément et Marc Escola (dir.), *Le Malentendu. Généalogie du geste herméneutique*, Paris (Saint-Denis), Presses universitaires de Vincennes, coll. « La philosophie hors de soi », 2003, p. 6 [272 p.].

¹⁴⁷ Lori Saint-Martin, « Mise à mort de la femme et "libération" de l'homme. Godbout, Aquin, Beaulieu », *Voix et images*, vol. 10, n° 1, 1984, pp. 107-117. ; Lori Saint-Martin, « Mise à mort de la femme et "libération" de l'homme. Godbout, Aquin, Beaulieu » [1984], dans *Contre-voix. Essais de critique au féminin*, Québec, Nuit blanche, 1997, pp. 93-109. ; Lori Saint-Martin, « The Body Politic and the Erotic Body: The (Male) Novel of Quiet Revolution in Quebec », *British Journal of Canadian Studies*, vol. 21, n° 2, 2008, pp. 195-217. ; Lori Saint-Martin et Katherine Ann Roberts, « Introduction to Feminist Readings of Contemporary Male Writers », *Quebec Studies*, vol. 30, 2000, pp. 3-6.

de jeu, la frontière entre les voix auctoriale et fictives (narratives ou scripturales) est brouillée, traversée, transgressée. Ainsi, tout ce qui se trouve d'images et de représentations textuelles dans les romans d'Hubert Aquin serait l'expression au premier degré de ses fantasmes, et la frontière entre l'auteur et son texte serait donc inutile, futile, voire trompeuse et mensongère¹⁴⁸. Si, selon elle, « tout roman est fatalement le produit d'un fantasme d'auteur¹⁴⁹ », il s'avère aussi que « le fantasme n'est jamais innocent¹⁵⁰ ».

Ces affirmations ont tôt fait de se changer en de lourdes allégations dans la mesure où Lori Saint-Martin en déduit (ou établit) que, « [p]ar le discours idéologique et par les événements romanesques qui y sont présentés, *Trou de mémoire* est, entre autres, une apologie de la violence faite aux femmes¹⁵¹ ». L'autrice soutient notamment que, dans ce roman, « le viol et le meurtre sont vus comme une solution, non comme une partie du problème¹⁵² ». Pour Lori Saint-Martin, ce que le narrateur déclare (ou ce qu'il prétend)

¹⁴⁸ Les lectures biographiques (ou « biographisantes ») de l'œuvre aquinienne ne sont bien sûr pas l'apanage des lectrices féministes, les motifs autobiographiques *dans* (et *de*) l'œuvre aquinienne étant constamment lus et largement reconnus par la critique, qui n'hésite pas toujours à invoquer la figure ou à convoquer le mythe de l'écrivain Hubert Aquin. Pour des discussions plus générales sur les lectures et la part (auto)biographiques de l'œuvre romanesque aquinienne, voir par exemple : Jacqueline Gourdeau, « Prochain épisode : l'incidence autobiographique », *Études littéraires*, vol. 17, n° 2, 1984, pp. 311-332. ; Martine-Emmanuelle Lapointe, « Mort et renaissances de l'écrivain maudit. Lectures de l'œuvre et de la figure d'Hubert Aquin dans l'essai québécois contemporain », *Voix et images*, vol. 38, n° 1 (112), 2012, pp. 27-41. ; Marilyn Randall, « L'homme et l'œuvre. Biolectographie d'Hubert Aquin », *Voix et images*, vol. 23, n° 3 (69), 1998, pp. 558-579. Sur la présence, l'intentionnalité et l'autorité (tout comme la mort, voire la mortalité) de l'auteur dans la figure anamorphique et l'œuvre aquinienne, voir aussi : Marilyn Randall, « Le roman en perspective curieuse : *Trou de mémoire* et l'anamorphose (de la mort) de l'auteur », *Voix et images*, vol. 38, n° 1 (112), 2012, pp. 66-72 (59-72) [pp. 59-72]. ; Sylvia Söderlind, « Illegitimate Perspectives and the Critical Unconscious: The Anamorphic Imagination », *Canadian Review of Comparative Literature / Revue canadienne de littérature comparée*, vol. 17, nos 3-4, 1990, pp. 213-226. Pour un commentaire d'Aquin lui-même sur cette question de la présence ou de l'absence de l'auteur dans son œuvre et la brève discussion de Marilyn Randall à ce propos (chez Aquin comme chez d'autres), voir par ailleurs : Marilyn Randall, « La disparition élocutoire du romancier : du "roman de la lecture" au "roman fictif" au Québec », *Voix et images*, vol. 31, n° 3 (93), 2006, pp. 103 (102-104) [pp. 87-104]. Voir aussi : Marilyn Randall, « Le roman en perspective curieuse », *op. cit.*, pp. 59-60 (59-72).

¹⁴⁹ Lori Saint-Martin, « Mise à mort de la femme... », dans *Contre-voix*, *loc. cit.*, p. 101.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 97.

¹⁵¹ Lori Saint-Martin, « Mise à mort de la femme... », *Voix et images*, *loc. cit.*, p. 113.

¹⁵² Lori Saint-Martin, « The Body Politic and the Erotic Body », *loc. cit.*, p. 210. Traduction libre de : « Rape and murder are seen as a solution, not as part of the problem ».

– ainsi qu’à travers lui, l’auteur – et ce que le texte dévoile (ou encore défend) sont une seule et même chose¹⁵³ :

Dans ce roman, le corps social, le corps du texte et le corps de la femme [...] n’en font plus qu’un, manipulé au gré du narrateur « révolutionnaire ». Il y a refus de l’ordre social, refus de l’écriture traditionnelle, refus aussi de la femme[,] que l’auteur réduira d’abord au statut de symbole pour ensuite faire d’elle un instrument permettant à l’homme de déclencher la révolution¹⁵⁴.

Une œuvre comme *Trou de mémoire* ne ferait donc que reproduire des stéréotypes sexués au service de la domination patriarcale : « Texte qui se veut révolutionnaire, *Trou de mémoire* ne véhicule, au sujet des femmes, que les idées reçues les plus courantes de la pornographie. Privée de volonté propre, victime consentante de la violence masculine, la femme aquinienne paie de sa vie la libération de l’homme¹⁵⁵. » Ainsi, dans *Trou de mémoire*, Hubert Aquin informerai son lecteur que la libération nationale et la révolution sociale ne pourraient advenir que par le viol et le meurtre de la femme¹⁵⁶.

¹⁵³ Pour un regard plus critique sur la crédibilité et la fiabilité des narrateurs et scripteurs aquiniens (c’est-à-dire, non pas de la voix de l’auteur réel de fiction, mais des voix de ses *narrateurs* ou *scripteurs* fictifs, voire fictionnels), en particulier lorsque pris à témoin afin d’éclaircir ou d’éclairer les énigmes et mystères de l’œuvre, mais surtout lorsque convoqués ou invoqués en tant que témoins à charge dans le but spécifique de résoudre et de recoudre (ou plutôt de découdre) les nombreux fils des crimes et meurtres qui y sont narrés ou représentés – ou encore d’écrire et de décrire leurs propres (mé)faits d’armes et forfaits –, voir notamment : Anthony Purdy, « De “L’art de la défaite” à *Prochain Épisode* : un récit unique ? », *Voix et images*, vol. 10, n° 3, 1985, p. 123 [pp. 113-125]. ; Marilyn Randall, « L’homme et l’œuvre », *loc. cit.*, pp. 567-571. ; Marilyn Randall, « La disparition élocutoire du romancier », *loc. cit.*, p. 101 (101-102). ; Richard Saint-Gelais, « Derniers épisodes. Quelques lectures récentes de *Prochain Épisode* », *Voix et images*, vol. 38, n° 1 (112), 2012, n. 52, p. 52 [pp. 43-57].

¹⁵⁴ Lori Saint-Martin, « Mise à mort de la femme... », *Voix et images*, *loc. cit.*, p. 111.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 114.

¹⁵⁶ Un tel propos (de même que toute critique féministe de l’art, par la fonction et la justification qu’elle se donne) convoque (et provoque) évidemment la question, si chère à Hubert Aquin (et dont il est lui-même l’un des écrivains emblématiques), de la (ré)conciliation, de la (dis)jonction ou de la tension entre esthétique et politique. Pour des discussions éclairantes et éclairées sur cette problématique et thématique (tout) aquiniennes, voir notamment : Jacques Cardinal, *Le Roman de l’histoire. Politique et transmission du nom dans Prochain Épisode et Trou de mémoire de Hubert Aquin*, Candiac, Balzac, coll. « L’univers des discours », 1993, 185 p. ; Jean-François Hamel, « De révolutions en circonvolutions. Répétition du récit et temps de l’histoire dans *Prochain Épisode* », *Voix et images*, vol. 25, n° 2 (75), 2000, pp. 541-562. ; Jean-François Hamel, « Hubert Aquin et la perspective des singes », *Contre-jour. Cahiers littéraires*, n° 8, 2005, pp. 103-118. ; Jean-François Hamel, « Politiques de Saturne. La mélancolie d’Hamlet chez Jacques Ferron et Hubert Aquin », *Voix et images*, vol. 38, n° 1 (112), 2012, pp. 85-99. ; Jean-François Hamel, « L’animal politique chez Hubert Aquin et les avatars du sujet-nation », dans Jean Bussière (dir.),

Chez Stéphanie Lanthier¹⁵⁷, historienne plutôt que littéraire, on assiste ensuite au même jeu de brouillage de la voix narrative ou scripturale – en principe *fictive*, voire elle-même *fictionnelle* (ce qui serait à dire que le *caractère fictif* de cette voix ou le statut de fiction de son récit serait affirmé ou envisagé au sein même du roman, par rapport à une diégèse qui, elle, se voudrait *réalité fictive*, ou encore que ce caractère ou ce statut fictionnel serait défendable et donc envisageable à partir des [coor]données [inscrites dans l'organisation ou la configuration, voire offertes par le soin ou le biais] de l'économie romanesque) – et de la voix auctoriale : « À travers l'anéantissement de "l'autre", l'homme québécois retrouve son identité. Il est donc clair que ce processus passe par la violence, car elle est vue comme libératrice. On constate, à travers l'analyse des sources, que c'est la femme qui incarne la victime de cette violence "libératrice"¹⁵⁸. »

Littératures francophones et politique, Paris, Karthala, coll. « Lettres du Sud », 2009, pp. 77-88. ; Martine-Emmanuelle Lapointe, « D'une révolution l'autre. Figures de l'engagement chez Hubert Aquin et Mordecai Richler », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 14, n° 1, 2011, pp. 17-35. ; Martine-Emmanuelle Lapointe, « Mort et renaissances de l'écrivain maudit », *loc. cit.* ; Jean-Christian Pleau, *La Révolution québécoise. Hubert Aquin et Gaston Miron au tournant des années soixante*, Montréal, Fides, 2002, 270 p. ; Patricia Smart, *Hubert Aquin, agent double. La dialectique de l'art et du pays dans Prochain Épisode et Trou de mémoire*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Lignes québécoises (textuelles) », 1973, 138 p. Fait d'ailleurs curieux, l'œuvre essayistique d'Aquin, qui renseigne pourtant sur ses conceptions du politique comme de la littérature, ne semble pas, hormis dans les travaux de Katherine Ann Roberts, avoir été l'objet de nombreuses citations – ni même de consultations – de la part de ses lectrices féministes, lesquelles ne s'y réfèrent à peu près jamais (même au sein de lectures qui tendent à confondre la parole de l'écrivain avec celle de ses personnages). Il importe toutefois de noter que Patricia Smart mobilise davantage les essais d'Aquin dans sa première lecture (nationaliste) de *Prochain Épisode* et de *Trou de mémoire*, en plus d'avoir écrit spécifiquement sur la pratique essayistique de l'écrivain. Voir de nouveau : Patricia Smart, *Hubert Aquin, agent double, op. cit.* Voir en outre : Patricia Smart, « Hubert Aquin, essayiste », dans Paul Wyczynski, François Gallays et Sylvain Simard (dir.), *L'Essai et la prose d'idées au Québec*, Montréal, Fides, coll. « Archives des lettres canadiennes », 1985, pp. 513-525.

¹⁵⁷ Stéphanie Lanthier, *L'Impossible Réciprocité des rapports politiques et idéologiques entre le nationalisme radical et le féminisme radical au Québec, 1961-1972*, mémoire de maîtrise (histoire), Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1998, 127 f.

¹⁵⁸ *Ibid.*, f. 97. Les sources en question sont en grande partie littéraires, et s'avèrent en fait principalement constituées par les travaux de Lori Saint-Martin – sur lesquels est pourtant largement (et peut-être exagérément) fondée l'analyse historique. La circulation du point de vue critique fourni par Lori Saint-Martin sur l'œuvre aquinienne et la production romanesque masculine de la Révolution tranquille est aussi amplifiée par sa collaboration avec Katherine Ann Roberts (il est par surcroît à noter que Mary Jean Green et Patricia Smart ont toutes deux contribué et participé à cette collaboration) et sa direction du mémoire d'Élisabeth Lavoie, dont les analyses sont également discutées ici. Que l'on soit ou non en accord avec sa

Stéphanie Lanthier en conclue donc que, « [q]u'elles soient l'objet d'un discours lyrique ou d'un discours violent, les femmes se voient attribuer les mêmes rôles : elles sont toujours représentées comme passives, soumises ou violentées. Qui plus est, leur corps devient un corps politique sur lequel le révolutionnaire s'abat¹⁵⁹ ».

Pour sa part, Katherine Ann Roberts¹⁶⁰ avance que les conceptions et représentations sexuées véhiculées par le roman *Trou de mémoire* d'Hubert Aquin se retrouveraient dans l'ensemble du paradigme et du répertoire symbolique de la décolonisation, comme dans les écrits de ses principaux auteurs et penseurs – travaux qui étaient bien sûr très familiers à Hubert Aquin (à qui l'autrice prête à son tour volontiers, et sans plus d'hésitation ni beaucoup plus de précaution ou de problématisation que chez certaines de ses compères, la voix de ses personnages fictifs, en sorte que paroles d'auteur et voix fictives se confondent à nouveau dans cette analyse). La position sexuelle (et par extension sexuée) « soumise », notamment, y serait toujours féminine, et les traitements violents envers les femmes traverseraient la rhétorique anticolonialiste. Dans ces écrits comme dans l'œuvre d'Hubert Aquin, le statut de colonisé viendrait en fait avec celui d'une masculinité et d'une virilité à la fois déficientes (ou défaillantes) et à retrouver (ou, plutôt, à recouvrer – auprès de la femme autant que du maître colonial, parfois à tout prix et à tout coût, voire à tout coup), doublées d'une impuissance ou d'une incapacité à

lecture de l'œuvre aquinienne, la présence, la prégnance et la résonance acquises par les travaux de Lori Saint-Martin dans le champ des études littéraires et féministes québécoises (il suffit d'en consulter la liste non encore exhaustive en bibliographie) ne peuvent que témoigner de l'extraordinaire contribution intellectuelle et militante (la recherche universitaire ou savante étant d'ailleurs elle-même une forme d'engagement social – et souvent politique – à reconnaître pleinement) à la connaissance de ces objets et domaines d'étude. L'affection vivante et vibrante de la chercheuse envers ces objets que sont plus largement la culture québécoise et la langue française transparait ainsi sans l'ombre d'un doute dans un parcours de vie personnel et professionnel tel que marqué et défini tant par ses attachements que ses arrachements. Voir à ce sujet : Lori Saint-Martin, *Pour qui je me prends*, Montréal, Le Boréal, 2020, 192 p.¹⁵⁹ *Ibid.*, ff. 112-113.

¹⁶⁰ Katherine Ann Roberts, « Making Women Pay: Revolution, Violence, Decolonizing Quebec in Hubert Aquin's *Trou de mémoire* », *Quebec Studies*, vol. 30, 2000, pp. 17-27. ; Lori Saint-Martin et Katherine Ann Roberts, « Introduction to Feminist Readings... », *loc. cit.*

combattre et à vaincre. La métaphore sexuelle y serait par surcroît généralisée, le plus souvent aux dépens des femmes, dans la mesure où cette position d'impuissance et d'infériorité imposée par le maître colonial et subie par le sujet colonisé (autant que la déchéance – voire la décadence –, la déficience – voire la défaillance – et la dépossession – voire la soumission – qui en découlent) serait quasi invariablement et toujours péjorativement décrite ou décriée comme féminine – avant d'être réduite (à néant) ou (carrément) détruite, du moins symboliquement.

Autrement dit, le paradigme de la décolonisation, dont fait partie et auquel se rapporte à la fois le roman *Trou de mémoire*, reporterait sur les femmes les malheurs dont les hommes colonisés sont victimes dans l'œil et sous le joug du maître colonial¹⁶¹,

¹⁶¹ La liste en est d'ailleurs longue (et pourrait encore de beaucoup s'allonger) : aliénation et hétéronomisation, asservissement et assujettissement, animalisation et bestialisation, érotisation et sexualisation, chosification et déshumanisation, dépersonnalisation et déréalisation, anonymisation et indifférenciation, abstraction et généralisation, objectivation et symbolisation, réduction et réification, désappropriation et désobjectivation, déconsidération et dévalorisation, dénigrement et détriment, dégradation et désintégration, inconsidération et néantisation, infantilisation et minoration, invisibilisation et minorisation, discrimination et marginalisation, fragilisation et vulgarisation, enserrement et étouffement, appauvrissement et avilissement, (r)abaissement et affaiblissement, humiliation et vexation, perte et privation, dénuement et dépouillement, rabatement et mauvais traitement, infériorisation et subordination, destitution et relégation, assignation et injonction, cantonnement et confinement, endiguement et enfermement, exaction et molestation, persécution et prédation, victimisation (externe) et violation tout à la fois ; et ainsi de suite jusqu'à la pleine négation ou l'élimination, la déléation ou la destruction, l'abolition ou l'annihilation, l'oblitération ou l'anéantissement, voire jusqu'à l'extermination.

Un tel fantasme ou projet d'« extermination » peut évidemment difficilement se vivre ou se mettre en place de la même façon, pour des raisons notamment de reproduction de l'espèce humaine, lorsqu'il s'agit du dit « sexe féminin » en entier plutôt que d'un groupe précis et ciblé – par exemple racisé – dont on nie, sur la base de caractéristiques ou de critères plus ou moins liés aux questions reproductives ou sexuelles, la moindre participation à une commune humanité. Il demeure que certaines dynamiques rencontrées dans le traitement des femmes et celui d'autres groupes marginalisés, minorés ou discriminés sur la base de certaines différences ou sous couvert de divers prétextes peuvent être mises en parallèle ainsi que comparées de manière profitable et bénéfique à l'ensemble des luttes que ces dynamiques peuvent suscitées ou représentées en vue d'y mettre fin. En attestent et en témoignent la référence constante et permanente et la source vibrante d'inspiration que la pensée et les écrits comme les travaux ou les efforts et combats féministes constituent très souvent pour ces luttes sur une base quotidienne et permanente. Hors du roman aquinien lui-même, mais toujours (au moins implicitement) au sein du paradigme de la décolonisation, la liste s'allonge et se prolonge encore évidemment avec, notamment, des phénomènes tout aussi systémiques mais plus institutionnels : exclusion et oppression, paupérisation et précarisation (avec certains corollaires, dont compétition et raréfaction [internes] ou dépréciation et dévaluation [externes]), dissolution et fragmentation (voire, outre abdication et annulation ou *cancellation* et neutralisation, atomisation et individualisation, désarticulation et dérivation, errement et fractionnement, acculturation et

rejetant d'emblée cette position qu'il considérerait « féminine » et dont il reconduirait et reproduirait alors la domination. Dans la mesure où colonisation équivaldrait à féminisation (c'est-à-dire à une « émascation » ou à la réduction à une féminité métaphorique), la décolonisation à laquelle parvenir ou à faire advenir à tout prix (et à tout coût, comme parfois à tout coup...) ne pourrait en contrepartie qu'être entendue et attendue comme une déféminisation (soit une conjuration ou une destitution – voire une simple destruction – de cette féminité [au demeurant de moins en moins « métaphorique »]) à accomplir sur les plans politiques et symboliques.

Pour Katherine Ann Roberts, en effet, la hiérarchie des sexes telle que *perpétuée* et *proposée* (voire même la hiérarchisation sexuée telle qu'effectivement *perpétrée* ou activement *promue*) par le discours anticolonial, tout comme l'ensemble des rôles symboliques qui y sont attribués ou assignés à la femme, demeurent de fait entiers et intacts dans le roman aquinien – lequel s'en fait dès lors, plus que la lointaine relique, l'exacte réplique. Suivant ces idées centrales ou maîtresses, la lecture aussi percutante que pertinente (voire aussi inquiétante qu'éclairante) à laquelle l'autrice soumet le texte aquinien, certes plus étoffée et élaborée qu'il n'y paraît à cette seule remarque, la pousse ainsi à conclure que « [d]ans *Trou de mémoire*, [les femmes] sont réduites à des symboles, à des allégories de la nation qui doivent être détruites afin que le Québec puisse “naître dans l'histoire” et se libérer de son statut de dépendance¹⁶² ». Peut-être pire encore pour le roman aquinien (en ce qui le regarde en lui-même spécifiquement, soit par-delà la mouvance anticoloniale dans laquelle il s'inscrit, s'insère ou s'intègre par ailleurs – et de laquelle il participe par surcroît pleinement), c'est possiblement – et même sans doute –

assimilation, désocialisation et désociétalisation, ou encore *folklorisation*), désagrégation et ségrégation, prévention et sécurisation (ou *sécuritisation*), concentration et judiciarisation, réclusion et répression, incarcération et inféodation, criminalisation et psychiatrisation, emprisonnement et internement, exécution et expérimentation, ou, dans les cas encore plus extrêmes, déportation et épuration, c'est-à-dire suppression.
¹⁶² *Ibid.*, p. 26. Traduction libre de : « [i]n *Trou de mémoire*, [women] are reduced to symbols, allegories of the nation which must be destroyed in order for Quebec to be “born into history,” to break free from its dependent status ».

par ce point marquant (et marqué) que le propos de l'autrice qui le concerne en propre et la sévère critique (potentiellement ou pratiquement dévastatrice – voire presque aussi dévastatrice, sur le plan strictement et proprement symbolique, que la violence qu'il représente et qu'elle dénonce) qui lui est servie et assénée par sa lecture se laissent ou paraissent les mieux résumés : « Cette organisation narrative présente le traitement violent envers les femmes comme l'élément central de la rhétorique décolonisatrice de ce texte, et non comme un moyen circonstanciel de libération [...] »¹⁶³.

Paroles autoriales et voix fictives connaissent (ou subissent) encore un sort semblable chez Mary Jean Green¹⁶⁴, qui semble ainsi – de façon tout aussi assumée et assurée – accuser Hubert Aquin par le(s) biais (c'est-à-dire par les torts et par les fautes) de ses propres personnages. Celle-ci propose alors une lecture assez univoque de *Prochain Épisode*, la sienne étant, en cela précisément – bien que les rapports sexués ne soient pas placés au centre de son analyse et que, par conséquent, le propos strictement féministe qu'elle contient et soutient y passe au second rang (sans qu'il n'y paraisse pour autant secondaire) –, tout à fait similaire à celles présentées par les autrices qui précèdent. Mary Jean Green paraît en quelque sorte reprocher à l'auteur le fait qu'elle puisse – par sa propre lecture et son interprétation somme toute assez spécifique du texte de ce dernier – entendre sa voix (auctoriale) tapie, c'est-à-dire camouflée ou déguisée, cachée ou masquée derrière celle, respectivement, des personnages fictifs qu'il a créés et mis en scène. Si cette caractéristique de sa lecture ne la distingue pas clairement de l'ensemble des autrices dites univoques, c'est sans doute chez Mary Jean Green, cependant, que la confusion entre voix auctoriale et voix fictives parvient à son comble, dans la mesure où celle-ci perçoit une telle (con)fusion comme un effet même du roman aquinien dont elle

¹⁶³ *Ibid.*, p. 18. Traduction libre de : « *This narrative organization points to the violent treatment of women as the central element of this text's decolonizing rhetoric and not as a circumstantial means to liberation [...].* »

¹⁶⁴ Mary Jean Green, « Postmodern Agents: Cultural Representation in Hubert Aquin's *Prochain Épisode* and Yolande Villemaire's *Meurtres à blanc* », *University of Toronto Quarterly*, vol. 63, n° 4, 1994, pp. 584-597.

se fait lectrice (ou comme produite à même ce roman spécifique – ce qui n’est pas sans rappeler la posture critique également adoptée ou endossée par Katherine Ann Roberts). Cette posture critique transparaît donc on ne peut plus explicitement dans son analyse de *Prochain Épisode* :

Aquin [commence] à construire un protagoniste fictif *autre que lui-même*, un agent sénégalais [...], mais il abandonne immédiatement ce personnage *afin de s’introduire lui-même*, ou, du moins, d’introduire un narrateur à la première personne, au sein de l’intrigue du roman d’espionnage fictif, et, à la fin [de *Prochain Épisode*], le protagoniste du roman d’espionnage et le cadre [métanarratif ou extradiégétique] se fondent indistinctement dans une voix indifférenciée à la première personne. Comme Patricia Smart l’a observé, dans *Prochain Épisode*, au bout du jeu de miroirs dans lequel tous les personnages masculins s’effondrent et se confondent en un seul être, *nous sommes laissés en présence de l’auteur écrivant son œuvre*¹⁶⁵.

Bien qu’elle n’en fasse pas l’objet central ou principal de sa critique de *Prochain Épisode*, Mary Jean Green passe ainsi brièvement sur la question des identités et des représentations sexuées dans le genre du roman d’espionnage, celui-là même qu’aurait pour prétention – suivant une nomenclature toutefois contestée¹⁶⁶ – de parodier le roman

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 595. Italique ajouté. Traduction libre de : « *Aquin [begins] to construct a fictional protagonist other than himself, a Senegalese agent [...], but he immediately abandons this character in order to introduce himself, or at least a first-person narrator, into the plot of the fictional spy novel, and in the end protagonist of spy novel and frame merge seamlessly into the one undifferentiated first-person voice. As Patricia Smart has observed, in Prochain épisode, at the endpoint of the game of mirrors in which all the male characters collapse into a single being, we are left in the presence of the author writing his work.* » C’est pourtant la même Patricia Smart qui, à l’encontre de l’hypothèse d’une résolution unitaire de la duplicité ou de la multiplicité des voix narratives (et normatives) dans les romans aquiniens, s’identifiait en ces termes aux narrateurs de *Prochain Épisode* et de *Trou de mémoire* : « Dans leurs miroirs nous voyons refléter les symptômes de notre aliénation : notre recherche d’absolus faute de vraiment posséder notre vie ; notre tendance à passer de rôle en rôle sans jamais nous demander quel visage se dissimule derrière la série de nos masques ; notre passivité, et même notre connivence, avec ceux qui nous “violent”. » (Patricia Smart, *Hubert Aquin, agent double, op. cit.*, p. 22.)

¹⁶⁶ La critique sémantique que fait par exemple André Lamontagne d’une telle qualification ou classification de *Prochain Épisode* le montre bien : « On a souvent invoqué la notion de parodie de roman d’espionnage pour désigner *Prochain Épisode*, ce qui constitue à la fois un péché prégenettien – puisqu’il faudrait en ce cas parler plutôt de pastiche générique – et une mauvaise lecture, car le roman d’Aquin n’accuse pas une volonté de mimétisme stylistique. » (André Lamontagne, *Les Mots des autres. La poétique intertextuelle des œuvres romanesques de Hubert Aquin*, Québec [Sainte-Foy], Presses de l’Université Laval, coll. « Vie des lettres québécoises », 1992, n. 2, p. 104 [311 p.].) Il est à noter qu’il s’agit-là d’une critique bien indirecte du propos de Mary Jean Green, puisqu’une telle critique aurait été écrite par avance, l’ayant précédé de deux ans – André Lamontagne ne pouvait donc avoir en tête le

aquinien (le récit d'espionnage agit donc chez elle d'une manière somme toute assez équivalente au rôle dévolu au paradigme de la décolonisation chez Katherine Ann Roberts, lesquels servent donc respectivement aux deux autrices à prendre la mesure de l'écart incertain [selon elles non avéré] entre l'œuvre aquinienne et certaines représentations traditionnelles parmi les plus stéréotypées de la femme générique ou du genre féminin¹⁶⁷). Elle observe ainsi que

la question du genre [sexué] est fondamentale dans la construction du genre [littéraire] d'espionnage. Provenant d'une tradition de récits d'aventure masculins, le roman d'espionnage a toujours présenté un système de rôles genrés codifiés, une convention qui

texte critique de l'autrice féministe au moment d'écrire ces quelques lignes de son ouvrage sur l'intertextualité dans l'œuvre romanesque aquinienne. Malgré l'importance que le cadre lexical et conceptuel établi par Gérard Genette a acquise dans le champ de la critique et des études littéraires (voir notamment, outre les premiers chapitres théoriques de l'ouvrage précédent : Gérard Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Le Seuil, coll. « Points essais », 1992 [1982], 573 p.), rien n'obligeait par ailleurs Mary Jean Green à adopter ce cadre ou à observer les balises et contraintes sémantiques posées par celui-ci dans sa propre analyse – ce qu'elle n'a d'ailleurs jamais prétendu faire et ce à quoi elle n'a pas non plus prétendu s'astreindre.

¹⁶⁷ Si les éléments ou les événements répertoriés et présentés dans leurs analyse respective ont été effectivement intégrés au roman aquinien (par son propre auteur) et paraissent tout à fait s'accorder à l'hypertexte particulier qui fonde et soutient cette analyse, force est cependant de constater que ces mêmes éléments et événements discursifs ou narratifs ont été par surcroît insérés au sein d'un ensemble et d'une poétique romanesques que ni l'une ni l'autre de ces deux lectrices ne semble pour sa part considérer au moment de commenter ou d'analyser les configurations ainsi que les significations potentielles (de possibles à plausibles non plus que de plausibles à probables) des rapports sexuels et sexués partant évidemment, mais pouvant sans doute également être poussées au-delà de leur représentation de premier degré ou de leur simple présence dans ces romans, en se permettant ou se proposant par exemple d'évaluer ou de vérifier ce qu'apportent (de déplacement ou de dépassement) au discours violent ou au registre de la violence politique ou sexuelle le truchement ou le retranchement de la fiction. Autrement dit, s'il ne s'agit surtout pas de contester les liens transtextuels (hypertextuels ou intertextuels, selon le lexique ou le cadre conceptuel suivi) relevés, décrits ou établis par les deux autrices, mais plutôt de signaler ou de faire signifier l'absence mais aussi la possibilité d'une lecture allant au-delà, en-deçà, en dehors ou au devant du seul niveau représentationnel étudié, et ce, même si Mary Jean Green et Katherine Ann Roberts en font en quelque sorte communément et presque simultanément un motif formel de l'œuvre aquinienne. Au contraire ou à l'inverse de celles-ci, d'autres critiques de l'œuvre aquinienne approfondiront la poétique aquinienne – y compris de la violence – en privilégiant tantôt ses aspects formels ou en préférant tantôt couvrir ou inclure davantage ses aspects substantiels, mais en faisant surprennament l'impasse sur le caractère indéniablement et éminemment sexué de cette violence relationnelle à la fois faussement révolutionnaire et faussement réparatrice (il importe cependant de noter qu'une telle violence proprement relationnelle – et souvent conjugale – demeure absente de *Prochain Episode*, roman dans lequel cet enjeu – celui de la violence comme des rapports entre les sexes plus largement – se fait d'abord et avant tout [percevoir et ressentir sur le plan] symbolique, comme en atteste d'ailleurs la lecture de Mary Jean Green).

est demeurée largement inchangée dans le cours d'un développement qui s'est autrement montré sensible au changement politique et culturel. Les rôles de femmes dans le roman d'espionnage demeurent encore aujourd'hui circonscrits par des stéréotypes sexuels, ce qui peut sans doute fournir une explication au fait que peu de femmes [autrices] se sont aventurées dans ce genre¹⁶⁸.

L'autrice remarque d'ailleurs que « [m]ême la fiction d'espionnage contemporaine continue de s'appuyer sur cette tradition de la femme comme séduisante agent double ¹⁶⁹ », alors que les tentatives de certains auteurs masculins d'inclure ou d'introduire des personnages féminins assez centraux, voire principaux au sein de leurs aventures d'espionnage peuvent facilement être lues ou perçues comme « reproduisant des motifs traditionnels de désir médiatisé¹⁷⁰ » ou « soulevant un nombre de questions intéressantes et plutôt dérangeantes¹⁷¹ » ; « [e]t, bien sûr, il y a la perfide K d'Aquin, [...] qui soulève des questions troublantes [...] à propos de l'attitude d'Aquin envers les femmes¹⁷² »... Voilà qui a le mérite d'être dit clairement et amené sans mettre de gants blancs.

Découlant – voire déboulant – de cette affirmation, le caractère problématique du traitement (et du détriment) de « la » femme dans *Prochain Épisode* suit donc exactement, à en croire Mary Jean Green, la même veine (ou la même logique binaire) que dans l'ensemble du genre d'espionnage :

[A]lors qu'Aquin transforme les oppositions traditionnelles du roman d'espionnage en une série infinie de miroirs, c'est le féminin, communément gagné au système de valeurs du héros de la série James Bond, que le roman d'Aquin relègue aux marges. Bien que le sien ne soit pas le corps enterré sous les fondations de l'édifice entier du système d'écriture

¹⁶⁸ Mary Jean Green, « Postmodern Agents », *loc. cit.*, p. 593. Traduction libre de : « *fundamental to the construction of the espionage genre is the question of gender. Originating in a tradition of masculine adventure stories, the spy novel has always had a system of gender-coded roles, a convention that has remained largely unchanged in the course of a development otherwise sensitive to political and cultural change. The roles of women in the spy novel even today remain circumscribed by sexual stereotypes, and this must provide an explanation for the fact that few women have ventured into the genre.* »

¹⁶⁹ *Ibid.* Traduction libre de : « *[e]ven contemporary spy fiction continues to rely on this tradition of woman as seductive double agent* ».

¹⁷⁰ *Ibid.* Traduction libre de : « *reproduced traditional patterns of mediated desire* ».

¹⁷¹ *Ibid.* Traduction libre de : « *raises a number of interesting and rather disturbing questions* ».

¹⁷² *Ibid.* Traduction libre de : « *[a]nd, of course, there is Aquin's perfidious K, a character who raises unsettling questions not only about Aquin's attitude towards women* ».

patriarcal que Patricia Smart [...] trouve dans d'autres romans d'Aquin, la femme dans *Prochain Épisode* est le seul personnage qui est laissé dans le rôle de l'Autre énigmatique, légèrement menaçant¹⁷³.

Si la menace représentée par la femme demeure ainsi faible, c'est sans doute notamment que la trahison potentiellement commise par elle ne lui donne en retour ou en contrepartie aucune prise (du moins directe) sur la narration :

[A]lors que l'adversaire révèle sa tendance à devenir un autre miroir du héros, sa propre partenaire féminine [...] montre de dangereux signes de trahison [...]. Le jeu de miroirs qu'est le texte d'Aquin semble, comme les critiques l'ont répété, le reflet de la situation de l'homme contemporain. [...] *l'homme ainsi reflété est toujours le même : le héros s'effondre et se fond dans le narrateur, qui en retour reflète l'auteur.* Même l'adversaire obtient son entrée dans cette fraternité dépressive. En fait, *le seul personnage qui est exclu de cette série de miroirs réfléchissants est la femme,* [...] qui, elle-même dépourvue d'une histoire au moyen de laquelle elle pourrait obtenir une entrée dans le cercle masculin, s'éloigne de l'emprise du narrateur¹⁷⁴.

Lorsque l'on traverse d'une seule erre d'aller l'ensemble des lectures des romans d'Hubert Aquin offertes par Lori Saint-Martin, Stéphanie Lanthier, Katherine Ann Roberts et Mary Jean Green, on peut facilement en ressortir avec la forte impression d'avoir assisté à un concert (à toute fin pratique) unanime dont l'unanimité de l'ensemble n'aurait en fait d'égale que l'univocité qui s'échappe de chaque partition (ou que laisse entendre chacune de leur interprétation) prise séparément. La confusion des voix (soit entre paroles auctoriales et voix fictives) qui s'y mêlent immanquablement aux motifs

¹⁷³ *Ibid.*, pp. 593-594. Traduction libre de : « *While Aquin transforms the traditional oppositions of the spy novel into an infinite series of mirrors, it is the feminine, commonly won over to the value system of the hero in the James Bond series, whom Aquin's novel relegates to the margins. Although hers is not the corpse buried in the cellar upon which the entire patriarchal system of writing is founded, which Patricia Smart [...] finds in other of Aquin's novels, the woman in Prochain épisode is the only character left in the role of enigmatic, faintly menacing Other.* »

¹⁷⁴ *Ibid.*, pp. 589-590. Italique ajouté. Traduction libre de : « *[A]s the opponent reveals his tendency to become another mirror for the hero, his own female associate [...] shows dangerous signs of betrayal [...]. The game of mirrors that is Aquin's text seems, as critics have repeatedly said, to reflect the situation of contemporary man. [...] the man it reflects is always the same: hero collapses into narrator, who in turn reflects the author. Even the adversary gains entry into this depressive brotherhood. In fact, the only character who is excluded from this series of reflecting mirrors is the woman, [...] who, herself without a story by means of which she might gain entry into the masculine circle, moves further from the narrator's grasp.* »

comme aux instruments du texte romanesque, parmi ceux mobilisés, prolifèrent et résonnent tout au long de la pièce ainsi jouée mais n'en brouillent pourtant pas la musique ni même la mélodie, dont l'harmonie et la parcimonie ne sombrent de fait en aucune indiscernable cacophonie. Tout s'y passe alors comme si les jurées n'avaient pas eu à délibérer très longtemps avant d'esquisser un même mouvement et d'en arriver, sur l'ensemble des chefs d'accusation émis et désormais retenus contre le texte aquinien, et, corollairement, contre son auteur, l'écrivain Aquin lui-même, à un solide verdict de condamnation ; peut-être s'y tenaient-elles déjà d'elles-mêmes avant de s'être rencontrées par œuvres et critiques interposées (ce devait du moins être le cas de Lori Saint-Martin au moment d'entamer les premiers de ses travaux fondateurs d'un champ complet de savoir sur le Québec et sa culture).

Chez Mary Jean Green comme chez ses trois précédentes collègues et compères, nul doute – fût-il raisonnable – ne serait permis ou ne saurait subsister quant à la signification ou à l'utilisation (par Aquin lui-même) du traitement de la femme dans l'œuvre romanesque aquinienne : celui-là, parce que problématique, fait donc de celle-ci – et d'une façon presque automatique – un cas emblématique d'une violence généralisée et parfois déchaînée contre la femme dans le roman québécois de son époque, voire même d'un appel plus général à la violence perpétrée contre la femme qui s'inscrirait alors dans les schèmes et les règles du genre (aux sens à la fois littéraire et sexué) comme de l'art ou de la culture (masculine ou occidentale, ce qui reviendrait au même), et se trouvant en parfaite symbiose – pour ne pas dire en droite ligne – avec le contexte sociopolitique de cette période autrement charnière dans l'histoire moderne (ou, précisément, de la modernisation) du Québec. Comme chez Katherine Ann Roberts, le problème rencontré dans l'œuvre aquinienne, bien que d'abord hérité d'un horizon discursif déjà bien établi hors de son propre texte et reçu par lui de l'extérieur (même des frontières du Québec), paraît situé au sein du roman ou prêté au roman lui-même, voire à sa structure même, par Mary Jean Green, qui, tout en mobilisant elle aussi un discours externe à l'œuvre d'Aquin aux fins de son analyse, n'hésite pas non plus à convoquer ou

invoquer ni même à citer une autrice majeure de la critique aquinienne à l'appui de son propos.

Or cette tierce autrice et lectrice, dont le parcours au sein de la critique aquinienne peut être sans danger (et très positivement) qualifier de polyphonique, bien que proche voisine de celle dont elle a manifestement inspiré la lecture féministe de *Prochain Épisode*, ne semble pas néanmoins loger tout à fait à la même enseigne que cette dernière, puisqu'elle propose quant à elle une lecture du roman aquinien dont la polyphonie et la minutie, la nuance et parfois la patience (lorsque ce n'est pas simplement la bienveillance, teintée de clairvoyance – ou encore sa propre clairvoyance, teintée de bienveillance) contrastent justement avec les munitions employées ainsi que l'hostilité répétée et invétérée de lectures (certes non moins percutantes ni pertinentes) qui, de leur côté, peuvent également sans danger être plutôt désignées comme « univoques ». En effet, il reste encore à s'intéresser de près et à prêter une attention particulière à ce que cette lectrice émérite d'Aquin, laquelle s'avère bien sûr nulle autre que Patricia Smart, à la suite de ses compères univoques, trouve à dire (ou à lire) et à faire de cette œuvre romanesque énigmatique et de la violence omniprésente qui semble parfois aller jusqu'à en déterminer la forme autant que la substance, et ainsi d'autant plus le sens.

2.2 ... et des lectures plurivoques

Malgré leur relative unanimité, les lectures dites univoques des romans d'Hubert Aquin ne sont pourtant pas les seules à avoir été produites par des lectrices féministes. En effet, d'autres lectures – à la fois équivoques et (surtout) plurivoques – offrent une interprétation beaucoup plus ambivalente et plus en nuances de cette œuvre autrement riche et complexe. Patricia Smart¹⁷⁵, la première, exprime cette ambivalence qui demeure

¹⁷⁵ Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père. L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, Montréal, XYZ, coll. « Documents », 2003 [1988], 372 p. ; Patricia Smart, « Les romans d'Hubert Aquin : une lecture au féminin », dans Louise Milot et Jaap Lintvelt (dir.), *Le Roman québécois depuis*

parfois chez elle irrésolue : « *L'[A]ntiphonaire* peut se lire à la fois comme un roman féministe et comme un des romans les plus misogynes de son époque¹⁷⁶. » La plus grande qualité qu'elle reconnaît néanmoins à l'ensemble de l'œuvre romanesque d'Hubert Aquin est sans doute sa profonde – et parfois poignante – lucidité :

[L]’œuvre d’Aquin me semble [...] inégalée dans la lucidité avec laquelle elle constate l’impasse d’une culture qui déborde de loin les frontières du Québec – la culture patriarcale – et ses processus d’individuation et de représentation, basés sur la rivalité, la maîtrise et la réduction de l’autre à un état d’objet. Prisonnier d’une culture que toute son œuvre aura essayé de faire avancer d’un pas, Aquin aura montré mieux qu’aucun autre auteur moderne les ravages de cette violence destructrice [...]¹⁷⁷.

Mary Jean Green, dans sa propre étude sur *Prochain Épisode*, a ainsi tout à fait raison de mentionner au passage « le corps [féminin] enterré sous les fondations de l’édifice entier du système d’écriture patriarcal que Patricia Smart [...] trouve dans d’autres romans d’Aquin¹⁷⁸ ». Seulement, du moins en ce qui concerne l’œuvre aquinienne en elle-même et les conclusions normatives auxquelles il faudrait parvenir à son endroit, Patricia Smart n’accorde pas la même portée sociale ou morale que sa compère univoque à cette macabre découverte faite au détour de quelques pages du roman *Trou de mémoire*. Plutôt que d’accuser l’écrivain québécois sur la base de cette découverte que certains – voire

1960. *Méthodes et analyses*, Québec (Sainte-Foy), Presses de l’Université Laval, 1992, pp. 215-228. Il est certes important et intéressant de noter que Patricia Smart a d’abord participé à la critique littéraire aquinienne en contribuant aux lectures nationalistes de l’œuvre romanesque : Patricia Smart, *Hubert Aquin, agent double*, *op. cit.* C’est d’ailleurs à ce titre qu’elle plaçait déjà le personnage de K, non pas sous le signe irrévocable et univoque de la perfidie (comme l’aurait fait Mary Jean Green), mais sous celui de l’ambivalence et de l’équivocité : « L’ambiguïté de K suggère que l’idéal de la plénitude absolue est une tromperie, et, plus spécifiquement, que le pays imaginaire érigé en absolu par le narrateur ne correspondait pas à la réalité québécoise. » (*Ibid.*, p. 55.) À la suite de ses textes ici discutés, son regard s’est davantage tourné vers le postmodernisme : Patricia Smart, « When “Next Episodes” Are no Longer an Option: Quebec Men’s Writing in a Postfeminist Postnationalist Age », *Quebec Studies*, vol. 30, 2000, pp. 28-43. Patricia Smart a en outre écrit sur les essais d’Aquin : Patricia Smart, « Hubert Aquin, essayiste », *loc. cit.*

¹⁷⁶ Patricia Smart, « Les romans d’Hubert Aquin », *loc. cit.*, p. 220.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 225.

¹⁷⁸ *Ibid.*, pp. 593-594. Traduction libre de : « *the corpse buried in the cellar upon which the entire patriarchal system of writing is founded, which Patricia Smart [...] finds in other of Aquin’s novels* ».

plusieurs – diraient irréfutables¹⁷⁹, Patricia Smart le consacre comme un grand écrivain dont le statut rivalise alors non seulement avec ses compatriotes du Québec, mais avec l'ensemble de ses pairs à l'échelle de l'Occident. Plus encore, loin de s'appropriier le mérite de la sanglante découverte (que Mary Jean Green lui attribue pourtant sans hésiter), c'est à Hubert Aquin lui-même, et non à son propre perspicacité, que Patricia Smart en reconnaît pour sa part le bénéfice et la clairvoyance particulière y ayant mené : « C'est Aquin, grand passionné de Sherlock Holmes et du roman policier, qui a flairé la présence d'un cadavre sous les fondations de l'édifice culturel occidental. Que ce cadavre était féminin, il n'en doutait pas [...]»¹⁸⁰. » Cette découverte d'Aquin se révèle selon l'autrice dans chacun de ses romans :

À partir de *Prochain épisode*, où cette structure œdipienne du désir et la rivalité entre frères qui en découle se révèlent comme l'énigme culturelle insoluble, l'œuvre d'Aquin sombre dans une noirceur et une violence qui semblent sans issue. Les personnages-doubles, les interminables et narcissiques reflets de miroir, la remontée désespérante vers un moment de plus en plus éloigné du passé occidental à la recherche de la source du mal, sont autant d'indices de la circularité du trajet du sujet masculin emprisonné dans la Maison du Père. Condamné par l'idéologie dualiste du patriarcat à « vivre dans sa tête », il semble que le fils ne peut chercher l'issue que là, dans la lucidité hyperconsciente de son écriture.

Incapable de se libérer lui-même de l'héritage dualiste, Aquin ne peut donc que nous offrir une anatomie du mal, et appeler ses lecteurs et lectrices, par une technique de co-création littéraire, à combler le vide qu'il a ouvert devant eux. Il est significatif que dans deux de ses quatre romans, après le suicide ou la disparition des protagonistes masculins, ce soient des personnages féminins qui assument la parole dans le lieu dévasté qui reste¹⁸¹.

Si ces « lieux dévastés » sont si nombreux et prennent autant de place et d'importance dans son œuvre, c'est encore que, toujours selon Patricia Smart, « [p]our [Aquin], l'issue, s'il en existe une, se trouve du côté de la conscience : conscience des origines culturelles du mal et des pièges de la représentation qui le perpétuent, conscience du rôle de la

¹⁷⁹ Pour un autre point de vue, voir : Marilyn Randall, « L'homme et l'œuvre. Biolectographie d'Hubert Aquin », *Voix et images*, vol. 23, n° 3 (69), 1998, pp. 567-571 [pp. 558-579]. ; Marilyn Randall, « La disparition élocutoire du romancier : du “roman de la lecture” au “roman fictif” au Québec », *Voix et images*, vol. 31, n° 3 (93), 2006, p. 101 (101-102) [pp. 87-104].

¹⁸⁰ Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*, op. cit., p. 267.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 268.

participation active du lecteur dans la création de rapports nouveaux entre sujets¹⁸² ». Or, Patricia Smart fait justement de chaque niveau de violence atteint dans l'œuvre romanesque aquinienne un degré supplémentaire de cette connaissance lucide (et de cette reconnaissance des enjeux sociétaux qui lui étaient à la fois contemporains et immémoriaux) qu'elle prête à l'ensemble de l'œuvre et à son auteur :

Toujours extrêmement lucide à propos des enjeux de son écriture, il était sans doute conscient qu'en écrivant *Neige noire* il était en train de pousser la logique de la narrativité jusqu'au bout, d'explorer à fond les possibilités et les contraintes de son « histoire à lui ». Comme ses romans antérieurs, *Neige noire* met en scène le sujet masculin post-moderne, entourés de reflets de miroirs, multipliant les effets d'illusion et de réalité dans une tentative frénétique pour échapper à quelque vérité innommée qui se tapit au fond des miroirs¹⁸³.

C'est ainsi que selon l'autrice féministe et lectrice de longue date de l'œuvre de l'écrivain québécois, « [l]'importance du dernier roman d'Aquin est qu'il mène précisément à une telle conjoncture entre la culture patriarcale et le féminisme¹⁸⁴ ». Cela passerait d'abord par un travail précis, lucide et minutieux, conscient et consciencieux sur la forme, la structure et l'esthétique même du roman ou de la prose narrative, et par une certaine déconstruction de la narration elle-même ou de ses procédés les plus conventionnels (pour ne pas dire « traditionnels ») :

Ce qui fait de *Neige noire* autre chose qu'une simple « manipulation » du lecteur est précisément cette conscience de la profondeur des enjeux et des fantasmes qui sont à l'œuvre dans le processus même de la représentation. Conscience désespérante de la part de l'auteur, qui dévoile les origines de cette violence dans des concepts de l'identité et de la connaissance fondés dans la réification de la femme, et apparemment inextricables des procédés de la narration. Raconter une histoire, créer un suspense, envoûter le lecteur et jouer sur son désir apparaissent comme autant de modalités de domination reliées à des réponses culturelles prescrites et sur lesquelles joue savamment l'auteur ; réponses qu'il révèle d'ailleurs comme essentielles à la dimension d'amour mystique que le roman cherche à faire naître chez le lecteur [...]¹⁸⁵.

¹⁸² Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*, op. cit., p. 267.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 289.

¹⁸⁴ *Ibid.*, pp. 289-290.

¹⁸⁵ *Ibid.*, pp. 294-295.

Cette recherche formelle de la part d'Aquin l'aurait ainsi amené à entraver, à entamer, à amender ou à abandonner partiellement la forme romanesque, en inscrivant l'altérité et l'hybridité formelles à même la structure et la substance de son dernier roman : « Le choix d'une forme filmique amplifie le jeu de désir et de projections inconscientes présent dans toute narrativité ; en effet, comme Aquin semble le découvrir dans ce roman, la culture patriarcale trouve son expression privilégiée dans la possession spéculaire, visuelle de l'objet désiré : la représentation qui tue¹⁸⁶. » Patricia Smart constate ou considère en outre qu'Hubert Aquin, en se montrant non seulement sensible aux avancées progressives du discours féministe sur (voire dans) la culture, aurait été l'un des premiers auteurs masculins à remettre en cause les fondements de la subjectivité masculine telle qu'associée à la masculinité patriarcale (que d'aucun[e]s qualifieront d'ailleurs plus tard de « toxique ») :

Ainsi *Neige noire* peut se lire comme une réflexion soutenue sur le discours patriarcal et ses structures de représentation, et sur la violence faite à la femme qui semble indissociable de la « pénétration » du réel à laquelle s'est livré le sujet masculin dans l'édification de son projet culturel. Contrairement aux récits auto-référentiels de tant d'autres auteurs post-modernes, où les techniques de « mise en abyme » créent une *illusion* d'ouverture tout en prolongeant la suprématie du sujet masculin, Aquin confronte lucidement l'émergence de la femme-sujet et constate l'impasse que représente cette émergence pour son « histoire à lui » telle qu'elle a été conçue depuis des millénaires¹⁸⁷.

En somme, l'autrice et lectrice soutient que de « [p]roposer une “anatomie du mal”, pour emprunter les termes qu'Aquin lui-même emploie pour décrire son projet romanesque, est déjà un pas considérable en avant¹⁸⁸ ».

Si pour Patricia Smart le narrateur ou scripteur de *Prochain Épisode* « imagine le livre qu'il est en train d'écrire comme une lettre d'amour adressée à une femme idéalisée

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 292.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 289. Italique original.

¹⁸⁸ Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*, op. cit., p. 267.

qui s'avère inséparable dans son esprit de son cher pays¹⁸⁹ », Jeannette Urbas¹⁹⁰ repère (ou plutôt relève, prélève et répertorie) elle aussi sans surprise dans le premier roman publié d'Aquin – le seul qu'elle considère pour sa part dans l'œuvre du romancier, bien qu'elle se soit intéressée dans son étude à quelques autres romans de la même époque ou période – le symbole de la femme-pays dont on a par ailleurs reproché l'usage ou l'occurrence à certains écrivains masculins québécois (poètes ou prosateurs) de la Révolution tranquille, que l'autrice et lectrice pousse cette fois encore un peu plus loin que d'autres critiques en liant également la femme (symbolique) à la révolution dont elle se ferait (ou plutôt serait faite) chez Aquin tout autant le symbole que l'étendard (ainsi « porté » par le héros révolutionnaire) : « De tous les romans [discutés], *Prochain Épisode*, de Hubert Aquin, présente la plus complète identification symbolique de la femme aimée avec le pays et la révolution. C'est une double identification car il y a deux femmes aimées : la femme réelle qui est l'amante du narrateur emprisonné, et "K", l'agent énigmatique de l'histoire inventée. "K" a des rapports d'analogie avec la femme réelle, mais elle a aussi une vie romanesque distincte¹⁹¹. » Ces deux personnages féminins dont la mémoire habite ou arpenté les pages et sillonne les entrelacs des paysages alpins ou laurentiens de *Prochain Épisode* ne (se) prêtent ou ne mènent cependant pas à une représentation identique de la femme : si « [l]a femme réelle n'est jamais décrite physiquement [et qu']elle est recrée dans une auréole de lyrisme passionné[,], "K" aussi est définie par très peu de détails précis¹⁹² » ; toutefois, « [l]a couleur de[ses] cheveux et le fait que le rendez-vous [avec l'ennemi] coïncide avec celui du héros, suggèrent à la fin la possibilité d'une trahison de la part de "K"[, dont] [l]e

¹⁸⁹ Patricia Smart, « When "Next Episodes" Are no Longer an Option », *loc. cit.*, p. 28. Traduction libre de : « *imagines the book he is writing as a love letter addressed to an idealized woman inseparable in his mind from his beloved country* ».

¹⁹⁰ Jeannette Urbas, « La représentation de la femme chez Godbout, Aquin et Jasmin », *Laurentian University Review / Revue de l'Université laurentienne*, vol. 9, n° 1, 1976, pp. 103-113.

¹⁹¹ Jeannette Urbas, « La représentation de la femme... », *loc. cit.*, p. 106.

¹⁹² *Ibid.*, p. 107.

héros [...] admet la hantise¹⁹³ » ; alors que, « [e]n contraste avec le rôle douteux de “K”, la femme réelle apparaît toujours sans ternissure dans la lumière éblouissante de l’amour du narrateur¹⁹⁴ ».

Dans le discours social établi comme dans la littérature traditionnelle, outre la signification étendue et répandue qui le rapporte à la mère-patrie, à la mère-nature ou à la terre (qu’il s’agisse alors d’un territoire défini par des frontières physiques, politiques ou symboliques ou de la terre-mère elle-même), « le symbole de la femme sert aussi à faire ressortir deux aspects opposés de la nature humaine. D’un côté elle représente l’instinct et la force des émotions, incitant l’homme à des bassesses indignes de lui. Elle est alors inférieure à l’homme. En revanche, elle reflète l’image de l’anima, le principe de vie et l’âme. En ce cas elle est supérieure à l’homme, incarnant les plus hautes aspirations, les plus purs rêves de l’humanité¹⁹⁵ ». Or, selon Jeannette Urbas, dans le roman québécois de la Révolution tranquille, « [l]es femmes-symboles [...] étudiées témoignent d’une certaine propension vers la seconde catégorie[, en sorte que] la balance penche en faveur de la femme-anima, existant sur un plan supérieur auquel l’homme désire s’élever avec l’aide de la femme. On n’a qu’à penser à la femme aimée du narrateur de *Prochain Épisode*, dont l’inconnu du visage est compensé par la clarté de son élan révolutionnaire¹⁹⁶ ».

Jeannette Urbas est donc prompte elle aussi à reconnaître la potentielle perfidie ou tromperie de la mystérieuse femme blonde de *Prochain Épisode*, qu’elle ne va cependant pas jusqu’à affirmer sans équivoque. Il n’en demeure d’ailleurs pas moins, selon elle, que « [d]ans les deux cas, un parallélisme évident existe entre l’amour et la révolution¹⁹⁷ ». Or, contrairement aux implications ou aux répercussions foncièrement négatives de la confusion ou de l’imbrication entre l’amour et la révolution dont certaines

¹⁹³ *Ibid.*

¹⁹⁴ *Ibid.*

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 113.

¹⁹⁶ *Ibid.*

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 106.

lectures univoques témoignent exclusivement, dans *Prochain Épisode*, la femme semble par le fait même concernée par (et intégrée à) l'aventure révolutionnaire, dont elle mène d'ailleurs elle-même l'entreprise, puisque « [l]'amour ne peut s'accomplir que dans la fraternité absolue de la révolution¹⁹⁸ ». Ainsi, « [l]'amour du couple sort de l'intimité du boudoir pour se mêler à la réalité de la vie nationale. [Le narrateur ou héros révolutionnaire] cherche non seulement un petit bonheur à deux[,] mais un grand bonheur qui embrassera tout le monde¹⁹⁹ ».

Élisabeth Lavoie²⁰⁰ – qui écrit pourtant sous la direction de Lori Saint-Martin – reprend sans réticence ni grande résistance (mais non plus sans une certaine ambiguïté) le flambeau de l'ambivalence. De cette « œuvre porteuse, malgré son climat patriarcal, d'un pouvoir subversif²⁰¹ », l'autrice offre une vision dynamique qui accorde elle aussi, à l'instar de la lecture qui en est offerte par Patricia Smart²⁰², davantage de profondeur de sens et de signification au roman *L'Antiphonaire*. Pour elle, « la sexualité, presque toujours vécue sous le mode du viol ou de la violence, dans le roman, est abordée par moments par l'auteur comme une impasse suggérant une critique de type féministe²⁰³ ». En fait, Élisabeth Lavoie, suivant encore implicitement les traces de Patricia Smart, lui reconnaît un potentiel émancipateur encore plus grand :

L'Antiphonaire s'inscrit donc comme une œuvre à la fois traditionnelle et avant-gardiste par rapport à la représentation du genre.

Enfin [...], c'est en s'appropriant une voix de femme²⁰⁴ qu'Hubert Aquin parvient à dénoncer l'impasse culturelle qui, comme en témoigne le roman, est à l'origine de

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 107.

¹⁹⁹ *Ibid.*

²⁰⁰ Élisabeth Lavoie, *Violence, textualité et identités sexuelles. Lecture féministe de L'Antiphonaire d'Hubert Aquin*, mémoire de maîtrise (études littéraires), Montréal, Université du Québec à Montréal, 2010, 132 f.

²⁰¹ *Ibid.*, f. 87.

²⁰² Voir : Patricia Smart, « Les romans d'Hubert Aquin », *loc. cit.*

²⁰³ Élisabeth Lavoie, *Violence, textualité et identités sexuelles, op. cit.*, f. 48.

²⁰⁴ Il convient de noter que ce procédé de « travestissement narratif » est également mis en place dans *Trou de mémoire* et, dans une bien moindre mesure – cette fois sans prétention à l'authenticité de la voix narrative féminine – dans *L'Invention de la mort* (Hubert Aquin, *L'Invention de la mort*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2001 [1991 (1959-1961)], 201 p.). Quant à *Neige noire*, la question de l'instance narrative

l'incapacité relationnelle entre les sexes. Le fait d'accorder à la femme le pouvoir de la parole indique même que le désordre créé dans la société pourra être surmonté grâce à l'émergence des voix des femmes dans la société. Si la violence, qui est au centre de l'œuvre d'Hubert Aquin, possède une évidente visée destructrice, elle recèle aussi un potentiel subversif et révolutionnaire en tant que signe d'un malaise et force d'évolution du passé²⁰⁵.

Un des éléments centraux soulevés par la critique féministe de l'œuvre d'Hubert Aquin et considéré comme l'un des plus problématiques est – sans grande surprise et à juste titre – le viol. Or, selon Élisabeth Lavoie, « chez Aquin, la reconduction de l'idéologie patriarcale sur le viol suggère paradoxalement une critique de type féministe²⁰⁶ ». Son apport le plus original aux lectures féministes de l'œuvre d'Aquin concerne toutefois le traitement de la masculinité et les représentations aquiniennes de l'homme :

Hubert Aquin, dans *L'Antiphonaire*, reconduit donc, en partie, les stéréotypes féminins et masculins, mais il montre aussi leurs dégâts : meurtres, suicides, violence apocalyptique. Les traits stéréotypés n'assurent incontestablement pas le bonheur des individus ; au contraire, ils les détruisent. [...] L'harmonie entre les sexes ne peut donc être envisagée, ce qui est une forme de contestation implicite des stéréotypes patriarcaux²⁰⁷.

« principale » ou, du moins, « finale » demeure cependant trop énigmatique pour qu'une telle affirmation soit possible, voire même plausible (voir principalement : Hubert Aquin, *Neige noire*, Montréal, Bibliothèque québécoise, éd. Pierre-Yves Mocuais, 1997 [1974], pp. 263-278 [619 p.]) – comme elle le demeure par ailleurs très fortement dans *Trou de mémoire*. Sur la question plus large du travestissement narratif comme pratique textuelle au Québec, voir notamment (du masculin au féminin et du féminin au masculin respectivement) : Lori Saint-Martin, « Narrative Transvestism and Men “Doing” Motherhood: The Case of Marie Auger/Mario G's *Le Ventre en tête* », *Quebec Studies*, vol. 30, 2000, pp. 44-56. ; Lori Saint-Martin, « Romans d'homme, voix de femme : “Marie Auger” », Gilles Archambault, Jacques Poulin et Maxime Mongeon », *Voix et images*, vol. 32, n° 2 (95), 2007, pp. 31-47. ; Katri Suhonen, *Prêter la voix. Le discours masculin dans l'œuvre des romancières québécoises à la fin du XX^e siècle*, thèse de doctorat (études littéraires), Montréal, Université du Québec à Montréal, 2003. ; Katri Suhonen, *Prêter la voix. La condition masculine et les romancières québécoises*, Québec, Nota bene, coll. « Essais critiques », 2009, 290 p. Pour une étude abordant autrement la question du travestissement narratif féminin, voir par exemple : Milène Desrosiers, *Le Travestissement féminin dans L'Héroïne mousquetaire, histoire véritable (1677-1678) de Jean de Préchac*, mémoire de maîtrise (lettres), Rimouski, Université du Québec à Rimouski, 2013, 147 f.

²⁰⁵ Élisabeth Lavoie, *Violence, sexualité et identités sexuelles*, op. cit., ff. 118-120.

²⁰⁶ *Ibid.*, f. 79.

²⁰⁷ *Ibid.*, f. 42.

Claudia Labrosse²⁰⁸ n'est pas non plus aveugle ou dupe quant à la troublante et terrible violence présente dans l'œuvre romanesque d'Hubert Aquin, portée à un stade horrifique dans *Neige noire*, et quant à l'évidente difficulté posée aux lectrices féministes (de même qu'aux lecteurs) de s'y (re)trouver, de s'y tenir et de s'y sentir – parfois le moins – à l'aise. C'est néanmoins par ces éléments et événements violents et les durs et lourds constats qu'ils entraînent que l'autrice entame et mène sa lecture du dernier roman d'Aquin, dans une entreprise où elle renverse les jugements axiomatiques et sociopolitiques (axiologiques et idéologiques) les plus univoques sur (le rôle diégétique et symbolique joué de même que la place occupée dans l'économie romanesque par) les représentations contenues dans l'œuvre, en étayant et démontrant à son tour comment le texte aquinien permet (lui-même) de s'en saisir et de s'en servir pour ainsi (mieux) les dénoncer. Selon elle, en toute connivence avec le propos tenu par Patricia Smart sur ce roman aquinien (ou sur « la possession spéculaire » et « la représentation qui tue », plus précisément²⁰⁹), « force est de constater qu'un discours aux échos féministes émerge de la violence même qui est infligée à la femme, une violence inhérente à sa représentation déshumanisante, pornographique²¹⁰ ».

2.3 Deux textes interprétés ...

De toute évidence, les lectrices féministes d'Hubert Aquin ont devant elles des textes semblables, desquels sont relevées les mêmes caractéristiques et soulevées les mêmes problématiques. Bien que Stéphanie Lanthier, Katherine Ann Roberts et Lori Saint-

²⁰⁸ Claudia Labrosse, « Œil masculin et corps féminin. Le pouvoir patriarcal dans *Neige noire* », *Boréal*, n° 2, 2008, pp. 96-115. ; Claudia Labrosse, *De la notion d'objet à celle de sujet de l'écriture. Le statut ontologique du corps dans le roman québécois contemporain*, thèse de doctorat (français), Ottawa, Université d'Ottawa, 2009, 283 f.

²⁰⁹ Voir : Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*, *op. cit.*, p. 292.

²¹⁰ Claudia Labrosse, « Œil masculin et corps féminin », *loc. cit.*, p. 98.

Martin aient étudié le roman *Trou de mémoire*²¹¹, alors que Claudia Labrosse et Élisabeth Lavoie lui ont respectivement préféré *Neige noire*²¹² et *L'Antiphonaire*²¹³, Patricia Smart, quant à elle, s'est penchée à la fois sur les trois romans, effectuant ainsi une liaison (utile à la comparaison) entre les corpus privilégiés par chacune. Finalement, si les lectures féministes du roman aquinien (le plus) emblématique qu'est *Prochain Épisode*²¹⁴ paraissent exclusivement univoques, comme en témoigne l'analyse critique effectuée et livrée par Mary Jean Green, celui-ci a été précédemment lu par – et est donc également connu de – Patricia Smart, qui l'a d'abord analysé et commenté en tant que lectrice nationaliste, assurant encore une fois une liaison transversale entre les romans. Cependant, leurs lectures de l'œuvre aquinienne diffèrent lorsque vient le temps d'interpréter (et de juger moralement et politiquement) les éléments qui y sont communément observés, en sorte que leurs conclusions respectives divergent considérablement.

Ainsi, pour Stéphanie Lanthier et Katherine Ann Roberts comme pour Lori Saint-Martin, le roman *Trou de mémoire*, par la violence qu'il recèle ou qu'il revêt, qu'il représente et qu'il met en scène, est de manière univoque – aucune autre avenue de lecture possible n'est même allusivement mentionnée ou vaguement suggérée – un roman misogyne et sexiste qui prône la violence envers les femmes comme solution aux problèmes de la colonisation et de la domination, le tout afin de parvenir à la révolution sociale et à la libération nationale du Québec. Il se fait donc nécessairement le véhicule de la domination et de l'oppression patriarcales. Pour Claudia Labrosse, Élisabeth Lavoie et Patricia Smart, Hubert Aquin s'avère un auteur conscient plutôt que condamnable,

²¹¹ Hubert, *Trou de mémoire*, Montréal, Bibliothèque québécoise, éd. Janet Mary Paterson et Marilyn Randall, 1993 [1968], 346 p.

²¹² Hubert Aquin, *Neige noire*, *op. cit.*

²¹³ Hubert Aquin, *L'Antiphonaire*, Montréal, Bibliothèque québécoise, éd. Gilles Thérien, 1993 [1969], 396 p.

²¹⁴ Hubert Aquin, *Prochain Épisode*, Montréal, Bibliothèque québécoise, éd. Jacques Allard (avec Claude Sabourin et Guy Allain), 1995 [1965], 298 p.

dont elles défendent justement – parfois non sans ambiguïté, mais en toute plurivocité – la lucidité plutôt que la culpabilité.

La récurrence des thèmes et motifs (ainsi que des problèmes et enjeux) répertoriés dans son œuvre (de même que la triple lecture offerte par Patricia Smart) autorise cependant à penser que l'écart entre ces lectures féministes et leurs conclusions respectives ne s'explique pas véritablement par les textes matériels choisis (en eux-mêmes)²¹⁵. La cause idéelle, c'est-à-dire le *contexte* ou le *prétexte* de leur divergence, résiderait-elle alors dans les *présupposés* interprétatifs qui les supportent – et, par conséquent, dans une duplicité des communautés interprétatives féministes au sein de la critique littéraire aquinienne ?

2.4 ... ou deux communautés interprétatives ?

Pour que soit constatée l'existence d'une communauté interprétative, il faut par définition que soient observés des présupposés interprétatifs (ontologiques, épistémologiques, méthodologiques, axiologiques ou idéologiques) communément partagés entre ses membres (affirmés ou présumés – c'est-à-dire entre les individus qui [se] sont identifiés ou reconnus comme tels). Autrement dit, sans présupposés interprétatifs communs entretenus par les lectrices féministes d'Hubert Aquin, il serait impossible ou erroné – voire insensé – de parler d'une (seule) communauté interprétative féministe censée les rapprocher ou les rassembler. Ces présupposés de lecture (tels qu'ils se relèvent et se révèlent à *même* les lectures féministes de l'œuvre romanesque aquinienne²¹⁶) méritent donc d'être soumis à examen.

²¹⁵ Pour une appréciation des différences esthétiques, poétiques et thématiques entre les romans d'Hubert Aquin, voir notamment : Jacques Pelletier, « Sur *Neige Noire* : l'œuvre ouverte d'Hubert Aquin », *Voix et images*, vol. 1, n° 1, 1975, pp. 19-25.

²¹⁶ Outre les présupposés de lecture exposés et exprimés (voire affichés, annoncés et parfois arborés) au sein même des textes critiques ici étudiés, voir aussi : Isabelle Boisclair et Lori Saint-Martin, « Féminin / Masculin. Jeux et transformations », *Voix et images*, vol. 32, n° 2 (95), 2007, pp. 9-13. ; Isabelle Boisclair

Dans les sphères académiques comme politiques, étudiantes comme militantes, plusieurs types de féminisme (ou plusieurs féminismes) cohabitent et ont cohabité au fil du temps, allant d'un féminisme dit libéral, égalitariste et réformiste à des féminismes plus radicaux, visant la transformation profonde des structures discursives, linguistiques (ou langagières) et sociales. Les féminismes de ce deuxième type se sont parfois manifestés sur la base de préceptes essentialistes et naturalistes, dont la posture inhérente, certes égalitariste, n'en a pas moins été différentialiste (et parfois séparatiste) ; ou se sont plutôt exprimés sous des formes plus constructivistes dont il est bien sûr ici impossible de rendre compte de la pluralité et de la diversité²¹⁷. Ces féminismes constructivistes peuvent néanmoins être approximativement – voire plutôt grossièrement – répartis en deux grandes catégories épistémiques, étant tantôt fortement structuralistes et principalement matérialistes, ou « modernes », et tantôt culturalistes (ou

et Lori Saint-Martin, « Les conceptions de l'identité sexuelle, le postmodernisme et les textes littéraires », *Recherches féministes*, vol. 19, n° 2, 2006, pp. 5-27. ; Mary Jean Green, « Jacques Godbout and the Quebec Writer: Engendering the National Text », *Quebec Studies*, vol. 30, 2000, pp. 7-16. ; Mary Jean Green, *Women and Narrative Identity: Rewriting the Quebec National Text*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2001, 197 p. ; Katherine Ann Roberts, *Le Roman national des femmes du Québec (1891-1984)*, thèse de doctorat (études françaises), Kingston, Université Queen's à Kingston, 1999, 236 f. ; Katherine Ann Roberts et Lori Saint-Martin, « Introduction to Feminist Readings... », *loc. cit.* ; Lori Saint-Martin, *Malaise et révolte des femmes dans la littérature québécoise depuis 1945*, Québec (Sainte-Foy), Université Laval, coll. « Cahiers de recherche du GREMF », 1989, 355 p. ; Lori Saint-Martin, *Contre-voix. Essais de critique au féminin*, Québec, Nuit blanche, coll. « Essais critiques », 1997, 294 p. ; Lori Saint-Martin, *Le Nom de la mère. Mères, filles et écriture dans la littérature des femmes au Québec*, Montréal, Alias, coll. « Alias poche », 2014 [1999], 442 p. ; Patricia Smart, *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan. Se dire, se faire par l'écriture intime*, Montréal, Boréal, 2014, 430 p. Sur un thème (et un problème) à la fois conjoint et parallèle, voir : Robert Schwartzwald, « La fédérostrophie, ou les lectures agitées d'une révolution tranquille », *Sociologie et sociétés*, vol. 29, n° 1, 1997, pp. 129-143. Pour une courte (mais efficace et perspicace) mise en contexte de la condition et de la situation socioéconomiques des femmes au Québec plus d'une décennie après la fin de Révolution tranquille (y compris dans son acception temporelle la plus large), voir par ailleurs : Lori Saint-Martin, « Du plafond de verre et de la Révolution tranquille », *Voix et images*, vol. 19, n° 1 (55), 1993, pp. 197-200.

²¹⁷ Pour une présentation sommaire et une discussion approfondie d'autres classifications disponibles des types de féminisme au seuil de la « vague » postmoderniste, des présupposés fondant ou supportant chacune de leurs catégories constitutives, ainsi qu'une proposition plus complexe des tendances, sous-tendances et variétés pratiques et théoriques de féminisme dépassant les cadres épistémiques ici évoqués, voir par exemple : Guy Bouchard, « Typologie des tendances théoriques du féminisme contemporain », *Philosophiques*, vol. 18, n° 1, 1991, pp. 119-167.

poststructuralistes) et davantage idéalistes, voire « postmodernes »²¹⁸. Il va sans dire que plusieurs autrices ou théories féministes oscillent, se partagent ou voyagent entre ces catégories (ou empruntent à l'une et à l'autre) dès lors qu'elles appréhendent *et* les maux matériels *et* les mots idéels et qu'elles les articulent au sein d'une même pensée, échappant ainsi aux pièges d'une malheureuse dichotomie et évitant de surcroît l'enfermement heuristique de leur lecture du monde social (et des rapports de force ou de pouvoir).

Dans l'ensemble, les lectures féministes d'Hubert Aquin semblent surtout avoir été influencées par les théories féministes constructivistes, matérialistes et radicales, tout en portant à bout de bras et de plumes l'héritage pionnier des théories féministes égalitaristes ou libérales. Si cette tangente guide principalement les analyses substantielles situées sur le strict plan de l'énonciation et des représentations textuelles, de la narration et de l'action romanesque, ces lectures ne se montrent évidemment pas insensibles ou indifférentes pour autant aux (en)jeux de pouvoir culturels et idéels, discursifs et langagiers que met en lumière une perspective culturaliste et idéaliste. Dans une autre mesure encore, les théories postmodernistes ou poststructuralistes sur le genre habitent également leurs réflexions : les autrices féministes justifient alors davantage leurs analyses du discours et du caractère symbolique (mais néanmoins effectif et opérant) des représentations véhiculées par l'œuvre, de même qu'elles habilent et sous-tendent par-là leur propre activité herméneutique. Sauf chez Claudia Labrosse, une légère

²¹⁸ Une telle catégorisation s'inspire de travaux existants sur les diverses évolutions, manifestations, orientations et transformations parallèles et plurielles des mouvances et tendances féministes. Pour des catégorisations différentes, voir notamment : Guy Bouchard, « Typologie des tendances théoriques... », *loc. cit.* ; Isabelle Boisclair et Lori Saint-Martin, « Les conceptions de l'identité sexuelle... », *loc. cit.* Pour une classification (judicieuse et prometteuse en quelques – voire plusieurs – aspects) usant des concepts de « générations politiques » et de « (micro)cohortes » en lien avec la socialisation militante plutôt que de « vagues » ou de « courants » féministes, voir par exemple : Émilie Breton, Julie Grolleau, Anna Kruzynski et Catherine Saint-Arnaud-Babin, « Mon/notre/leur corps est toujours un champ de bataille. Discours féministes et *queers* libertaires au Québec, 2000-2007 », *Recherches féministes*, vol. 20, n° 2, 2007, pp. 113-139. ; Émilie Breton, Sandra Jeppesen, Anna Kruzynski et Rachel Sarrasin, « Les féminismes au cœur de l'anarchisme contemporain au Québec : des pratiques intersectionnelles sur le terrain », *Recherches féministes*, vol. 28, n° 2, 2015, pp. 199-222.

tendance vers le différentialisme apparaît sinon lorsqu'il est question de la différence sexuée de l'écriture, néanmoins appréhendée comme le produit d'une construction sociale et de la socialisation (même si l'on frôle parfois l'essentialisme tant les nuances sont ténues).

Isabelle Boisclair et Lori Saint-Martin proposent par ailleurs de qualifier et de classer les écrits prosaïques et romanesques selon trois types distincts de conception des identités sexuelles et de l'articulation entre sexe et genre tels que tour à tour mis de l'avant par leurs dispositifs et pratiques textuels²¹⁹. Ces conceptions différentes et divergentes leur paraissent certainement déterminantes dans la mesure où

[c]haque de ces façons de concevoir l'identité sexuelle/de genre a des répercussions concrètes sur la politique des identités et sur les conditions de vie des individus. En effet, ces trois modèles déterminent en partie les possibles dévolus aux personnes selon les assignations identitaires qu'elles reçoivent, avec toute la charge de violence symbolique que ces assignations peuvent receler²²⁰.

Le premier de ces types ou modèles correspond « au mieux » à un statu quo conservateur, sinon à un recul intrinsèquement rétrograde : il s'agit évidemment du modèle patriarcal, voire masculiniste²²¹. Ce n'est donc qu'« avec l'avènement du deuxième modèle, dit

²¹⁹ Dans une heureuse tentative de réconciliation entre une production et une critique littéraires féministes expressément militantes et une littérature de femmes (notamment plus intime, voire intimiste) qu'elle se refuse à qualifier de « postféministe », Lori Saint-Martin présente ce qu'il pourrait convenir d'appeler, dans la même veine, un quatrième modèle « métaféministe » de conception, d'articulation et de représentation des identités sexuelles, sexuées ou genrées au sein des textes littéraires – et, en particulier, de la littérature des femmes. Voir : Lori Saint-Martin, « Le métaféminisme et la nouvelle prose féminine au Québec », *Voix et images*, vol. 18, n° 1 (52), 1992, pp. 78-88.

²²⁰ Isabelle Boisclair et Lori Saint-Martin, « Les conceptions de l'identité sexuelle... », *loc. cit.*, p. 6.

²²¹ « Le premier modèle, que l'on appelle "aristotélien", "patriarcal" ou "traditionnel", définit comme un fait de Nature la division bicatégorique des sexes, qui entraîne à son tour une division des rôles sociaux et une hiérarchie des valeurs symboliques. Suivant ce modèle, Dieu, la Nature et la Société ont fait les hommes et les femmes tels qu'ils sont et doivent demeurer : les premiers, rationnels, destinés à la vie publique, associés à la culture et à l'esprit ; les secondes, et il s'agit alors réellement du "deuxième" sexe, du sexe inférieur, émotives, vouées à la vie domestique, liées à la nature et au corps. Tout en disant les sexes complémentaires l'un de l'autre (ne forment-ils pas équipe au sein de la famille, l'un incarnant "le sens", l'autre, "les sens" ?), on les oppose en presque tout ; dans le schéma binaire qui en découle, c'est toujours le pôle masculin qui est valorisé. *Une grande partie de la littérature classique est fondée sur ce modèle.* » (*Ibid.*, p. 7. Italique ajouté.)

féministe ou moderne²²² », que « [l]es représentations sociales et culturelles changent lorsque la femme cesse d'être l'Autre²²³ » :

Contrairement au modèle précédent, uniquement naturaliste, celui-ci relève dans certains cas d'une conception essentialiste (c'est-à-dire qui prête aux hommes et aux femmes des traits que l'on dit innés : il existe un courant féministe, par exemple, selon lequel les femmes sont naturellement pacifistes) ; dans d'autres, d'une vision culturaliste (qui met l'accent sur l'influence de la société dans la formation des identités sexuelles). C'est de cette vision culturaliste qu'est enfin issu le troisième modèle, qui refuse d'associer automatiquement le masculin à un corps d'homme et le féminin à un corps de femme²²⁴.

Ce troisième modèle intervient alors « dans un contexte où la notion de binarité a été mise à mal et les identités sexuelles largement repensées²²⁵ » :

Le troisième modèle, appelé pour le moment « postmoderne » ou « relatif » (voire « équitable » ou « de la diversité »), repose donc sur ce constat de la non-pertinence d'accorder des significations et des valeurs intrinsèques au sexe comme au genre, qu'elles soient positives ou négatives, « pro-masculines » ou « pro-féminines », la diversité humaine ne pouvant être réduite à un système d'assignation binaire aussi simple. Cette position a pour effet d'ouvrir à l'infini l'axe des possibles identitaires²²⁶.

Ce système de qualification et de classification en trois modèles de conception des identités sexuées et genrées ne manque certainement pas de pertinence puisqu'il semble du moins tacitement reflété (lorsqu'il n'est pas explicitement repris) au sein des analyses féministes des romans d'Hubert Aquin, y compris de celles qui en précèdent la proposition formelle par Isabelle Boisclair et Lori Saint-Martin. Ces deux autrices conçoivent d'ailleurs les lectures offertes par Lori Saint-Martin (1984) et Patricia Smart (1990 [1988]) comme des exemples d'« analyses de textes littéraires inspirés pour l'essentiel du modèle patriarcal²²⁷ » auquel elles relèguent donc les romans d'Hubert Aquin, *Trou de mémoire* à tout le moins. Pourtant, il appert (quelque peu ironiquement) que Patricia Smart elle-même, tout comme Élisabeth Lavoie, place plutôt l'œuvre

²²² *Ibid.*

²²³ *Ibid.*

²²⁴ *Ibid.*, p. 8.

²²⁵ *Ibid.*, p. 5.

²²⁶ *Ibid.*, p. 8.

²²⁷ *Ibid.*, n. 9, p. 7.

anamorphique d'Aquin, selon la perspective empruntée pour l'observer, au sein de chacune des trois catégories à la fois, rendant là bien compte de l'indécidabilité et de l'indétermination des textes aquiniens, alors que Claudia Labrosse suggère pour sa part une certaine appartenance de *Neige noire* au modèle dit postmoderne.

Or, dans la poursuite d'un effort métacritique, la catégorisation ou la désignation (ou la classification et la qualification) d'une œuvre romanesque comme appartenant à l'une ou l'autre de ces catégories peut se montrer utile afin de dévoiler la « lorgnette » de l'analyse, soit la grille de lecture adoptée et les critères observés ou les présupposés opérant au sein de celle-ci²²⁸. En d'autres mots, il serait bien difficile de percevoir une conception sexuée ou genrée pour qui n'aurait pas intégré ou, du moins, jamais rencontré les présupposés constitutifs de cette même conception – la « (post)modernité » d'une œuvre, par exemple, n'est pas plus évidente qu'elle ne saurait se découvrir ou se dévoiler d'elle-même, ni plus évidente que le fait d'attribuer l'étiquette « patriarcale » à une œuvre pour ensuite (mieux) la dénoncer. Autrement, c'est-à-dire sans cette « découverte » ou ce « dévoilement » non pas *du* sens des œuvres, mais plutôt *de* sens au sein des œuvres, les efforts particuliers de la critique littéraire, notamment féministe, seraient au mieux parfaitement inutiles, au pire intrinsèquement vains.

Selon cette logique, serait-il encore une fois possible que les présupposés des lectrices féministes d'Hubert Aquin se trouvent à la source de leur appréhension différente et de leur compréhension divergente des romans aquiniens ? Les lectures de

²²⁸ Est-ce à dire que les lectures féministes et d'autres lectures critiques des romans d'Hubert Aquin (ou d'autres œuvres littéraires) pourraient elles aussi (ou elles-mêmes) être classées selon l'un ou l'autre de ces modèles, et qu'une telle classification permettrait d'en déterminer la communauté interprétative d'appartenance – ou d'en établir l'appartenance à une communauté interprétative ? Bien que cette grille ne lui serait pas nécessairement tout à fait suffisante ou entièrement adéquate (il va par exemple sans dire que la critique d'une œuvre considérée comme patriarcale n'en est pas pour autant une critique elle-même patriarcale), une métacritique elle-même féministe pourrait certainement en faire l'un de ses outils analytiques ou heuristiques (en particulier si cette métacritique féministe s'intéressait à des textes critiques allant au-delà du féminisme ou de la critique proprement féministe). Elle gagnerait alors sans doute à pluraliser la conception féministe moderne, afin de pousser l'analyse jusque dans les différents types ou modèles de féminisme associés ou appartenant à la modernité (du moins selon la classification d'abord établie par Isabelle Boisclair et Lori Saint-Martin).

Lori Saint-Martin, Stéphanie Lanthier et Katherine Ann Roberts auraient ainsi été principalement animées ou motivées par un féminisme moderne particulièrement en vogue au moment où la première rendit sa critique initiale – et pour beaucoup « inaugurale » – de *Trou de mémoire*, alors que Patricia Smart, Élisabeth Lavoie et Claudia Labrosse auraient été davantage inspirées ou influencées, voire guidées ou dirigées par les apports d'un postmodernisme plus tardif.

L'hypothèse est peut-être séduisante, mais ne semble pas tenir la route dans la mesure où Lori Saint-Martin, écrivant d'abord en 1984, reconduisit à deux reprises – en 1997 (dans le texte de 1984 remanié) puis en 2008 (au sein d'un texte subséquent) – son analyse de *Trou de mémoire*, accompagnée chaque fois d'un propos similaire visant plus largement l'ensemble des romans québécois (soi-disant exclusivement masculins) de la Révolution tranquille. Or, cette seconde reconduction n'eût lieu qu'après avoir explicitement endossé (de concert avec Isabelle Boisclair) le féminisme postmoderne comme étant,

dans une perspective politique, [un] modèle [...] particulièrement prometteur dans la mesure où, tout en intégrant les acquis du féminisme, il s'attaque aussi au système de sexe/genre lui-même (donc au processus de construction de l'identité sexuelle aussi bien masculine que féminine) ; c'est le seul des trois modèles à envisager et à autoriser tous les glissements, les permutations, les explorations et les inventions identitaires²²⁹.

Alors qu'il est même fait mention et qu'il est explicitement question de la notion de *production du genre* (sexué) chez Lori Saint-Martin²³⁰, le même concept de *genre* (sexué) est aussi en usage chez Mary Jean Green²³¹. Quant à Stéphanie Lanthier et à Katherine Ann Roberts, chez qui les analyses de Lori Saint-Martin trouvent une forte résonance

²²⁹ *Ibid.*, p. 6.

²³⁰ L'expression « *production du genre* » est une traduction libre du terme anglais « *gendering* » utilisé par Lori Saint-Martin. Voir : Lori Saint-Martin, « The Body Politic and the Erotic Body », *loc. cit.*

²³¹ L'expression « *genre* (sexué) » renvoie ici à une notion qu'il importe de différencier de cette autre notion qu'est le « genre littéraire » (avec laquelle Mary Jean Green travaille aussi dans son analyse), ou même de distinguer, comme on le sait, de celle de « genre grammaticale ». Cette expression est une traduction libre du terme anglais « *gender* » utilisé par Mary Jean Green. Voir : Mary Jean Green, « Postmodern Agents », *loc. cit.*

(rendant ainsi compte de l'importance de la contribution de cette dernière au sein – et bien au-delà – de la critique féministe aquinienne, et justifiant le fait de s'attarder à sa posture particulière), toutes deux ont écrit au moment où les grilles et outils d'analyse textuelle du postmodernisme étaient en plein développement et s'avéraient pour beaucoup déjà disponibles. Un choix plus ou moins conscient devait donc (minimalement) motiver leur sélection d'outils heuristiques particuliers parmi tous ceux offerts par le féminisme tant moderne que postmoderne.

Avant de fermer les comptes sur la question d'une divergence durable ou d'une différence notable et marquée entre les présupposés féministes des lectrices d'Hubert Aquin et de présenter ces derniers plus avant, il convient de surcroît de noter deux affinités spéciales qui concernent les rapports respectifs de la critique littéraire et des textes aquiniens avec *le* (ou plutôt *un*) féminisme. Tout d'abord, la critique littéraire (de même que l'usage historique que l'on en fait, comme c'est le cas chez Stéphanie Lanthier), parce qu'elle est à la fois une approche, une méthode et une pratique interprétatives (et interprétativistes) par excellence des objets textuels ou langagiers, qu'elle les traite justement en tant qu'objets valables autant qu'utiles à une plus ample analyse sociale, et qu'elle se fonde largement, sinon entièrement, sur l'analyse du discours et de ses représentations de même que de ses manifestations et significations variées, fait généralement montre d'une certaine accointance ou d'un penchant certain envers la perspective culturelle et idéelle de la pensée postmoderne²³².

²³² Isabelle Boisclair et Lori Saint-Martin elles-mêmes n'affirment-elles pas conjointement que « [leur] second objectif consiste à observer ce modèle [postmoderne] à l'œuvre dans les textes littéraires et à montrer comment il affecte autant les thèmes abordés que les stratégies formelles » (Isabelle Boisclair et Lori Saint-Martin, « Les conceptions de l'identité sexuelle... », *loc. cit.*, p. 6), que « [leur] démonstration s'appuiera sur une conception selon laquelle la littérature est un champ à la fois tributaire des différents modèles de conceptualisation du genre et créateur de nouvelles significations » (*ibid.*), et qu'« [elles] cherch[ent] donc à élaborer une forme de critique fondée sur le genre qui tienne compte de la complexité et de la polysémie des représentations littéraires » (*ibid.*, p. 7) ? Elles poursuivent : « Autrement dit, le roman, et en particulier la structure narrative, est aussi bien [...] l'endroit où se tapit l'idéologie [...] qu'un lieu privilégié pour s'en prendre aux conventions sociales par l'intermédiaire d'une mise en échec des conventions narratives » (*ibid.*, p. 6) ; en sorte que certaines œuvres romanesques, « tant par leur discours que par leurs procédés textuels, participent de ce renouvellement des identités de genre » (*ibid.*, p. 7).

Les textes romanesques aquiniens, ensuite, font pour leur part l'étalage des enjeux et problèmes les plus chers au féminisme moderne, dont ceux liés à la question de la corporalité (ou de l'intégrité corporelle) et de la (dé)possession de soi. Leurs lectrices féministes, du moins, peu importe l'attitude herméneutique ou l'avis politique qu'elles adoptent et défendent quant à leur traitement poétique et rhétorique au sein de l'œuvre, n'ont pas manqué de les relever et de les soulever systématiquement. Dans la mesure de l'intérêt combiné de celles-ci pour la critique littéraire et l'œuvre aquinienne, il n'est donc pas étonnant qu'elles entretiennent une posture relativement « ouverte » envers différentes expressions (tant modernes que postmodernes) du féminisme et que leurs analyses respectives « traversent » souvent ces différents modèles des identités comme des conflictualités sexuelles et sexuées (ou genrées) – et ce, même lorsque, face au texte aquinien, elles maintiennent une posture (ou retiennent contre lui une lecture) plutôt « fermée ».

Leur principal angle d'analyse les amène donc d'abord à se concentrer – par la lorgnette historique pour Stéphanie Lanthier, littéraire pour les autres – sur les rapports sociaux de sexes, les identités sexuées et le patriarcat comme système de domination masculine et d'exploitation de la femme. Il génère conséquemment des lectures élaborées autour des notions critiques déterminantes de pouvoir, de domination, d'exclusion, d'oppression et d'exploitation (bien plus, d'ailleurs, que d'aliénation proprement dite), mais aussi d'agentivité, d'encapacitation et d'(auto)habilitation (donc de « puissance d'agir ») ; ainsi que de la (dé)possession de la parole autant que du corps contre lequel s'exerce une violence sexuée (avec une insistance particulière – et nécessaire – sur le viol et la violence sexuelle comme appropriation du corps des femmes par les hommes).

Selon les théories que ces lectures mettent de l'avant, les identités sexuelles et sexuées sont donc socialement construites, malgré les effets naturalisant des discours

D'aucunes diraient que ces constats judicieux s'appliquent également – bien que d'une façon qui serait ou non reconnue par les précédentes autrices – à l'œuvre romanesque d'Hubert Aquin.

patriarcaux – pornographiques, au premier chef – qui renforcent l’infériorisation de « la » femme, sa domination et son exploitation par l’homme. Il en va de même pour ses rôles socioéconomiques, politiques ou symboliques attendus, les tâches, les assignations et les injonctions qui leur sont rattachées, ainsi que la binarité ou la dualité qui en découle et qui permet de hiérarchiser les catégories sexuées ou genrées à la suite de leur essentialisation ou naturalisation *par* le discours et *dans* le discours culturel et social ambiant (évidemment patriarcal) – hiérarchisation *au sein* et *en vertu* de laquelle « le féminin » est (tout aussi) évidemment perdant.

Dans une veine postmoderne qui fait la part belle à l’analyse et à la critique littéraires en tant que moyens interprétatifs et subversifs privilégiés, de même qu’au texte et au discours social à la fois comme de véritables lieux d’action et comme matières premières de la domination (autant que de la socialisation), ces dichotomies sont en fait plus précisément décrites (et décriées) comme étant d’abord et avant tout des construits et des produits discursifs. C’est donc le discours, les significations intersubjectives qu’il comporte ou qui le composent, et les représentations collectives qui les comprennent ou qu’elles contiennent, qui non seulement entretiennent, maintiennent et soutiennent, mais génèrent d’abord et perpétuent ensuite l’infériorisation, l’oppression et la soumission des femmes ; mais qui enferment et cloisonnent également « l’homme » dans une virilité portée par des valeurs de possession, de possessivité et d’agressivité (venant avec – ou plutôt véhiculant [apportant et supposant] – tout leur potentiel d’agression) qui se retournent souvent contre lui – jamais sans avoir au préalable douloureusement et lourdement marqué ou hypothéqué le vécu des femmes. L’activité (intime, privée ou publique, [inter]personnelle ou sociale, y compris actantielle comme auctoriale) est ainsi attribuée ou réservée à l’homme, alors que « la » femme est appelée ou sommée à la passivité.

L’importance accordée à la domination symbolique de « la » femme appelle donc à livrer et à mener *le* (ou *un*) combat féministe au sein même des représentations, notamment littéraires. En effet, la littérature peut (re)conduire et (re)transmettre – parfois très efficacement, voire plus insidieusement – l’ordre et le discours du patriarcat (soit

l'ordre du discours patriarcal, c'est-à-dire l'ordre [issu] du *discours patriarcal* autant que l'*ordre patriarcal* [au sein] du discours), inscrits – certes non exclusivement – au cœur de « la » culture (ou de la « civilisation ») occidentale. Fait curieux, une primauté du contenu « brut » ou substantiel de la représentation (littéraire ou textuelle) sur sa forme et sur l'ensemble de la poétique des œuvres prévaut d'ailleurs dans la majorité des analyses féministes de l'œuvre aquinienne (dont Claudia Labrosse se tient un peu plus en retrait ou fait davantage exception et quelque peu bande à part, à ce chapitre comme à quelques autres)²³³.

À la suite de ces prémisses, la tradition littéraire « nationale » est conçue comme « définie selon les critères de l'écriture masculine²³⁴ » et se trouve principalement accusée de contenir une violence abondante et (quasi) omniprésente envers « la » femme, laquelle y serait presque invariablement décrite (voire décriée) ou dépeinte, fantasmée ou imaginée (et donc représentée) comme passive et même soumise. N'échappant pas à la règle, le roman de la Révolution tranquille au Québec (1960-1980, approximativement) serait d'ailleurs exclusivement masculin. Non seulement les femmes n'auraient-elles pas participé aux écrits nationalistes (ce qui ne peut cependant être affirmé qu'au prix de certains oublis, dont de très malheureux²³⁵), lesquels sont considérés par certaines

²³³ Cette tendance observée au sein de la critique aquinienne à privilégier la recherche du « sens » (voire du « message ») du texte, tel que (dé)livré tant par son discours que par son récit, selon un simple « régime de la représentation », et au détriment (voire par l'effacement) de la poétique textuelle, dépasse d'ailleurs l'univers des lectures féministes de l'œuvre romanesque – bien que, selon plusieurs autres commentateurs, cette quête lectoriale soit compromise par le texte même sur lequel elle s'applique. Voir à ce propos : Marilyn Randall, « La disparition élocutoire du romancier », *loc. cit.*, pp. 92-95, 100-102 (87-104). ; Richard Saint-Gelais, « Demiers épisodes », *loc. cit.* Richard Saint-Gelais parle par exemple de la « propension à “essayiser” » (*ibid.*, p. 56) le roman *Prochain Épisode* depuis le milieu des années 1990 comme d'« une démarche [de la critique] qui privilégie l'écriture mais la tient à distance (et ne pipe mot de la lecture) ; qui la dit mais s'abstient de la scruter ; qui la loge tout entière du côté du sens et non du côté de ce qui en dispose » (*ibid.* Italique original). Selon lui, « [l]'écriture n'y serait plus un processus, mais un concept dont il s'agirait de suivre les aventures purement idéelles. S'il y a ambiguïté, c'est dans la démarche de la critique et non dans ses positions » (*ibid.*).

²³⁴ Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*, *op. cit.*, p. 13.

²³⁵ Parmi ces oublis figure non le moindre : Louky Bersianik (Lucile Durand), féministe et indépendantiste québécoise, dont le premier roman, *L'Euguélonne*, paru en 1976 à Montréal chez La Presse, a d'ailleurs été édité par nul autre qu'Hubert Aquin. Sur une période plus vaste, des écrits nationalistes peuvent par

comme éminemment rétrogrades, mais elles auraient simultanément produit (pendant ces mêmes années ainsi qu'auparavant et qu'au-delà) une littérature parallèle à celle des hommes.

Dans la fiction comme dans la critique, l'écriture – comme la lecture – des femmes (ou l'écriture – et la lecture – « au féminin ») serait donc plus fortement subversive, plus authentiquement contestataire et plus sincèrement ou véritablement révolutionnaire – et, partant, plus profondément transformatrice – que celle des hommes. La tendance qui se décèle ou se révèle chez ces autrices et lectrices (à l'exception notable de Claudia Labrosse) va jusqu'à confier ou conférer à cette « écriture féminine » une certaine supériorité éthique, morale et politique, voire esthétique, formelle et stylistique. La lutte des féministes radicales, pour les mêmes raisons, est conçue ou perçue comme ayant plus de valeur que celle des hommes (et des femmes) nationalistes, notamment parce qu'elle viserait une libération globale plutôt qu'une prise du pouvoir réservée à un seul groupe social ou sexué.

Au regard des présupposés interprétatifs saillants des lectures féministes d'Hubert Aquin, l'existence d'une (*seule et même*) communauté interprétative de lectrices féministes semble bel et bien se confirmer²³⁶. La présence de plus d'une

exemple être recensés sous les plumes de Laure Conan (Marie-Louise Félicité Angers), Danielle Dubé, Andrée Ferretti (née Andrée Bertrand, qui fait d'ailleurs d'Hubert Aquin l'un de ses propres personnages de fiction), Madeleine Gagnon, Michèle Lalonde, Monique LaRue, Michelle Le Normand (Marie-Antoinette Tardif) et Monique Proulx ; voire peut-être, selon des interprétations toutefois contestées et faisant parfois preuve d'une certaine générosité herméneutique (ou même d'une certaine largesse – sinon d'une largeur certaine – de vue), chez Marie-Claire Blais, Anne Hébert et Gabrielle Roy. Sur une note et dans une perspective (féministes) certes différentes, sinon divergentes, mais non moins intéressantes et pertinentes (ainsi que pour la proposition et la présentation de corpus quelque peu différents, mais tout aussi pertinents), voir : Mary Jean Green, *Women and Narrative Identity*, *op. cit.* ; Katherine Ann Roberts, *Le Roman national des femmes...*, *op. cit.*

²³⁶ Cette présence d'une communauté interprétative féministe unifiée s'avère et se vérifie à tel point qu'il ne s'est en fait pas montré nécessaire de référer à un texte particulier pour rendre compte de chacun des présupposés interprétatifs répertoriés, dans la mesure où ils se trouvent généralement repris dans (et de) l'ensemble des textes critiques étudiés, et qu'ils paraissent par conséquent tous communément et fortement partagés. Seule Claudia Labrosse fait davantage bande à part (par son silence et non pas par son désaveu) en ce qui concerne la conception adoptée ou présentée (voire promue ou privilégiée) et la description autrement offerte ou fournie par ses compères des traits masculins et patriarcaux attribués ou reconnus aux

communauté interprétative féministe *au sein (même)* de la critique aquinienne ne peut donc servir de facteur explicatif convaincant, satisfaisant ou suffisant pour rendre compte du dédoublement des interprétations féministes des romans d'Hubert Aquin.

2.5 D'un usage l'autre ...

Se pourrait-il donc, en retour (comme en dernier recours), que les lectures féministes des romans d'Hubert Aquin soient partagées entre deux usages politiques différents, voire divergents ? Il est vrai que, d'un côté, les lectures présentées comme univoques interprètent systématiquement ces romans sur le mode de l'exclusion mutuelle et de l'impossible réciprocité entre les luttes nationalistes et féministes. De l'autre côté se trouvent pourtant des lectures plurivoques qui sont autant de tentatives de réconciliation entre les textes aquiniens et le devenir des femmes (ainsi que de la société québécoise dans son ensemble). Il en ressort donc de potentiels usages politiques bien distincts, qui auraient apparemment coexisté eux-mêmes sans solidarité, mutualité ou réciprocité, ni même temporalité conjointe. Cette distance ne dispense pas une lectrice « plurivoque » comme Patricia Smart de s'interroger, de prime abord, sur le contenu souvent extrêmement violent et, par le fait même, troublant de la littérature québécoise : « Pour moi l'image était scandaleuse, obscène même : c'était celle d'un cadavre enseveli sous les fondations d'un édifice mais qui, résistant à la violence qu'on lui avait faite, refusait de garder le silence. Je l'ai rencontrée d'abord, comme il se doit, dans un roman de type policier²³⁷. » Ce roman, justement, n'est nul autre que *Trou de mémoire* d'Hubert Aquin.

Or, les lectures féministes marquées par l'univocité placent les textes aquiniens sous le signe de la domination et mettent surtout de l'avant ce que leurs autrices conçoivent ou perçoivent comme une incompatibilité radicale entre le nationalisme et le

canons littéraires, corpus établis et autres écrits masculins, dont aux romans de la Révolution tranquille au Québec.

²³⁷ Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*, op. cit., p. 17.

féminisme, donnant lieu à un antinationalisme qui surprend lui-même par sa radicalité. L'usage politique est parfois (très) ouvertement – et un peu naïvement – avoué (quand il n'est pas tout bonnement annoncé) : « Afin de documenter l'hypothèse de l'impossible réciprocité des rapports politiques et symboliques entre le nationalisme radical et le féminisme radical, nous nous *servons* essentiellement de textes littéraires et de textes politiques²³⁸. » Ce n'est cependant qu'au-delà des coups portés contre plusieurs romans de la période révolutionnaire tranquille que Lori Saint-Martin fait feu directement – mais très explicitement – sur le mouvement nationaliste dans son ensemble : « Cette attention portée à la construction du genre et à la violence [...] suggère que le projet national, à tout le moins tel que présenté dans la fiction, est profondément compromis par sa misogynie²³⁹. » Ses conclusions sur le nationalisme québécois et sur « notre » littérature sont néanmoins sans appel :

Nos romanciers présentent des narrateurs soucieux de légitimer la domination de la femme en évoquant soit l'oppression politique qu'ils subissent, soit leurs tâtonnements psychomystiques. Lorsqu'on comprend que ces romans de prétendue libération personnelle et nationale véhiculent, au sujet de la femme, la même idéologie que les écrits érotopornographiques, on mesure à quel point notre littérature est truquée. Lieu de la mise à mort de la femme, comment peut-elle dire l'épanouissement du peuple québécois ? Si c'est cela, le roman nationaliste, il n'ouvre pas, pour le Québec, un espace de vie, mais bien un espace de violence et de mort. Lieu dévasté, inhabitable. Insupportable impasse.

Réduire la femme à n'être plus qu'un symbole revient à nier qu'elle existe en tant qu'être humain autonome. Trouver légitimes le viol et le meurtre qui déclenchent l'écriture ou la révolution, c'est affirmer que la libération de l'homme est sans prix, et la liberté, la vie même, de la femme, sans valeur²⁴⁰.

²³⁸ Stéphanie Lanthier, *L'Impossible Réciprocité...*, *op. cit.*, f. 18. Italicité ajoutée.

²³⁹ Lori Saint-Martin, « The Body Politic and the Erotic Body », *loc. cit.*, p. 195. Traduction libre de : « *This focus on gendering and violence [...] suggests that the nationalistic project, at least as set forth in fiction, is deeply compromised by its misogyny.* » Il est certes pertinent et instructif de prendre note que Lori Saint-Martin parle bien dans ce texte critique de « construction » ou de « production du genre ».

²⁴⁰ Lori Saint-Martin, « Mise à mort de la femme... », dans *Contre-voix*, *loc. cit.*, pp. 108-109. Ce type de propos (tels que notamment tenus ou entendus de la part de Lori Saint-Martin, Stéphanie Lanthier et Katherine A. Roberts, de même que Mary Jean Green) replonge la critique littéraire dans l'épineuse et hasardeuse question de la (ré)conciliation et de la (dis)jonction entre esthétique et politique, problématique ou thématique sur laquelle Hubert Aquin s'est lui-même exprimée à de nombreuses reprises et occasions, notamment dans ses essais, à commencer par les plus emblématiques. Pour des discussions éclairées et éclairantes à propos de cette problématique ou thématique (tout) aquinienne, voir de surcroît : Jean-François Hamel, « De révolutions en circonvolutions », *loc. cit.* ; Jean-François Hamel, « Hubert Aquin et

Lorsqu'enfin Stéphanie Lanthier note que « nous [n']avons [pas] affaire ici à une problématique exclusivement québécoise²⁴¹ », ce n'est que pour mieux affirmer à quel point tout nationalisme comporte ou contient, implique ou réplique, possède ou recèle en lui-même une « affinité spéciale » avec la société masculine et sa domination des femmes, la « respectabilité » même qui serait valorisée chez les nationalistes, en fait synonyme de virilité, ne pouvant (par conséquent) jamais être synonyme de dignité. Stéphanie Lanthier (en) conclut évidemment – sans surprise et selon son propre souhait – à l'impossible réciprocité des rapports entre nationalisme radical et féminisme radical²⁴². Son utilisation de la littérature consistant – explicitement – en un usage permettant d'inférer une conclusion politique, elle pose même la question suggestive : « Pourrions-nous alors aller jusqu'à prétendre que le discours nationaliste radical se sert de symboles réducteurs afin de combattre cette envie de liberté qui interpelle les femmes²⁴³ ? » Autrement dit, l'oppression des femmes ne serait plus ici « seulement » l'instrument intrinsèque du nationalisme, mais le nationalisme se ferait lui-même l'instrument univoque de l'oppression des femmes.

Si Lori Saint-Martin semble par ailleurs contrariée que l'on enseigne cette œuvre sans insister sur son caractère « misogynne » (elle remarque en tout cas à bon droit et avec grande justesse que l'enseignement de l'œuvre aquinienne a trop longtemps et trop souvent fait l'impasse sur le caractère éminemment problématique des rapports sexuels qui y sont représentés), l'irritation sentie de la part de Stéphanie Lanthier quant à la seule idée que ces romans soient même enseignés (tant à l'université qu'aux niveaux secondaire et préuniversitaire) est encore plus manifeste²⁴⁴.

la perspective des singes », *loc. cit.* ; Jean-François Hamel, « L'animal politique chez Hubert Aquin... », *loc. cit.* ; Martine-Emmanuelle Lapointe, « D'une révolution l'autre », *loc. cit.*

²⁴¹ Stéphanie Lanthier, *L'Impossible Réciprocité...*, *op. cit.*, f. 113.

²⁴² *Ibid.*, p. 116.

²⁴³ *Ibid.*, pp. 116-117.

²⁴⁴ Pour de courtes discussions et réflexions sur la distance ou la persistance et la subsistance (voire la survie, sinon la survivance – c'est-à-dire en tant qu'œuvre vivante, encore aussi saisissable que saisissante

Quant à Mary Jean Green, celle-ci trace des parallèles beaucoup plus subtiles, voire allusifs, mais néanmoins présents dans sa critique, entre les caractéristiques identitaires du roman d'espionnage et les aspects les plus problématiques de leur représentation des femmes, de même qu'avec l'écriture aquinienne qui reproduirait (voire qu'elle accuse de reproduire) les unes et les autres à son propre compte. Selon elle, en effet, « [a]vec sa focalisation sur les différences nationales et ethniques [et] sa préoccupation pour la préservation de l'identité culturelle, la forme du roman d'espionnage se présentait comme clairement apparentée à plusieurs des considérations les plus pressantes d'Aquin²⁴⁵ » et de son premier roman, notamment dans la mesure où, selon la lecture de cette autrice, « le problème dans *Prochain Épisode* [est] de savoir comment assurer la survie de l'identité culturelle du Québec²⁴⁶ ». Si toute la critique de Mary Jean Green s'emploie à démontrer que le roman d'espionnage « à la James Bond » est le modèle par excellence à parodier pour Aquin dans (et par) son roman *Prochain Épisode* – objectif, entreprise ou dessein postmoderne qui en affecte pratiquement l'entièreté, voire l'intégralité –, un aspect cependant de ce genre parodié réapparaîtrait lui-même curieusement dans son intégralité – et son univocité – au sein du roman d'Aquin, et non pas, très exceptionnellement, sur un mode parodique. En effet,

la relation [ou le rapport] de Bond à la « Femme » est un axe aussi important de conflit que sa relation à l'Ennemi, quoique beaucoup plus ambivalent. Et, *bien sûr*, il y a *la perfide K d'Aquin*, un personnage qui soulève des questions troublantes non seulement à propos de l'attitude d'Aquin envers les femmes, sur laquelle on a déjà écrit, mais [aussi] sur son

pour le public général ou ses lecteurs non spécialisés, et non pas plutôt en tant qu'artéfact ou relique culturelle dont la lisibilité s'amenuise peu à peu, ou bien s'est déjà abruptement, voire brutalement interrompue, ou encore s'estompe à vue d'œil ; de même qu'au-delà de la figure [quasi] mythique de son auteur – ou encore grâce à elle) de l'œuvre aquinienne dans la mémoire culturelle québécoise, voir par ailleurs (de façon connexe) : Martine-Emmanuelle Lapointe, « Mort et renaissances de l'écrivain maudit », *loc. cit.* ; Richard Saint-Gelais, « Demiers épisodes », *loc. cit.*

²⁴⁵ Mary Jean Green, « Postmodern Agents », *loc. cit.*, p. 589. Traduction libre de : « *With its focus on national and ethnic differences, its concern for preserving cultural identity, the spy novel form presented itself as clearly related to many of Aquin's most pressing concerns.* »

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 592. Traduction libre de : « *the problem in Prochain épisode [is] how to deal with the survival of Quebec's cultural identity* ».

attitude envers le peuple du Québec, dont K a été présumée [ou supposée] être la représentante²⁴⁷.

Fait notable chez Mary Jean Green, elle est la seule des lectrices féministes univoques d'Aquin à avoir comparé un des romans de cet auteur masculin à une œuvre romanesque d'une autrice québécoise, soit Yolande Villemaire, elle-même déclarée ou reconnue comme féministe. En établissant et en réalisant une comparaison directe, étayée et détaillée entre un roman de femme et le roman aquinien (ce qu'autrement seule Patricia Smart a d'ailleurs pris soin d'effectuer, mais cette fois du côté des lectures plurivoques²⁴⁸), Mary Jean Green rend sa lecture de *Prochain Épisode* d'autant plus intéressante qu'elle présente le roman de Villemaire, *Meurtres à blanc* (paru en 1974, soit la même année où Aquin publiait lui-même ce qui allait finalement devenir et demeurer son dernier roman), comme une réécriture féministe (elle-même) parodique – et donc, nécessairement, comme une (re)lecture féministe – de *Prochain Épisode* :

Ce ne serait sans doute pas aller trop loin que de suggérer que, en plaçant l'un contre l'autre un Québec de carte postale et un Maroc explicitement présenté comme une construction fictionnelle, Villemaire questionne les – ou, du moins, se moque des – vaches sacrées de la différence culturelle, un concept essentiel au nationalisme québécois des années 1960. Comme elle le fait dans toutes ses œuvres, Villemaire situe la réalité du Québec dans un contexte nord-américain plus large, une perspective qui deviendra un lieu commun de la littérature québécoise dans les années 1980 post-référendaires. Il devient donc significatif qu'elle ait choisi comme premier intertexte pour ce roman [*Meurtres à blanc*] le *Prochain Épisode* d'Aquin, une icône pour une certaine forme d'affirmation [ou d'assertion] culturelle radicale au Québec²⁴⁹.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 593. Italicque ajouté. Traduction libre de : « *the relationship of Bond to the 'Woman' is as important an axis of conflict as his relationship to the Enemy, although much more ambivalent. And, of course, there is Aquin's perfidious K, a character who raises unsettling questions not only about Aquin's attitude towards women, on which a certain amount has already been written, but about his attitude towards the people of Quebec, whom K has been assumed to represent.* »

²⁴⁸ Voir : Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*, op. cit.

²⁴⁹ Mary Jean Green, « Postmodern Agents », loc. cit., pp. 592-593. Traduction libre de : « *It may not be going too far to suggest that, in placing a picture-postcard Quebec against a Morocco that is explicitly presented as a fictional construct, Villemaire is questioning or at least poking fun at the sacred cows of cultural difference, a concept essential to the Quebec nationalism of the 1960s. As she does in all her work, Villemaire situates Quebec reality in a broader North American context, a perspective that will become a commonplace of Quebec literature in the post-referendum 1980s. And it thus becomes significant that she has chosen as the primary intertext for this novel Aquin's Prochain épisode, an icon for a certain form of radical Quebec cultural assertion.* »

Car, toujours selon Mary Jean Green, « [d]ans le roman de Villemaire, les différences nationales et culturelles ne sont pas simplement mises en question ; elles deviennent un objet de ridicule et perdent finalement leur signifiante²⁵⁰ ». Qui plus est, « les différences nationales et culturelles ne sont pas les seuls éléments constitutifs de la tradition du roman d'espionnage à être remis en question par Villemaire²⁵¹ », dans la mesure où le roman de cette dernière s'attaque aussi aux rapports sociaux (dont les rapports sociaux de sexes) de cette période :

En quittant les années 1960 nationalistes d'Aquin, le texte de Villemaire nous amène dans la culture nord-américaine des années 1970. Comme les éléments de son intrigue, les emplacements choisis par Villemaire semblent être des clichés interchangeables produits et reproduits par la culture de masse contemporaine. Au même titre que le problème dans *Prochain Épisode* était de savoir comment assurer la survie de l'identité culturelle du Québec, le problème dans *Meurtres à blanc* est la survie dans un monde moderne indifférencié et de plus en plus violent²⁵².

Poursuivant dans la même veine son analyse du roman de Villemaire, Mary Jean Green ne peut donc s'empêcher, au bout de sa comparaison avec celui d'Aquin, d'en dégager une conclusion qui diffère selon elle substantiellement de la fin – pourtant ambiguë – de *Prochain Épisode* et de toute la situation finale, soit « l'effondrement final dans une seule image réfléchie [ou reflétée] en différents miroirs²⁵³ », sur laquelle le roman, faute peut-être de se clore, selon elle se conclue :

Villemaire laisse son lecteur avec non pas une mais deux écrivaines luttant avec l'autrice réelle, lesquelles [possèdent ou présentent] deux perspectives différentes sur la frontière

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 591. Traduction libre de : « *In Villemaire's novel, national and cultural differences are not simply questioned; they become a subject of ridicule and finally lose their significance.* »

²⁵¹ *Ibid.*, p. 593. Traduction libre de : « *national and cultural differences are not the only constituent elements of the spy novel tradition called into question by Villemaire* ».

²⁵² *Ibid.*, p. 592. Traduction libre de : « *Moving from Aquin's nationalistic 1960s, Villemaire's text takes us into the North American culture of the 1970s. Like the elements in her plots, Villemaire's settings seem to be interchangeable clichés produced and reproduced by contemporary mass culture. As the problem in Prochain épisode was how to deal with the survival of Quebec's cultural identity, the problem in Meurtres à blanc is survival in an undifferentiated and increasingly violent modern world.* »

²⁵³ *Ibid.*, p. 596. Traduction libre de : « *the final collapse into a single image reflected in different mirrors* ».

entre réalité et fiction, chacune d'entre elles pouvant aisément emporter notre croyance. Ces deux perspectives, contrairement au protagoniste d'Aquin et à son adversaire désiré, ne sont pas diamétralement opposées : [les deux protagonistes de Villemaire], alors qu'elles voient l'expérience de l'autre d'un angle différent, sont positionnées de façon similaire au sein de leur récit respectif, et elles partagent une manière d'observer le monde. Comme elles le revendiquent, elles sont des sœurs, similaires mais pourtant différentes, apparentées [ou liées], mais sans être les mêmes [pareilles ou identiques]. Le roman de Villemaire [*Meurtres à blanc*] refuse de répéter l'effondrement final [du roman *Prochain Épisode* d'Aquin] en une seule image reflétée [ou réfléchie] dans différents miroirs. Il se conclut plutôt sur une image de la réalité qui n'est pas tant dialectique que dialogique. Si la solution envisagée, bien qu'inatteignable, dans *Prochain Épisode* est la confrontation révolutionnaire, l'idéal envisagée mais encore à réaliser dans *Meurtres à blancs* est l'établissement d'un dialogue sororal, peut-être le partage collaboratif de la création littéraire, le récit à voix multiples [ou à plusieurs voix], qui est représenté dans le roman subséquent de Villemaire, *La Vie en prose*²⁵⁴.

Mary Jean Green paraît donc prêter son propre usage mélioratif au roman de Yolande Villemaire, *Meurtres à blanc*, de la même manière par laquelle elle prête à Hubert Aquin ce qu'elle a elle-même produit comme usage – cette fois davantage péjoratif – de *Prochain Épisode*.

Quant à Katherine Ann Roberts, sa lecture univoque de l'œuvre aquinienne n'est pas non plus dispensée ou exemptée du glissement axiomatique et (surtout) politique précédemment observé et retrouvé chez l'ensemble des lectrices univoques, lequel apparaît et s'affiche sans doute le plus distinctement – bien que plus subtilement ou moins abruptement que chez certaines d'entre elles – lorsque l'autrice affirme d'un seul trait que, dans

²⁵⁴ *Ibid.* Traduction libre de : « *Villemaire leaves her reader with not one but two writers struggling with the real, with two different perspectives on the boundary between reality and fiction, each of which can as easily lay claim to our belief. These two perspectives are, unlike Aquin's protagonist and his desired adversary, not diametrically opposed: [Villemaire's two protagonists] while viewing the experience of the other from a different angle, are positioned similarly within their respective narratives, and they share a way of looking at the world. As they claim, they are sisters, similar yet different, related but not the same. Villemaire's novel [Meurtres à blanc] refuses to repeat the final collapse [of Aquin's novel Prochain épisode] into a single image reflected in different mirrors. It ends instead with an image of reality that is not so much dialectical as dialogic. If the envisioned although unattainable solution in Prochain épisode is the revolutionary confrontation, the as-yet-unrealized ideal envisioned in Meurtres à blanc is the establishing of sisterly dialogue, perhaps the collaborative sharing of literary creation, the multi-voiced narrative, that is represented in Villemaire's subsequent novel, La Vie en prose.* »

le discours révolutionnaire d'Acquin [...], les femmes demeurent exclues en tant que participantes [potentielles] de cette [...] lutte politique. Elles ne sont pas agentes au sein de l'univers symbolique créé par le roman, mais des instruments par lesquels la révolution sera rendue possible, un fait qui connaît des implications profondes pour de futures études de textes canoniques de cette période et pour la place assignée aux femmes du Québec dans le mouvement pour l'indépendance, tant dans sa [phase de] Révolution tranquille que dans ses manifestations plus récentes²⁵⁵.

Si l'usage politique univoque qui est fait du roman *Trou de mémoire* d'Hubert Aquin s'avère parfois presque plus antinationaliste que féministe (bien que cet antinationalisme radical soit toujours exprimé au nom du féminisme), les lectures plurivoques effectuées et réalisées par d'autres lectrices féministes, pourtant munies des mêmes présupposés (à la fois similaires et convergents) de leur communauté interprétative partagée, prêtent l'œuvre aquinienne à un usage politique qui appert d'abord et avant tout féministe. Ces textes littéraires (dont la portée – et même la visée auctoriale – nationaliste est généralement reconnue) devenant alors des outils (potentiels) d'émancipation (au moins symbolique) et (même) de transformation sociale ou discursive (plutôt que des armes intrinsèquement régressives et nécessairement pointées vers « la » femme), le nationalisme qu'ils contiennent ou qu'ils soutiennent apparemment n'est donc plus d'emblée décrit (ou décrié) comme incompatible avec le féminisme.

À propos des romans québécois (masculins) de la Révolution tranquille, Jeannette Urbas note par exemple que

[d]ans les « romans de la révolte », tous les révoltés sont des hommes. Les femmes représentent souvent un peuple ou le pays natal qu'on aime et dont on a été dépossédé. [Bien] que la femme-mère [soit] généralement le symbole de la patrie[, d]ans les « romans de la révolte », c'est une jeune femme belle qui remplit ce rôle. Est-ce à cause de l'optique particulière de nos auteurs québécois, qui voient dans leur pays, le Québec, non pas la nourriture suffisante qu'une mère fournit à son enfant, mais le but d'une conquête dans

²⁵⁵ Katherine Ann Roberts « Making Women Pay », *loc. cit.*, p. 26. Italique original. Traduction libre de : « [...] Aquin's revolutionary discourse [...] women remain excluded as participants from this [...] political struggle. They are not agents within the symbolic realm created by the novel but instruments through which revolution will be made possible, a fact which has profound implications for further study of canonical texts of the period and for the place assigned to Quebec women in the independence movement, both in its Quiet Revolution and more recent manifestations ».

l'avenir, l'objet d'un désir encore inexaucé ? Le visage de l'amante et celui du pays se confondent en un seul baiser intense qui anno[n]ce ou facilite la révolution à venir.

[...]

Les hommes du Québec ont toujours eu tendance à idéaliser la femme, à la mettre sur un piédestal pour mieux la vénérer. La femme a déjà beaucoup souffert de cette disposition à nier sa réalité et sa densité humaine. Le rôle symbolique de la femme dans « les romans de la révolte » est-il un reflet de cette idéalisation ? Toutes ces histoires ont été écrites par des hommes et tous les protagonistes sont des hommes. Est-ce aussi un indice général du manque de participation de la femme à la vie politique du pays ? Privée de sources d'action directe pour changer la société, elle agit plutôt sur les sentiments et sur l'esprit de l'homme. La femme se trouve dans une situation contradictoire: d'une part, on lui accorde une importance suprême, au-dessus de l'homme ; d'autre part on la relègue aux coulisses de l'action. Cette contradiction, qui reflète les mythes et les insuffisances de la société, signale la nécessité d'une autre révolution à accomplir et un nouveau sujet pour d'autres « romans de la révolte »²⁵⁶.

C'est à Patricia Smart qu'il revient ensuite de poursuivre la réflexion sur l'ouverture annoncée et amorcée par Jeannette Urbas, tout en en conservant néanmoins l'équivocité (ou plutôt *la part significative d'équivocité*), laquelle y prend même parfois des allures ou des accents univoques :

Ce qui est intéressant pour notre propos, c'est de constater à quel point le projet nationaliste *en littérature* fut lié à ce rêve de puissance absolue et excluait les femmes par les termes mêmes dans lesquels il a été énoncé. Faire la révolution en littérature, c'était un projet de fils élevé contre la mère, c'était une « virilité » à assumer contre et au[x] dépens de la femme. C'était aussi une naissance, mais une naissance conçue comme rejet, refus et rempart contre la mère trop enveloppante. La violence, sanctionnée par la conjoncture révolutionnaire, perpétuait des valeurs mâles vieilles comme la culture patriarcale²⁵⁷.

Certes, le projet nationaliste, tel qu'il s'est inscrit dans une certaine littérature québécoise masculine, et, surtout, n'ayant pas su projeter son expression littéraire et son imaginaire esthétique (ou son imagination expressive et romanesque) au-delà des stéréotypes patriarcaux de la culture occidentale (car « [c]e genre de mysticisme sexuel inextricablement lié à la violence n'est pas un phénomène uniquement québécois – loin de là²⁵⁸ »), fait ici l'objet d'une sévère critique de la part de Patricia Smart, tout comme chez ses compères univoques. Mais au lieu construire cette critique à partir de sa lecture

²⁵⁶ Jeannette Urbas, « La représentation de la femme... », *loc. cit.*, p. 113.

²⁵⁷ Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*, *op. cit.*, p. 255. Italique ajouté.

²⁵⁸ *Ibid.*

des romans d'Hubert Aquin, celle-ci intègre plutôt à sa lecture approfondie du corpus aquinien sa critique de l'expression romanesque du nationalisme des hommes québécois en tentant de refaire – et non pas simplement (ou univoquement) de défaire – « [l]e tracé de “son histoire à lui” et de “son histoire à elle” telles qu’elles se sont et entrecroisées dans le contexte d’une Histoire nationale, elle-même menacée depuis ses origines, et sur la toile de fond d’une idéologie nationaliste d’autant plus puissante et rigide qu’elle visait à sauvegarder cette vie nationale fragile²⁵⁹ ». Selon Patricia Smart, si une telle rigidité est à combattre *au sein* d’une histoire nationale *en devenir*, elle ne constitue toutefois pas une raison suffisante pour rejeter en entier une culture que l’on doit plutôt appeler à changer, que l’on doit activement, notamment par la parole, amener à changer – ne serait-ce que, justement, parce que cette rigidité (ou cette virilité) première n’est en rien immuable (ni vraiment propre au Québec ou à son néonationalisme), qu’elle ne s’appuie d’aucune nécessité véritable, comme le montre bien la voix des femmes qui offrent une autre version et une vision autre, plus accueillantes et conviviales, du pays à construire.

Finale­ment, pour moi – Canadienne anglaise amoureuse de la culture québécoise – une des dimensions les plus fascinantes de cette étude a été de voir se dessiner au fil de mes lectures un rapport différent au pays et à la « question nationale » chez les écrivains et les écrivaines. Car c’est à la voix du pays bafoué, à n’en pas douter, que les hommes croient obéir quand ils s’accrochent à un rêve de la pérennité vieux comme l’identité masculine, érigé comme une Maison-forteresse contre tout ce qui est perçu comme « autre », y compris et surtout la femme. Reléguées elles-mêmes au statut d’« autres », les femmes semblent au contraire capables d’imaginer un pays en mouvement et aux frontières expansives, une Maison ouverte à la diversité et à la solidarité de tous ceux et de toutes celles qui luttent pour la justice²⁶⁰.

On voit toutefois déjà bien comment la critique de la violence virile ou masculine dépasse ici la seule violence perpétrée et perpétuée contre la femme, puisque c’est l’édifice symbolique et le système de valeurs entiers du patriarcat et de la domination masculine qu’il s’agit de mettre en cause et de démettre, non seulement sous le regard des lectrices féministes, mais sous la plume des autrices féminines appelées à changer en profondeur

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 14.

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 36.

et à transformer radicalement la tradition littéraire du Québec, un profond changement et une transformation radicale dont Patricia Smart fait d'Hubert Aquin, du côté des hommes et des voix masculines, l'un des premiers éclaireurs et des principaux précurseurs. Outre une sincère volonté de renouvellement et de prolongement dans le temps de la culture francophone du Québec, c'est sans doute là que se situe le principal usage du corpus romanesque et littéraire québécois que commet Patricia Smart, tel qu'elle n'omet pas elle-même de l'annoncer, de l'afficher et de l'assumer :

En outre, en deçà et au-delà de leur dimension québécoise, cette lecture de textes d'hommes et de femmes voudrait rendre visible et audible ce qui m'apparaît comme leur « message » essentiel : l'urgence qu'advienne enfin dans le discours et dans le réel un vrai dialogue entre hommes et femmes, ces « frères » et « sœurs » habitant une même Maison du langage et de la culture, et rendus ennemis par une même Loi du Père. [...] en effet, ces textes québécois, mis côte à côte et lus selon une perspective qui privilégie les marques de la différence sexuelle, apparaissent comme un dialogue avorté, autant de jalons d'une Histoire à la fois québécoise et globale dont le dénouement reste encore en suspens²⁶¹.

Plutôt que de dépeindre le contenu des représentations aquiniennes comme des fatalités devant être subies par le vécu des femmes au sein – ou en dehors – de la communauté nationale (québécoise ou autre), on retrouve en effet chez Patricia Smart – qui la trouve en fait elle-même chez Hubert Aquin – une ouverture propice pour qu'adviennent enfin ces possibles « autres romans de la révolte » dont Jeannette Urbas (ainsi qu'Élisabeth Lavoie) faisait aussi le vœu ou le souhait :

Cette violence contre la femme serait-elle donc inévitable, inhérente au processus même de la représentation tel que vécu par le sujet masculin ? Ou y aurait-il moyen de défaire le triangle œdipien, entrer dans le langage *autrement* ? Pour que fils et filles sortent de la maison paternelle, se libèrent de l'emprise du Père/Mère symbolique, il faudra l'existence de femmes-sujets et d'hommes prêts à écouter la parole d'une femme. Pour que cela se réalise, il faudra la venue de l'écriture féministe – projet collectif de femmes s'inscrivant sujets dans le langage et entreprenant à leur propre compte la laborieuse déconstruction de l'édifice paternel du langage et de l'ordre symbolique. Les romans d'Hubert Aquin [...] constituent toutefois une charnière, une transition, et comme un appel à d'autres voix mieux en mesure de proposer des valeurs nouvelles²⁶².

²⁶¹ *Ibid.*, pp. 14-15.

²⁶² *Ibid.*, pp. 266-267. Italique original.

C'est en fait tout aussi ouvertement et explicitement que Stéphanie Lanthier, mais sans doute avec plus de nuances et de subtilité dans sa mise à plat comme dans propre *mise en œuvre*, que Patricia Smart déclare et décline l'usage politique auquel elle compte ou entend soumettre les romans d'Hubert Aquin au sein de sa vaste étude comparative des écritures féminines et masculines en littérature québécoise (rapidement devenue un classique incontournable de la critique littéraire féministe et « au féminin » au sein des études littéraires québécoises) :

Lire les textes québécois selon une optique qui privilégie la différence sexuelle, c'est donc porter une attention particulière à la façon dont la voix de chaque écrivain et écrivaine s'inscrit dans cette maison paternelle qu'est l'ordre symbolique (québécois). Les œuvres d'art ne sont pas des messages idéologiques, mais des explorations de la contradiction ; et ce que j'ai essayé de faire apparaître dans cette lecture d'ouvrages majeurs de la littérature québécoise c'est la façon dont ce qui est peut-être la contradiction majeure de l'histoire du Québec – son attitude devant le féminin – émerge dans les textes littéraires, les faisant souvent dévier de leur parcours prévu pour devenir des constats d'une double impasse : celle de « son histoire à lui » et de « son histoire à elle »²⁶³.

C'est sans doute cette complexité de sa lecture même des corpus aquinien et québécois et cette volonté d'échapper à l'univocité au demeurant peut-être encore trop présente ou prégnante au sein d'une littérature québécoise – soit des écritures autant que des lectures qui la constituent – qui permet à Patricia Smart d'ouvrir les horizons de la communauté nationale, à commencer par ses horizons littéraires, en vertu d'un devenir réconcilié et réciproque pour chacun(e) de ses membres :

Reconnaissant ces ruptures et ces écarts de l'écriture féminine uniquement comme des cas *individuels*, la critique a pu du même coup les assimiler et faire taire leur différence à l'intérieur d'une tradition littéraire « nationale » définie selon les critères de l'écriture masculine. Ainsi, par exemple, la tragédie, l'errance, la noirceur, et le mysticisme exacerbé qui se répètent dans les textes littéraires québécois [...] sans jamais déboucher sur une réconciliation avec le réel, ont toujours semblé correspondre aux grandes lignes d'une quête d'identité associée à la problématique « nationale » et vouée à la circularité par l'impossible situation du pays. Mais si, à côté de « son histoire à lui », il y avait une *autre* histoire, apportant une *autre* perspective sur le pays et sur le réel ? Lire les textes québécois en faisant attention aux marques de la différence sexuelle, c'est devenir conscient de dimensions

²⁶³ *Ibid.*, pp. 33-34.

nouvelles dans la thématique nationale, et d'une ouverture possible sur un avenir habitable²⁶⁴.

En reconduisant une nouvelle fois cette ouverture respectivement accordée et attribuée à la fois à l'avenir de la société québécoise et à l'œuvre aquinienne, Claudia Labrosse confirme encore son inscription dans la lignée des lectrices plurivoques des romans d'Hubert Aquin, desquelles elle s'avère peut-être, sans en être pour autant moins féministe, la moins équivoque (et donc la plus généreuse tant envers la société québécoise dans son ensemble qu'envers l'un de ses plus imposants artéfacts littéraires en particulier). Toujours en accord avec la lecture qu'en offre et qu'en ouvre Patricia Smart, Claudia Labrosse voit dans le dernier roman d'Aquin non seulement l'atteinte du plus grand degré d'ouverture proposé par son œuvre que de son plus haut – et sans doute de son plus vertigineux – niveau de lucidité :

Sans doute Hubert Aquin, dans un effort constant de lucidité, est-il parvenu à cette équation aux conséquences désastreuses pour la femme, mais aussi pour la société dans laquelle elle évolue. En effet, l'on ne saurait ignorer la présence d'un discours sociopolitique sous-jacent au discours féministe qui se dégage de la réflexion développée autour du système représentationnel. Si « le Québec est en creux » [...] dans *Neige noire* en raison de l'effacement de la sphère politique dans le roman, il n'en reste pas moins qu'une réflexion – « en creux » elle aussi – sur l'avenir de la société québécoise est véhiculée dans l'œuvre. Comment peut-on envisager la possibilité du progrès social, politique et économique d'une collectivité minoritaire qui objectivise elle-même culturellement la moitié féminine de sa population (légitimant ainsi la loi du plus fort sur le plus faible) ? Aquin, par le biais d'un langage mi-littéraire, mi-cinématographique apte à dévoiler les enjeux du pouvoir dans notre société entrevoit la possibilité d'une ouverture à ce niveau²⁶⁵.

Claudia Labrosse n'hésite d'ailleurs pas à poser une équivalence entre la situation d'oppression des femmes et celle du peuple québécois, équivalence qui lui est apparemment suggérée par le texte aquinien :

Il va sans dire que l'émergence du sujet féminin, ressenti dans le roman comme la seule voie d'accès à un monde expurgé de la violence, doit aussi inspirer l'émergence du sujet québécois. Sur le plan symbolique, il est donc possible d'établir un rapprochement entre la situation d'inégalité dans laquelle se trouve le personnage féminin aquinien et la situation

²⁶⁴ *Ibid.*, pp. 13-14. Italique original.

²⁶⁵ Claudia Labrosse, « Œil masculin et corps féminin », *loc. cit.*, p. 111.

du Québec au sortir des années 1960 : dominés depuis longtemps par la minorité anglophone (québécoise) et l'Église catholique sur les plans économique autant que social, les Québécois se sentent dépossédés de leur droit à être maîtres chez eux (comme [la principale figure féminine] se sent dépossédée de sa subjectivité dans le roman). Se sentant interpellés par la question nationale propre, selon eux, à faire respecter leurs droits, les contemporains d'Hubert Aquin voient l'émergence de groupes politiques parfois radicaux (le RIN, le FLQ) et la création du Parti québécois en 1968 prônant la souveraineté du Québec. La séparation du Québec, envisagée comme la solution aux problèmes socio-politiques de l'heure, se profile bien sûr derrière la parthénogenèse [de deux personnages féminin du roman] dont le rejet de l'homme manipulateur et dominant s'avère salvateur. Après les coups d'éclats d'Octobre 1970 ayant laissé l'empreinte d'un traumatisme dans l'imaginaire québécois, il est évident que la violence ne peut plus être considérée comme un moyen d'accès à l'indépendance et de fait, la rébellion [de la première figure féminine] [...] se clôt-elle par son meurtre dans *Neige noire*. Seul le rejet des structures (représentationnelles, politiques, culturelles, etc.) avilissantes peut mener en bout de ligne l'individu à son épanouissement, comme semble le découvrir Aquin dans son dernier roman²⁶⁶.

Ainsi, loin d'être fatalement marquées (ou mutuellement condamnées) par une « impossible réciprocité », les libérations appelées par le féminisme radical et le nationalisme radical seraient selon elle compatibles et se rejoindraient – sur le plan symbolique – dans une entreprise d'émancipation conjointe et conviviale. Lectrice féministe généreuse et d'une rare bonne foi envers l'œuvre romanesque qu'elle investit de son propre regard, Claudia Labrosse accorde à Hubert Aquin d'avoir perçu et conçu, tel que reflété et réfléchi dans son dernier roman, la nécessité d'une révolution – désormais non violente, mais non moins national(ist)e – qui ne laisserait pas les femmes pour compte ni ne freinerait leur émancipation spécifique. Elle convient donc résolument (et tente également de convaincre) qu'Hubert Aquin ne lance pas (ni ne s'élance lui-même dans) un appel à la violence, mais en (dé)montre plutôt la dangerosité et la vanité en tant que mode opératoire ou moyen libérateur – qu'il s'agisse ainsi autant de résoudre les problèmes spécifiques à la condition des femmes que de résorber la situation particulière de subordination du peuple québécois. D'un auteur *coupable* de domination, l'on passe ainsi à une œuvre *capable* d'émancipation.

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 112.

Pour sa part, Patricia Smart *décèle* et *discerne* peut-être – ou plutôt *décerne* – la plus grande ouverture offerte *par* – ou *à* – l’œuvre aquinienne : « Le regard d’Aquin dans les miroirs de la post-modernité est assez lucide pour les faire éclater ; et ce qui émerge des tessons est un appel aux voix des femmes pour faire sortir la culture de l’impasse où elle se trouve²⁶⁷. »

2.6 ... ou d’un autre clivage ?

Si l’on n’est finalement pas en présence de deux communautés interprétatives distinctes, une question légitime se pose alors de nouveau : comment des usages politiques aussi contrastés, au moins contradictoires et sinon contraires, peuvent-ils émaner de la même communauté interprétative ? Il paraît en effet surprenant que puisse être rejetée l’hypothèse de la dualité des communautés interprétatives dans la mesure où elles sont considérées en tant que structures de contraintes herméneutiques : les communautés interprétatives n’auraient-elles sinon que bien peu de puissance propre ou d’autorité sur leurs membres ? Or, afin de demeurer pertinente, l’hypothèse de la dualité (voire de la pluralité) des communautés interprétatives (de même que celle de « leur » puissance ou de « leur » autorité restreinte ou diminuée) demande en fait à être précisée, voire révisée : si la dualité de la communauté interprétative féministe n’apparaît pas comme une explication valide à la dualité des usages politiques, l’hypothèse de l’intervention d’autres communautés interprétatives dans l’activité herméneutique des lectrices féministes d’Hubert Aquin n’en a pas pour autant été épuisée ni infirmée ou invalidée.

Au premier chef doivent donc être considérées l’utilisation des romans d’Hubert Aquin effectuée par la première et principale communauté interprétative à en avoir fait usage, ainsi que ses (pré)dispositions et (pré)suppositions particulières (perceptibles et partagées au sein de sa production), à laquelle les critiques et réserves féministes

²⁶⁷ Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*, op. cit., p. 290.

s'adressent d'abord : la communauté « interprétative » et « nationale » québécoise, et, surtout, sa part nationaliste²⁶⁸. Paradoxalement, le clivage interprétatif apparemment observé au sein de la communauté interprétative féministe s'étant approprié les romans d'Hubert Aquin, dont l'un des pôles apparaît motivé par un usage vertement antinationaliste, est également perceptible au sein des lectures de l'œuvre romanesque aquinienne s'étant d'abord concentrées sur le traitement (esthétique et stylistique autant qu'historique et thématique) qui y est opéré de la question coloniale et nationale québécoise. Plus ironiquement encore, le clivage perceptible au sein des lectures féministes semble à première vue parfaitement calqué sur celui auquel il emprunte en fait sa (principale) ligne de fracture, et qui caractérise de manière importante, sinon prépondérante, les lectures les plus anticolonialistes et nationalistes de l'œuvre aquinienne.

Les lectures « anticolonialistes » ou « nationalistes » se montrent en effet divisées sur la question de la réussite (reprise en principe par les lectures féministes univoques) ou de l'échec (reprise en principe par les lectures féministes équivoques ou plurivoques) du sujet aquinien dans sa quête de libération, et se répartissent alors respectivement entre lectures « optimistes » et lectures « pessimistes »²⁶⁹ – les secondes remportant toutefois

²⁶⁸ Cette communauté interprétative « québécoise » doit ici inclure les lecteurs et lectrices d'Hubert Aquin qui, sans nécessairement être originaires de la société québécoise (voire qui en sont demeurés « extérieurs »), sont néanmoins munis d'une « compétence culturelle » suffisante pour la lire « de l'intérieur » – ce qui vaut donc pour l'ensemble des autrices féministes dont les lectures aquiniennes sont discutées dans cette étude. Ainsi, ces regards culturellement informés et historiquement renseignés sont à même de produire des gestes herméneutiques et des lectures approfondies des œuvres littéraires de cette société distincte à partir de « sa » perspective nationale ou sociétale – laquelle n'équivaut bien sûr pas nécessairement à une perspective proprement nationaliste, ni n'épuise la pertinence ou la profondeur potentielle de lectures de la littérature québécoise qui soient « extérieures » à sa communauté de production. Les présupposés herméneutiques de cette dernière sont cependant moins susceptibles d'influencer ou d'inspirer ces lectures dont les perspectives, souvent enrichissantes par le fait même, lui sont extérieures.

²⁶⁹ Pour un excellent aperçu de lectures aquiniennes (univoquement) pessimistes mobilisant une approche davantage psychocritique ou sociocritique, voir respectivement : André Berthiaume, « Le thème de l'hésitation dans *Prochain Épisode* », *Liberté*, vol. 15, n° 1 (85), 1973, pp. 135-148. ; Józef Kwatarko, « Négativité, Histoire et dialogue dans *Prochain Épisode* de Hubert Aquin », dans *Le Roman québécois de 1960 à 1975. Idéologie et représentation littéraire*, Longueuil, Le Préambule, coll. « L'univers des discours », 1989, pp. 121-158. Pour un excellent aperçu de lectures aquiniennes (relativement) pessimistes

éloquemment la bataille numérique²⁷⁰. Sans se quereller ouvertement ou entretenir un contentieux explicite, ces deux tangentes se contredisent – et se contrarient par moment – sur le sens à accorder au « prochain épisode » auquel réfère le titre du premier roman publié d'Aquin – sans que ni ce roman ni aucun des romans subséquents n'y amènent véritablement le lecteur. La tâche parfois ingrate de l'interprète aquinien consiste donc ici à déterminer si cet épisode révolutionnaire – à la fois proche et lointain – demeurera perpétuellement le « prochain », anamorphique et asymptotique, chimérique et fantomatique, illusoire et inatteignable, ou s'il s'agit bien du « suivant » sur la liste ; à

convoquant plutôt, à l'instar de Mary Jean Green ou de Katherine Ann Roberts (qui marquent ou présentent elles aussi une intertextualité *pessimiste*), une perspective intertextuelle externe ou interne à l'œuvre aquinienne (ou portant sur l'intertextualité de l'œuvre aquinienne elle-même), voir respectivement : Jean-François Hamel, « Politiques de Saturne », *loc. cit.* ; Maxime Prévost, « Présence de Lord Byron dans *Prochain Épisode* d'Hubert Aquin », *Voix et images*, vol. 30, n° 1 (88), 2004, pp. 107-118. ; Anthony Purdy, « De “L’art de la défaite” à *Prochain Épisode* », *loc. cit.* Dans cette même veine intertextuelle, peuvent également être comptées les lectures féministes de Mary Jean Green (en lien avec les récits populaires d'espionnage, dont de nombreuses fictions romanesques et autres publications sérielles) et de Katherine Ann Roberts (en lien avec les écrits anticoloniaux), voire même de Lori Saint-Martin (en lien avec les écrits et récits éroto-pornographiques). Pour une lecture encore plus (globalement ou radicalement) pessimiste, voir : Léandre Bergeron, « *Prochain Épisode* et la révolution », *Voix et images du pays*, vol. 6, n° 1, 1973, pp. 123-129. Pour une lecture pessimiste un peu plus formaliste qui entend (tel un écho) et étend le constat d'échec du sujet aquinien du niveau diégétique ou métadiégétique (celui de l'action et de la narration *dans la fiction*, incluant les acteurs, auteurs, narrateurs et scripteurs *fictifs*) jusqu'au niveau exégétique (celui de l'interprétation *de la fiction* et de son lecteur *non fictif*), voir par ailleurs : Marilyn Randall, « La disparition élocutoire du romancier », *loc. cit.*, pp. 92-95, 100-102. Pour des lectures à peine plus optimistes, mais ouvrant néanmoins une porte de sortie (potentiellement) salutaire au cœur même du sempiternel dilemme (ou « à même le cercle », pour citer Hamel) proprement aquinien entre optimisme et pessimisme (littéraire autant que révolutionnaire), voir par exemple : Jean-François Hamel, « De révolutions en circonvolutions », *loc. cit.* ; Sylvia Söderlind, « Hubert Aquin et le mystère de l'anamorphose », *Voix et images*, vol. 9, n° 3, 1984, pp. 103-111. Pour une discussion soutenue et approfondie de la tension entre lectures optimistes et pessimistes dans la critique littéraire aquinienne (et son lien avec la circularité), voir de nouveau : Jean-François Hamel, « De révolutions en circonvolutions », *loc. cit.* Voir finalement (et de surcroît) : Jean-François Hamel, « Hubert Aquin et la perspective des singes », *loc. cit.* ; Jean-François Hamel, « L'animal politique chez Hubert Aquin... », *loc. cit.*

²⁷⁰ Jean-François Hamel, « De révolutions en circonvolutions », *loc. cit.*, pp. 541, 545-546 (dont n. 14, p. 546). ; Jean-François Hamel, « Hubert Aquin et la perspective des singes », *loc. cit.*, pp. 111-112, 113, 115-116. ; Jean-François Hamel, « L'animal politique chez Hubert Aquin... », *loc. cit.* ; Anthony Purdy, « De “L’art de la défaite” à *Prochain Épisode* », *loc. cit.*, p. 120..

savoir, donc, si le prochain épisode est à jamais reconduit (lectures pessimistes) ou en voie d’advenir (lectures optimistes)²⁷¹.

Selon les lectures les plus pessimistes, il ne fait pas de doute que le sujet aquinien, au même titre que son projet esthétique et politique, s’avère la victime plus ou moins consciente et consentante, déroutante et déroutée, voire désolante et désolée, d’une rêverie et d’une tromperie funestes qui, au mieux, l’enferment et le retiennent (jusqu’à le faire interner), et dans laquelle, au pire, il s’enferme (ou s’interne) lui-même à ses dépens mieux qu’entre les murs d’un hospice ou d’une prison. Le parcours circulaire (« en spirale²⁷² ») du sujet aquinien est alors une chimère suggérée par sa condition agonique et atavique de colonisé, non pas l’autre sens d’une (ou de sa) révolution. Un tel pronostic a de quoi séduire et décevoir à la fois le lecteur avide de succès pour l’entreprise littéraire et révolutionnaire aquinienne qui s’offre – tout en se refusant – à lui comme un chiffre, comme une énigme²⁷³.

²⁷¹ Pour une brève mais éclairante et pénétrante discussion portant précisément sur ce malentendu de lecture à propos « du » *Prochain Épisode*, voir : Jean-François Hamel, « Hubert Aquin et la perspective des singes », *loc. cit.*, pp. 111-112. Pour une discussion un peu plus étendue de ce même malentendu, cette fois à propos de *Trou de mémoire*, voir : *ibid.*, pp. 113-117. Voir aussi : Jean-François Hamel, « L’animal politique chez Hubert Aquin... », *loc. cit.*

²⁷² « Écrire en spirale comme un colonisé [...] ». Cette formule est attribuée au narrateur Pierre X. Magnant dans le roman *Trou de mémoire* : Hubert Aquin, *Trou de mémoire*, *op. cit.*, p. 135.

²⁷³ Sur le rapport somme toute très « réaliste » qu’Hubert Aquin entretenait lui-même avec son lecteur anticipé dans son projet littéraire et son processus d’écriture, voir notamment : Robert Melançon, « Le téléviseur vide ou comment lire *L’Antiphonaire* », *Voix et images*, vol. 3, n° 2, 1977, pp. 244-262. ; Marilyn Randall, « Le roman en perspective curieuse », *loc. cit.* Sur l’enjeu central (et les nombreux défis) de la lecture aquinienne, voir plus largement : Lucie Hotte, *Romans de la lecture, lecture du roman. L’inscription de la lecture*, Montréal, Nota bene, 2001, 183 p. ; Martine-Emmanuelle Lapointe, *Écrire l’emblématique. La critique littéraire québécoise devant trois romans des années 60*, thèse de doctorat (études françaises), Montréal, Université de Montréal, 2004, 377 f. ; Martine-Emmanuelle Lapointe, *Emblèmes d’une littérature*. Le Libraire, *Prochain Épisode et L’Avalée des avalées*, Montréal, Fides, 2008, 357 p. ; Martine-Emmanuelle Lapointe, « Mort et renaissances de l’écrivain maudit », *loc. cit.* ; Anne Martine Parent, « *Prochain Épisode* : du chaos au labyrinthe. Le labyrinthe comme métaphore de lecture », dans Samuel Archibald, Bertrand Gervais et Anne Martine Parent (dir.), *L’Imaginaire du labyrinthe*, Montréal, Figura, 2002, pp. 99-113. ; Marilyn Randall, « L’homme et l’œuvre », *loc. cit.* ; Marilyn Randall, « La disparition élocutoire du romancier », *loc. cit.*, pp. 92-95, 100-102. ; Marilyn Randall, « Le roman en perspective curieuse », *loc. cit.* ; Richard Saint-Gelais, « Derniers épisode », *loc. cit.* Sur le « roman de la lecture » et « l’écriture fictive » en littérature québécoise (y compris aquinienne), ainsi que leur rapport tant avec la « mort » (elle aussi *fictive*, ou *fictionnelle*) de l’auteur qu’avec la « naissance » corollaire du lecteur (soit le

Du côté des lectrices féministes, en tout cas, la logique ou le diagnostic paraît simple : si le texte aquinien (n')est (qu')une ode à la libération nationale et un guide pour l'action révolutionnaire, la symbolisation dégradante de « la » femme et l'infériorisation violente qui s'abat sur elle s'avèrent, même sur le strict plan symbolique, des plus douteuses ; si, cependant, le texte aquinien témoigne d'un adieu à la violence politique au profit d'une lutte symbolique à mener contre les carcans intellectuels, les catégories mentales et la violence symbolique même du discours colonial ou patriarcal (au moyen de la représentation des multiples impasses d'un sujet sempiternellement colonisé ou dominé), alors il devient plausible et même probable (compte tenu par ailleurs de ses autres éléments formels et substantiels) que le texte aquinien soit autre chose qu'une apologie de la violence faite aux femmes et de ses prétendues vertus révolutionnaires.

Autrement dit, si le sujet aquinien (masculin) parvient bel et bien à sa libération en empruntant le chemin de la violence infligée à un autre significatif – ou à un soi répulsif – caractérisé par *la* (ou encore « sa ») féminité et incarné ou personnifié (dans la fiction) par *une* femme (lesquelles se trouvent ainsi toutes deux affligées de ses propres maux), ce sujet même et le texte qui le maintient ou le soutient font alors preuve d'une effarante culpabilité (certes aussi déroutante et désolante que révoltante). Si le sujet aquinien, par les moyens qu'il emploie et les dispositions tant narratives et discursives que représentationnelles qu'il met de l'avant (dans un texte qui au demeurant le contient et le retient), ne sait jamais advenir pleinement à lui-même ni parvenir à son émancipation, ne convoque au final que ses propres ratages, et ne provoque ou ne s'attire en retour que ravages et destruction, il appert alors moins évident (ou moins évidemment) que le dispositif textuel mettant en scène sa déléction ou sa déréliction – de même que l'auteur de ce dernier – soit fondamentalement et foncièrement coupable : peut-être, en

transfert symbolique vers ce dernier du fardeau de l'œuvre, le passage à *même la fiction* de l'activité auctoriale à l'activité lectoriale), voir additionnellement : Marilyn Randall, « La disparition élocutoire du romancier », *loc. cit.* Sur la posture lectoriale d'Aquin lui-même et la place de ses propres lectures dans son œuvre, voir finalement : Marilyn Randall, « L'homme et l'œuvre », *loc. cit.*

énonçant et représentant sa mise en garde, fait-il plutôt preuve d'une étonnante lucidité (cette fois aussi déroutante et désolante que dévorante).

CHAPITRE III

DE MOTS ET D'USAGES : DES USAGES SOCIOPOLITIQUES AUX COMMUNAUTÉS SOCIÉTALES

L'écriture [...] a toujours un sens. Elle est dirigée vers un lecteur-juge qui confère de la valeur à ce qu'il reçoit et condamne au néant ce qu'il rejette²⁷⁴.

Dénoncer ce prix imposé aux femmes et aux hommes par la culture et projeté de mille façons dans leurs textes écrits me semble une définition précise de la tâche de la critique féministe²⁷⁵.

3.1 Le corps de l'œuvre livré pour nous : entre déconstruction subversive et construction rétrospective

3.1.1 Le parti de l'univocité

Si la ligne de fracture qui sépare les lectures féministes univoques et plurivoques de l'œuvre romanesque aquinienne devait véritablement correspondre à la ligne centrale de démarcation d'un clivage exégétique prenant forme à l'extérieur de la communauté

²⁷⁴ Hubert Aquin, « “La disparition élocutoire du poète” (Mallarmé) » [1973], dans *Profession : écrivain (Mélanges littéraires, t. 1)*, Montréal, Bibliothèque québécoise, éd. Claude Lamy (avec Claude Sabourin), 1995, p. 243 [pp. 243-249 (239-249, 426-427, 493-494)].

²⁷⁵ Patricia Smart, « Les romans d'Hubert Aquin : une lecture au féminin », dans Louise Milot et Jaap Lintvelt (dir.), *Le Roman québécois depuis 1960. Méthodes et analyses*, Québec (Sainte-Foy), Presses de l'Université Laval, 1992, p. 225 [pp. 215-228]

interprétative féministe, l'explication à donner à leur divergence herméneutique se trouverait fort probablement du côté de l'entrecroisement ou de la superposition inévitables des communautés interprétatives – exposant et exemplifiant du même coup la force et la puissance de ces dernières ainsi que l'ascendance ou l'autorité qu'elles exercent sur les interprètes. Car il semblerait alors que l'usage politique respectif de l'œuvre aquinienne par ses lectrices féministes dépende d'abord – de façon quasi mécanique ou systématique – de leur appartenance à l'un des pôles de ce clivage, lesquels constitueraient en quelque sorte leur propre communauté interprétative.

Il pourrait cependant s'avérer hasardeux de considérer comme décisif ou définitif un bilan aussi schématique, et de faire conséquemment s'arrêter ici tout élan métacritique ; ne serait-ce que dans la mesure où, dans le cadre précis d'une lecture féministe univoque, la logique même de ce clivage ne saurait s'appliquer qu'aux personnages masculins des romans aquiniens (et non pas aux sujets féminins qu'on y rencontre également) ; sans compter que l'un des pôles du clivage exégétique en question – le pôle optimiste – demeure en pratique plutôt hypothétique (tant il emporte peu d'adhésion et comporte peu de membres dans l'ensemble de la critique aquinienne), voire même métaphorique (tant le succès ou la réussite dont il peut s'agir ou être question ne s'avère ou ne s'applique généralement pas sur le strict plan diégétique, ou ne concerne du moins pas les sujets masculins eux-mêmes, pour qui l'échec ou la défaite sévit encore et toujours, rappliquant d'un roman à l'autre)²⁷⁶.

²⁷⁶ En effet, les lectures aquiniennes que l'on pourrait qualifier d'« optimistes » sont pour la plupart marquées par une grande ambiguïté ou inscrites sous le signe de l'ambivalence, telle que l'indique par exemple la lecture nationaliste (et somme toute optimiste) de Patricia Smart, qui contraste déjà avec le pessimisme de ses lectures féministes ultérieures de la même œuvre : Patricia Smart, *Hubert Aquin, agent double. La dialectique de l'art et du pays dans Prochain Épisode et Trou de mémoire*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Lignes québécoises (textuelles) », 1973, 138 p. Presqu'invariablement, la notion contestée de « succès » ou de « réussite » du sujet aquinien ne concerne pas tant les personnages (masculins) des romans ou un motif substantiel qui leur serait associé (lequel viendrait alors contrebalancer ou remplacer celui de l'échec auquel ils sont ordinairement et habituellement ramenés ou rattachés) que le dispositif textuel même au sein duquel ils évoluent, et au sein duquel ils échouent néanmoins le plus souvent – du moins, au sein duquel ce sont les lecteurs eux-mêmes qui (les) *voient* échouer (dans) leur quête révolutionnaire ainsi que (dans) leurs efforts et ressorts discursifs ou narratifs. Autrement dit, qu'il s'agisse

Le fait est que Lori Saint-Martin prononce elle-même (à propos de *Trou de mémoire* et d'autres romans de la Révolution tranquille) « le sempiternel constat d'échec que la majorité des critiques, de tous horizons, attribuent au roman [*Prochain Épisode*] depuis [le moment de sa parution]²⁷⁷ », en insistant sur le caractère chimérique (ainsi qu'illégitime) de la violence parfois déchaînée que perpètrent et perpétuent les personnages aquiniens masculins dans leur quête de libération. Cette violence déployée et employée à des fins libératoires ou dans la poursuite de la révolution est ainsi décrite (et encore une fois décriée) comme une « [i]llusion fragile, [...] car, en somme, rien n'a bougé. Ni la révolution politique, ni, surtout, la révolution amoureuse ou érotique, n'advient²⁷⁸ ». Autrement dit, « le crime ne paie pas : une scission binaire et genrée entre le corps politique et le corps érotique est dommageable pour les hommes comme pour les femmes et ne fait rien pour hâter l'avènement du "pays", un Québec souverain²⁷⁹ ». Non seulement reconnaît-elle à son tour l'échec diégétique, dans l'œuvre d'Aquin, des personnages masculins et de leur quête libératoire ou révolutionnaire, mais Lori Saint-Martin prête directement au roman aquinien le constat même – et la lucidité (bien que,

des principaux narrateurs ou scripteurs des romans aquiniens ou de leurs personnages secondaires, l'échec (par moment décisif) – ainsi que la défaite (souvent définitive) – de ceux-ci au plan diégétique (voire extradiégétique) se trouve généralement constaté plutôt que contesté, en particulier lorsqu'ils animent ou habitent l'univers des romans *Prochain Épisode* et *Trou de mémoire*, les plus commentés de l'œuvre romanesque. Quant aux romans *L'Antiphonaire* et *Neige noire*, si réussite il y a selon la critique sur le plan diégétique, le sujet aquinien qui la porte ou la remporte s'avère cette fois féminin (alors que les sujets masculins y paraissent pour leur part invariablement et sempiternellement [à la fois *comme* irrémédiablement, inévitablement et indéniablement] – pour ne pas dire lamentablement – voués à l'échec), comme autorisent, incitent ou invitent à le croire (et à le voir) certaines des lectures féministes plurivoques de ces romans (et peut-être même de *Trou de mémoire*).

²⁷⁷ Jean-François Hamel, « De révolutions en circonvolutions. Répétition du récit et temps de l'histoire dans *Prochain Épisode* », *Voix et images*, vol. 25, n° 2 (75), 2000, n. 14, p. 546 [pp. 541-562].

²⁷⁸ Lori Saint-Martin, « Mise à mort de la femme et "libération" de l'homme. Godbout, Aquin, Beaulieu » [1984], dans *Contre-voix. Essais de critique au féminin*, Québec, Nuit blanche, 1997, p. 107 [pp. 93-109]. Italique ajouté.

²⁷⁹ Lori Saint-Martin, « The Body Politic and the Erotic Body: The (Male) Novel of Quiet Revolution in Quebec », *British Journal of Canadian Studies*, vol. 21, n° 2, 2008, p. 197 [pp. 195-217]. Traduction libre de : « *crime does not pay: a binary, gender-based split between the body politic and the erotic body is damaging for both men and women and does nothing to hasten the coming of 'le pays', a sovereign Quebec* ».

selon elle, sans doute involontaire) – de cet échec, en supposant que « les relations viciées entre les sexes expliquent peut-être en partie l’impasse à laquelle aboutit le roman nationaliste, *le constat d’échec auquel il est sans cesse acculé*. Comment en effet se libérer en se transformant en oppresseur²⁸⁰ ? » La question mérite certes d’être posée.

Or, cette question trouve une réponse assez semblable chez Katherine Ann Roberts, qui perçoit, reçoit et reconnaît à son tour l’échec du sujet aquinien masculin, du moins au sein de l’univers ou dans l’économie romanesque de *Trou de mémoire*. Si ce constat d’échec n’est toutefois pas donné par l’auteure explicitement, expressément ou nommément, les preuves circonstanciées en sont néanmoins fournies dans son analyse du roman et par les éléments ou les événements du texte aquinien qui sont par elle cités ou relatés. En effet, à chaque exemple offert afin d’étayer son propos se rencontre l’inadéquation entre les actes ou les gestes du personnage aquinien masculin et les buts visés par ces actions, lesquelles achoppent constamment et assez invariablement. Il apparaît donc contradictoire autant qu’il s’avère curieux que, par une sorte de (dis)torsion logique à première vue similaire à celle repérée ou rencontrée chez Lori Saint-Martin, et dans la mesure où chacun des actes et des gestes (qui constituent dans son ensemble la violence) dont fait preuve et montre ce personnage masculin semble le mener à un échec, cette violence envers les femmes soit néanmoins retenue ou reconnue comme vectrice d’une supposée libération de l’homme colonisé (selon ce qu’on en déduit ici de la vision propre – ou, plutôt, prêtée – à Aquin lui-même) et demeure, dans l’esprit de Katherine Ann Roberts comme dans celui de Mary Jean Green ou de Lori Saint-Martin, le moyen ou le remède symbolique privilégié par Aquin contre sa condition ou sa situation coloniale.

Car on entend pourtant, malgré cette contradiction apparente, un même écho ou son de cloche du côté de chez Mary Jean Green pour qui, si « Aquin joue clairement avec

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 97. Italique ajouté.

les mots, les symboles et les structures, [...] son jeu n'est pas dénué de sens ou de but, dans la mesure où il fait usage des mécanismes du roman d'espionnage *pour explorer l'échec de l'action révolutionnaire* dans un contexte historique particulier²⁸¹ ». Mary Jean Green abonde donc pour sa propre part dans un sens similaire à celui privilégié par Lori Saint-Martin et Katherine Ann Roberts, et fait ou commet elle aussi (du moins à l'instar de la première), de façon répétée, l'aveu explicite de cet échec du sujet aquinien masculin et de son entreprise révolutionnaire, cette fois dans *Prochain Épisode* (plutôt que dans *Trou de mémoire*). À propos du cadre générique et narratif employé, voire « parodié » ou « imité » par Aquin pour (dé)construire son roman (et tout le genre romanesque et littéraire auquel il appartient donc *bien* imparfaitement), l'autrice remarque même qu'

[i]l est ironique – et Aquin en était peut-être conscient – que les valeurs véhiculées par James Bond, une cible claire de la parodie d'Aquin, soient précisément [celles de] ces traditions britanniques desquelles le Québec d'Aquin tente de se libérer. L'enfermement [ou la prise au piège] du protagoniste d'Aquin dans une forme traditionnellement britannique peut déjà suggérer son destin, bien que l'effet subversif de l'écriture déconstructive propre à Aquin mette à mal les structures qui l'on fait tenir pendant si longtemps²⁸².

Malgré l'ouverture (quasi optimiste) de cette dernière note, le pessimisme de Mary Jean Green (dont nul ne pourrait que difficilement douter, lequel étant d'ailleurs largement et répétitivement reconnu par l'autrice elle-même) est reconduit ou réitéré lorsqu'elle indique ou induit que « dans *Prochain Épisode*, la solution envisagée, *bien qu'inatteignable*, est la confrontation révolutionnaire²⁸³ ». Dans les faits, selon elle, « la

²⁸¹ Mary Jean Green, « Postmodern Agents: Cultural Representation in Hubert Aquin's *Prochain Épisode* and Yolande Villemaire's *Meurtres à blanc* », *University of Toronto Quarterly*, vol. 63, n° 4, 1994, p. 591 [pp. 584-597]. Italique ajouté. Traduction libre de : « *Aquin is clearly playing with words, symbols, and structures, but his play is not without meaning and purpose, as he uses the mechanisms of the spy novel to explore the failure of revolutionary action in a particular historical context* ».

²⁸² *Ibid.*, p. 589. Traduction libre de : « *It is ironic – and Aquin was perhaps not unaware of this – that the values upheld by James Bond, a clear target of Aquin's parody, are precisely those British traditions from which Aquin's Quebec is trying to break free. The entrapment of Aquin's protagonist in a traditionally British form may already suggest his fate, even though the subversive effect of Aquin's own deconstructive writing is breaking down the structures that have held it together for so long.* »

²⁸³ *Ibid.*, p. 596. Traduction libre de : « *the envisioned although unattainable solution in Prochain épisode is the revolutionary confrontation* ».

quête du protagoniste de *Prochain Épisode* échoue dû à son incapacité à maintenir la structure oppositionnelle claire [entre son adversaire et lui-même] qui permettrait une résolution [de l'intrigue] dans une confrontation violente²⁸⁴ ». Un échec que viendrait donc confirmé et achevé « l'effondrement final [du narrateur et de ses doubles, dont son adversaire principal] dans une seule image réfléchie [ou reflétée] en différents miroirs²⁸⁵ ».

Au prix sans doute d'une certaine réduction de la polysémie aquinienne, l'autrice y voit en outre une autre occasion de célébrer l'écriture polyphonique et surtout dialogique qu'elle reconnaît en contrepartie à Yolande Villemaire, dont le roman *Meurtres à blanc* sur solde sur la rencontre entre deux voix narratives : « Ces deux perspectives, contrairement au protagoniste d'Aquin et à son adversaire désiré, ne sont pas diamétralement opposées²⁸⁶ ». La lecture offerte par Mary Jean Green du roman d'Hubert Aquin n'est cependant pas elle-même exempte de quelques ambivalences. Avant de poursuivre, un mot doit en effet être glissé sur ce caractère indirectement – ou implicitement – ambivalent de la critique (partiellement) féministe (mais surtout postmoderne) de Mary Jean Green, qui, tout en ne retenant qu'une interprétation univoque du personnage féminin de *Prochain Épisode*, laquelle place K sous le signe de la perfidie et son auteur (Aquin lui-même) sous celui de la misogynie (ou, du moins, de la connivence avec les dichotomies sexuées établies et perpétuées au détriment de la femme et *du* féminin), rappelle néanmoins plus généralement qu'

Aquin est profondément autoréflexif [conscient de lui-même, lucide], et donc éminemment postmoderne. En exposant à tous les tournants les mécanismes grinçants du roman d'espionnage, Aquin produit une œuvre parodique qui sape plusieurs des postulats de base du

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 595. Traduction libre de : « *the quest of the protagonist in Prochain épisode fails because of his inability to maintain the clear oppositional structure that would permit a resolution in violent confrontation* ».

²⁸⁵ *Ibid.*, p. 596. Traduction libre de : « *the final collapse into a single image reflected in different mirrors* ».

²⁸⁶ *Ibid.* Traduction libre de : « *These two perspectives are, unlike Aquin's protagonist and his desired adversary, not diametrically opposed* ».

genre [littéraire] tout en fournissant une toile de fond pour ses propres luttes avec *une révolution ratée*²⁸⁷.

Encore une fois, Mary Jean Green abonde clairement dans un sens similaire à celui emprunté par ses compères univoques, mais elle insiste cependant également sur l'entreprise subversive que représente ou que s'avère le roman d'Aquin en lui-même à l'égard des règles oppositionnelles qui régissent traditionnellement le genre d'espionnage, lesquelles lui sont pourtant cardinales : « C'est cette opposition fondamentale entre le bien et mal, entre le Héros et le Méchant, que le roman d'Aquin cherche à défaire [ou à déconstruire] alors que son héros espion, [placé] dans la situation caractéristique du genre [James] Bond, confronte son adversaire²⁸⁸. » Même l'aspect identitaire et culturel de cette opposition traditionnelle, qui permet à Mary Jean Green de lier son étude du caractère parodique du genre d'espionnage dans le roman d'Aquin à la dimension nationale et politique de ce dernier, sert à travailler, mettre à mal ou déconstruire les codes du genre d'espionnage (lesquels comprennent en outre la place réservée à la femme et le rôle qu'elle joue au sein des intrigues qui lui appartiennent) : « Dans *Prochain Épisode*, les différences culturelles ne sont pas présentées comme immuables ou inamovibles, mais existent toujours en interaction dynamique²⁸⁹. »

Il appert alors que Mary Jean Green avait en main tout ce qu'il lui fallait (ou ce qu'il lui *aurait fallu*) pour produire ou pour conduire, à l'instar d'autres de ses collègues lectrices qui l'ont fait à propos des romans *L'Antiphonaire* et *Neige noire* (ou encore *Prochain Épisode* ainsi même que *Trou de mémoire*), une lecture davantage plurivoque du roman *Prochain Épisode* sur le plan des relations entre les sexes et des représentations

²⁸⁷ *Ibid.*, p. 584. Italique ajouté. Traduction libre de : « *Aquin is profoundly self-conscious, and thus eminently postmodern. At every turn exposing the creaky mechanisms of the spy thriller, Aquin produced a parodic work that undermined many of the genre's basic assumptions while providing a background for his own struggles with a failed revolution.* »

²⁸⁸ *Ibid.*, p. 589. Traduction libre de : « *It is this fundamental opposition between good and evil, between Hero and Villain, that Aquin's novel seeks to undo as his spy hero, in the situation characteristic of the Bond genre, confronts his adversary.* »

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 591. Traduction libre de : « *In Prochain épisode, cultural differences are not presented as immutable and unchanging but always exist in dynamic interplay.* »

sexuées, ou, à tout le moins, pour simplement traduire ou transposer dans sa lecture de cet aspect particulier du roman la même équivocité et la même lucidité, ainsi que la même volonté subversive qu'elle lui prête partout ailleurs, sur tous les autres plans, incluant la question culturelle et identitaire en général, et québécoise en particulier. En effet, on peut se demander pourquoi il faudrait décrypter l'ensemble de *Prochain Épisode* sur le mode d'une subversion parodique, mais interpréter ce qui y apparaît de rapports de genres (sexuels) ou de sexes comme une pure et simple reconduction ou reproduction (exceptionnellement non réflexive, pour le coup) des pires stéréotypes du récit d'espionnage. Tout se passe sur cet enjeu particulier comme si le point d'appui ou l'équilibre précaire entre compréhension herméneutique et critique que Mary Jean Green tient précautionneusement tout au long de son texte et parmi chaque aspect de son propos se trouvait ici subitement et plutôt abruptement rompu²⁹⁰.

²⁹⁰ Rien n'empêcherait, en principe, que soit effectuée une lecture féministe de *Prochain Épisode* qui verrait par exemple d'un bon œil le fait que seul le personnage féminin du roman puisse prétendre échapper à cet « effondrement final » (*ibid.*, p. 596) des personnages masculins les uns dans les autres, et, par le fait même, à l'emprisonnement perpétuel (et à la perte de contrôle) auquel le narrateur, tout comme son récit, est voué (ou paraît du moins condamné). Peut-être qu'une figure fuyante comme celle de K, dont l'identité et même l'allégeance véritables échappent au narrateur autant qu'au lecteur du roman – et dont la complicité avec l'ennemi, si elle est implicitement suggérée par les descriptions produites par le narrateur, n'est pour autant jamais explicitement précisée ni même expressément énoncée comme simple possibilité par le narrateur lui-même, lequel ne se prononce donc en aucun moment sur un tel rapprochement –, s'avère en fait la seule à pouvoir s'évader du récit dont le narrateur paraît sempiternellement perdre le contrôle au profit d'un adversaire permanent, omnipotent (faute d'être tout à fait omniscient) et tout-puissant. Cette (dé)perdition narrative et identitaire du personnage principal au profit (bien qu'indirecte) de l'évasion extradiégétique parallèle du seul espion féminin de l'histoire ainsi racontée par le roman apparaît pourtant en soi comme une contestation et une déconstruction des préceptes canoniques du genre d'espionnage, alors que le héros traditionnel est précisément tourné en dérision et que l'espoir d'un prochain épisode ne puisse être perçu (ni même aperçu) – à l'instar du personnage féminin qui, dans cette tradition, est d'ordinaire l'objet érotique ou érotisé d'une captation spéculaire de la part du héros masculin – qu'à l'extérieur ou qu'en dehors du roman*.

* Il faut prendre note que l'exercice qui précède (immédiatement, ci-dessus) n'a pas tant consisté à fournir une interprétation originale du roman à partir d'une lecture propre, mais simplement à disposer (à peine) différemment des éléments déjà présents et donnés dans l'analyse de Mary Jean Green, dont certaines composantes importantes de son propos. Seule l'indécidabilité du texte aquinien sur l'éventuelle trahison de K ne compte pas parmi les éléments qui composent la lecture de l'autrice ; à cette indécidabilité aurait pu être ajoutée la non-crédibilité ou la non-fiabilité des narrateurs aquiniens ou le fait que l'échec final du narrateur, s'il s'avère (comme le suppose et le propose Mary Jean Green), n'est pas attribuable à K, ni particulièrement à sa potentielle trahison, ce qui appuie pourtant l'hypothèse d'une ouverture offerte hors

Par un contraste peut-être aussi ironique que paradoxal, c'est une lectrice (tout aussi féministe, mais) plurivoque, soit Patricia Smart, qui, dans sa lecture initiale et presque « univoquement » nationaliste des deux premiers romans parus d'Hubert Aquin, en avait fourni l'une des lectures les plus teintées d'optimisme quant au résultat sociopolitique non pas du parcours *intradiégétique fictionnel* du personnage masculin aquinien (l'échec y est alors bien, comme presque *nécessairement*, reconnu), mais de l'œuvre de l'auteur *réel* lui-même (précisément dans sa relation textuelle particulière avec le lecteur – ou plutôt *son* lecteur désigné – et la situation sociopolitique telle qu'avérée de sa production et envisagée de sa consommation) :

Comment conclure l'étude de deux ouvrages qui se définissent avant tout par leur ouverture ?
Nous nous sentons un peu comme le narrateur de *Prochain épisode*, qui ne pouvait se

du récit par le personnage féminin, ce qui rejoindrait d'ailleurs la fin de *Neige noire*, voire même de *Trou de mémoire* et de *L'Antiphonaire*. Si le roman aquinien détourne, défait ou déconstruit les confrontations et les structures oppositionnelles traditionnelles, pourquoi ne pas alors considérer qu'Hubert Aquin donne en quelque sorte la main à Yolande Villemaire, lui passe le relais ? C'est bien le point de vue – plurivoque – que semble pour sa part adopter Patricia Smart dans sa comparaison de la littérature des femmes avec l'écriture masculine au Québec. Voir : Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père. L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, Montréal, XYZ, coll. « Documents », 2003 [1988], 372 p. Pourquoi ne pas en outre supposer que K, échappant à l'enfermement du récit aquinien, puisse justement devenir autre chose (hors de la plume et du regard de son narrateur – de même que du lecteur) que le stéréotype féminin des histoires à la James Bond et poursuivre son histoire – sa propre histoire (« son histoire à elle », comme dirait encore Patricia Smart) – ailleurs ? Qu'en est-il finalement, en droite ligne d'avec la logique intertextuelle et parodique déployée par Mary Jean Green, de l'assonance curieuse (et donc de l'association potentielle) entre le nom donné par Villemaire à son personnage central, « Caroline », et l'initiale fameuse, « K », de l'énigmatique personnage féminin périphérique d'Aquin ? Aux vues de la présente étude et des découvertes offertes par la comparaison entre les lectures féministes des romans d'Hubert Aquin, la réponse pouvant être apportée à ces questions – qui ne s'avèrent pas que rhétoriques – est sans doute à trouver du côté des usages politiques que les premières (les lectures féministes) effectuent des seconds (les romans aquiniens), ou auxquels les premières prêtent – sans jamais (parvenir à) les soumettre tout à fait – les seconds. Sur l'indécidabilité du texte aquinien et le rôle du lecteur dans l'établissement de la culpabilité de K et de sa complicité avec l'ennemi ou l'adversaire du narrateur, voir : Richard Saint-Gelais, « Derniers épisodes. Quelques lectures récentes de *Prochain Épisode* », *Voix et images*, vol. 38, n° 1 (112), 2012, pp. 51-53 [pp. 43-57]. Sur le plausible manque de crédibilité ou de fiabilité du narrateur aquinien (présupposé par le lecteur ou présenté comme tel par le texte), voir à nouveau : Anthony Purdy, « De “L'art de la défaite” à *Prochain Épisode* : un récit unique ? », *Voix et images*, vol. 10, n° 3, 1985, p. 123 [pp. 113-125]. ; Marilyn Randall, « L'homme et l'œuvre. Biolectographie d'Hubert Aquin », *Voix et images*, vol. 23, n° 3 (69), 1998, pp. 567-571 [pp. 558-579]. ; Marilyn Randall, « La disparition élocutoire du romancier : du “roman de la lecture” au “roman fictif” au Québec », *Voix et images*, vol. 31, n° 3 (93), 2006, p. 101 (101-102) [pp. 87-104]. ; Richard Saint-Gelais, « Derniers épisodes », *loc. cit.*, n. 52, p. 52.

résoudre à apposer le mot « Fin » à son manuscrit. C'est pour rester fidèle à l'esprit paradoxal d'Aquin que nous terminerons par un retour à notre point de départ, au texte où l'auteur souhaite pour lui-même et pour le peuple québécois la découverte du chemin qui mène au-delà de la « fatigue culturelle ». Car au fond notre poursuite de significations à travers la forme de *Prochain épisode* et de *Trou de mémoire* ne visait qu'à montrer que chacun de ces romans représente une étape dans le chemin vers l'enracinement et l'immanence.

Nous avons cherché à montrer comment *Prochain épisode* et *Trou de mémoire*, nés du milieu québécois des années 1960, agissent en retour sur ce milieu par la voie de la nouvelle perception qu'ils en donnent au lecteur. Édifices bâtis sur un vide qui est à la fois celui du monde contemporain et celui qui caractérise la conscience collective d'un peuple conquis, ils aident à dépasser ce vide en montrant que ce n'est pas une réalité absolue et immuable, mais plutôt le produit de circonstances historiques particulières. Bien que leurs perspectives contradictoires ne se réconcilient que dans un point de fuite qui se dérobe dans l'avenir historique, *Prochain épisode* et *Trou de mémoire* nous rapprochent de ce moment de réconciliation. Par leur forme-énigme, ils nous engagent dans un processus de découverte et de création au cours duquel nous en venons à rassembler les fragments de notre expérience et à saisir l'unité profonde de domaines apparemment opposés, tels l'art et la science, la politique et la vie intérieure, l'intellect et les émotions, le particulier et le général²⁹¹.

En réalité, seule la lecture à la fois équivoque et plurivoque de Jeannette Urbas semble étrangement ou curieusement suggérer la réussite – bien qu'extradiégétique, c'est-à-dire extérieure au roman *Prochain Épisode*, puisque postérieure à sa fin – du sujet aquinien masculin (mais également féminin, lequel partage, selon cette autrice, tant l'aventure amoureuse que révolutionnaire du héros et du narrateur). Ce qui distingue alors la lecture (relativement « optimiste ») de Patricia Smart de celle (pourtant elle aussi plutôt « optimiste », mais somme toute assez dissemblablement) de Jeannette Urbas, c'est que la première considère la possible réussite (*potentiellement* politique et éthique, performative et peut-être même préfigurative, et non seulement critique ou esthétique, descriptive et démonstrative) de l'entreprise littéraire d'*Hubert Aquin lui-même, en tant qu'auteur présent dans le monde réel* et rendant compte, par son écriture romanesque, d'une réalité sociohistorique et sociopolitique qui est la sienne et celle de son peuple ; par contraste, la deuxième lecture, inscrite sous la plume de Jeannette Urbas dans les mêmes années de parution que celle offerte par Patricia Smart, fait de l'écriture

²⁹¹ Patricia Smart, *Hubert Aquin, agent double*, op. cit., pp. 128-129.

« métadiégétique » du narrateur-scripteur même de *Prochain Épisode*, soit d'un personnage fictif – et non pas celle de l'auteur réel du roman –, le lieu d'une réussite éventuelle de l'entreprise révolutionnaire du héros du roman. Car, toujours selon la seconde autrice,

l'écriture représente plus que l'expression et la continuation d'un amour désespéré. Elle devient découverte de soi et recherche de l'avenir. En écrivant le narrateur essaie de donner une signification à son livre et à l'avenir de son pays. Tout comme l'amour informe la révolution et est imprégné d'elle, l'écriture attend d'être fécondée par la vie, qui prépare déjà dans les coulisses le chapitre ultime, le prochain épisode. Quand la révolution éclatera, enfin toutes les distinctions seront effacées, tout décalage disparaîtra : l'amour deviendra la révolution et la littérature sera la vie²⁹².

La réponse somme toute « optimiste » donnée à la question de l'échec ou de la réussite du personnage et du sujet aquiniens masculins par deux lectrices plurivoques comme Patricia Smart ou Jeannette Urbas, dans la mesure où cet « optimisme » néanmoins prudent ne peut être vécu ou ne saurait se réaliser qu'à l'extérieur des limites littéraires ou diégétiques du roman – ou même des frontières de la fiction romanesque proprement dite –, n'entre pas en contradiction flagrante, irrésoluble ou irréductible avec l'équivocité ni même avec la part la plus positive (ou « méliorative ») de la plurivocité de leur lecture féministe respective. Force est toutefois de constater ou de se rendre à l'évidence qu'une telle question n'occupe pas une place équivalente (ni même correspondante) au sein des lectures univoques et plurivoques : ce qui ne demeure par exemple pour Lori Saint-Martin qu'une observation périphérique ou secondaire à sa lecture (autrement très univoque) devient plutôt le point de départ ou le pilier central des lectures plurivoques (voire d'une objection indirecte ou implicite adressée aux lectures univoques). L'échec final du sujet masculin dans les romans d'Aquin n'agit en effet chez Lori Saint-Martin (ainsi que chez ses compères univoques) qu'en sorte d'accréditation et de confirmation ou de consolidation de sa posture critique et de sa dénonciation du caractère à la fois

²⁹² Jeannette Urbas, « La représentation de la femme chez Godbout, Aquin et Jasmin », *Laurentian University Review / Revue de l'Université laurentienne*, vol. 9, n° 1, 1976, p. 107 [pp. 103-113].

pathétique et délétère autant que mortifère de la violence masculine *telle que* contenue dans l'œuvre aquinienne. Ses compères équivoques ou plurivoques y voient cependant la constatation et la démonstration *à même* le roman de l'impasse irrémédiable et irrésoluble dans laquelle mène cette violence sociale, sexuelle et sexuée – et sa dénonciation implicite par l'auteur.

Cette mince différence, laquelle se fait de plus en plus fine et discrète, mais néanmoins restante (tout aussi persistante que résiduelle ou résiduaire), entre les lectures féministes univoques et plurivoques des romans d'Hubert Aquin parvient cependant à en dire bien davantage sur leur différend, et apporte autant d'épaisseur que de substance à leur divergence. Dans la mesure où même le motif de l'échec du sujet aquinien (du moins masculin) a été repéré *et* relevé (de façon répétitive²⁹³) du côté des lectures univoques, il apparaît d'autant plus clairement que l'ensemble des lectrices dont les travaux ont été étudiés *lisent et voient* un texte assez semblable, et somme toute très similaire (faute de pouvoir s'avérer tout à fait identique) : ni la différence matérielle entre les textes respectifs des romans commentés ni une différence idéale entre les prétextes ou contextes de lecture propres à chacune des autrices ne paraissent particulièrement déterminantes dans la formation et la consolidation – ou, du moins, dans la manifestation – des divergences significatives observées à propos de leur attitude critique face aux romans. Si l'incidence de la matérialité des textes se montre de nouveau à peu près nulle, l'hypothèse d'une influence de communautés interprétatives extérieures à la communauté féministe au sein même de cette dernière (à partir de leur entrecroisement) se voit elle aussi mise à mal (voire infirmée) par le partage entre lectures univoques et plurivoques du même constat d'échec du sujet aquinien – rangeant dès lors les unes et les autres du même côté d'un clivage dont il ne saurait finalement être question (du moins en guise d'explication satisfaisante, et encore moins suffisante).

²⁹³ Voir en particulier : Lori Saint-Martin, « Mise à mort de la femme... », dans *Contre-voix, loc. cit.* ; Lori Saint-Martin, « The Body Politic and the Erotic Body », *loc. cit.*

Chez Lori Saint-Martin comme chez Mary Jean Green et Katherine Ann Roberts, à tout le moins, nul besoin de se positionner du côté optimiste du clivage qui oppose l'échec (voire la défaite) au succès ou à la réussite du sujet aquinien pour produire une lecture féministe univoque des romans *Prochain Épisode* ou *Trou de mémoire*. Tout concorde ici entre les autrices univoques comme plurivoques, et concoure ainsi à penser et à poser – donc à conclure – que c'est d'abord l'usage (premièrement axiomatique et sociopolitique) et non pas le clivage (principalement épistémique ou exégétique) qui s'est avéré déterminant dans l'attribution d'un caractère soit dominateur soit émancipateur à l'œuvre romanesque aquinienne de la part de ses lectrices féministes – hypothèse la plus tenace et qui en constitue sans nul doute l'explication la plus convaincante.

Afin de saisir la pleine portée représentationnelle de l'usage politique antinationaliste perpétré par les lectures féministes univoques des romans d'Hubert Aquin (faute de pouvoir en définir avec certitude la visée intentionnelle ou la motivation), il ne suffit donc pas de se référer à un malentendu plus ou moins manifeste qui opposerait diamétralement les lectures nationalistes optimistes et pessimistes de l'œuvre romanesque, mais il faut également considérer l'enjeu plus existentiel qui rassemble davantage – sans les confondre entièrement – les deux pôles de ce clivage interprétatif : soit le projet collectif et communautaire de faire (re[con])naître un corpus littéraire québécois par lequel serait appelée ou réalisée la constitution même de la communauté politique nationale²⁹⁴.

Sous cet angle sociohistorique, l'usage politique antinationaliste des lectures féministes univoques des romans aquiniens apparaît non seulement comme le résultat d'un procès critique intenté contre une œuvre spécifique dans le cadre axiomatique (somme toute) restreint d'un différend esthétique et herméneutique, mais bien comme

²⁹⁴ Voir de nouveau : Jean-François Hamel, « Hubert Aquin et la perspective des singes », *Contre-jour. Cahiers littéraires*, n° 8, 2005, pp. 105-111 [pp. 103-118]. ; Jean-François Hamel, « L'animal politique chez Hubert Aquin et les avatars du sujet-nation », dans Jean Bussière (dir.), *Littératures francophones et politique*, Paris, Karthala, coll. « Lettres du Sud », 2009, pp. 77-88.

une tentative politique et programmatique de procéder, d'une part, à la déconstruction subversive *du* (ou *d'un*) corpus national québécois (en l'état) et, d'autre part, à la (re)création ou à la (re)construction (elle aussi) rétrospective d'un corpus féminin dont les vertus émancipatrices ne seraient plus encore à *prouver* (ou à *trouver*). Dans une telle perspective, cet usage politique univoque serait, de la part des lectrices qui l'assument et qui l'endossent, un attentat s'attaquant (et répliquant), en son cœur même, au processus (demeuré littéraire faute d'être révolutionnaire, esthétique et symbolique faute d'être historique et politique) de construction et de constitution, d'autodéfinition et d'autodétermination communautaires et canoniques nationales des « hommes » québécois.

À partir d'une première « invention poétique de la communauté » à laquelle aurait donné foi et lieu l'émergence d'une littérature dite québécoise (et à laquelle s'est surtout adonnée la critique nationaliste, qui en a progressivement construit – puis constitué – la référence), les lectrices féministes – univoques comme plurivoques – auraient ainsi réfléchi et enrichi (et parfois renchéri) l'édifice symbolique et canonique de cette société à la fois indéniablement fragile et irrévocablement distincte ; jouant et usant, pour ce faire comme pour donner feu et lieu à leur propre expérience collective, non pas que de leurs interventions publiques et politiques *dans la* communauté, mais, par la bouche de leur (propre) canon, d'une autre invention, tout aussi poétique et (surtout) prosaïque – soit d'une invention autre *de la* communauté ou de l'invention *d'une* autre (voire *de leur*) communauté.

En dénonçant avec ferveur et justesse les attentats textuels perpétrés contre des corps de femmes qui jonchent les entre-mots et les entre-lignes des discours et des œuvres associés aux élans de libération nationale et de décolonisation (au Québec comme ailleurs), y compris bien sûr dans l'œuvre romanesque aquinienne (du moins, au premier degré de l'énonciation et de la représentation), les lectures féministes univoques des romans d'Aquin semblent en effet répondre directement et attenter à leur tour à ce *corpus* national « masculin » en proposant, en lieu et place de ce dernier, un corpus québécois (au) féminin au sein duquel le corps des femmes ne serait pas continûment violenté (et

« la » *femme* ou « la » *féminité* elle-même, sans cesse malmenée). Dans un effort de construction rétrospective et subversive d'un corpus littéraire où les corps et les êtres féminins ne seraient plus la cible des coups de semonce et de semence de la communauté nationale en devenir²⁹⁵, Isabelle Boisclair et Lori Saint-Martin n'hésitent d'ailleurs pas à

²⁹⁵ Plusieurs des autrices et lectrices dont certains des travaux ont été ici étudiés ont d'ailleurs directement contribué à cette entreprise de constitution et de construction (par la critique) d'un corpus et d'un canon littéraires des femmes au Québec, appuyant et illustrant ainsi à maintes reprises la principale conclusion de la présente étude – la critique féministe (plurivoque autant qu'univoque) des textes aquiniens pouvant et devant être liée, au chapitre de ses usages politiques de l'œuvre d'Hubert Aquin, à ces recherches et travaux de plus grande envergure (qu'il s'agisse par-là de construire une littérature « féminine » québécoise qui soit ou bien concurrente ou encore complémentaire à celle des « hommes » ou des canons [masculins] établis). En sus de nombreux textes critiques et articles scientifiques, quelques ouvrages méritent certainement d'être cités. Sur la constitution du corpus littéraire féminin et l'évolution de la littérature des femmes au Québec (ou de l'écriture et de la littérature québécoises « au féminin ») pendant et après la Révolution tranquille, voir notamment : Isabelle Boisclair et Lori Saint-Martin, « Féminin / Masculin. Jeux et transformations », *Voix et images*, vol. 32, n° 2 (95), 2007, pp. 9-13. ; Isabelle Boisclair et Lori Saint-Martin, « Les conceptions de l'identité sexuelle, le postmodernisme et les textes littéraires », *Recherches féministes*, vol. 19, n° 2, 2006, pp. 5-27. ; Lori Saint-Martin, « Le métaféminisme et la nouvelle prose féminine au Québec », *Voix et images*, vol. 18, n° 1 (52), 1992, pp. 78-88. Encore plus largement, voir : Mary Jean Green, *Women and Narrative Identity: Rewriting the Quebec National Text*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2001, 197 p. ; Katherine Ann Roberts, *Le Roman national des femmes du Québec (1891-1984)*, thèse de doctorat (études françaises), Kingston, Université Queen's à Kingston, 1999, 236 f. ; Lori Saint-Martin, *Malaise et révolte des femmes dans la littérature québécoise depuis 1945*, Québec (Sainte-Foy), Université Laval, coll. « Cahiers de recherche du GREMF », 1989, 355 p. ; Lori Saint-Martin, *Le Nom de la mère. Mères, filles et écriture dans la littérature des femmes au Québec*, Montréal, Alias, coll. « Alias poche », 2014 [1999], 442 p. ; Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*, op. cit. ; Patricia Smart, *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan. Se dire, se faire par l'écriture intime*, Montréal, Boréal, 2014, 430 p. Sur un corpus qui déborde et dépasse les frontières du Québec, voir également : Mary Jean Green, Karen Gould, Micheline Rice-Maximin, Keith L. Walker et Jack A. Yeager (dir.), *Postcolonial Subjects: Francophone Women Writers*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1996, 359 p. Sur des périodes plus circonscrites et des épisodes plus précis de la vie littéraire et artistique ou culturelle au Québec, lesquels sont antérieurs et postérieurs à la Révolution tranquille, voir respectivement : Patricia Smart, *Les Femmes du Refus global*, Montréal, Boréal, 1998, 334 p. ; Karen Gould, Barbara Godard, Sherry Simon et Patricia Smart, « Symposium – Feminism and Postmodernism in Quebec: The Politics of the Alliance », *Quebec Studies*, vol. 9, 1989, p. 131-150. Sur la critique féministe et la lecture « au féminin » de la littérature québécoise, elles-mêmes nécessaires à la constitution (et, surtout, à la construction) d'un corpus littéraire féminin et d'une littérature canonique des femmes au Québec, voir finalement : Lori Saint-Martin (éd.), *L'Autre Lecture. La critique au féminin et les textes québécois* (t. 1), Montréal, XYZ, coll. « Documents », 1992, 215 p. ; Lori Saint-Martin (éd.), *L'Autre Lecture. La critique au féminin et les textes québécois* (t. 2), Montréal, XYZ, coll. « Documents », 1994, 194 p. ; Lori Saint-Martin, *Contre-voix. Essais de critique au féminin*, Québec, Nuit blanche, coll. « Essais critiques », 1997, 294 p. Il va sans dire que cette critique « constituante » du corpus littéraire féminin québécois n'est pas l'œuvre exclusive des lectrices s'étant intéressées, à un moment ou à un autre de leur carrière, aux textes romanesques d'Hubert Aquin. Pour d'autres exemples de cette critique littéraire féministe telle que liée aux écrits féminins du Québec, voir encore : Paula Ruth Gilbert, *Violence and the Female Imagination:*

affirmer, en parlant du modèle dit féministe de conception textuelle des identités sexuées, qu'

[i]l s'agit désormais de revaloriser le féminin dans une quête d'égalité et de remettre en question l'idée d'une essence féminine qui justifierait la domination masculine. La littérature des femmes des années 70 et 80 porte explicitement les marques de cette réflexion – dénonciation des valeurs dominantes, émergence de visions nouvelles – et l'on peut lire dans l'optique de cette revendication de l'égalité une bonne partie des textes de femmes du passé²⁹⁶.

3.1.2 Le pari de la plurivocité

Selon Patricia Smart également, il s'avère que « [d]u côté des femmes, depuis Laure Conan, chaque femme qui a écrit a inscrit dans le texte culturel les traces de sa résistance contre cette réification de la femme et de toute "l'altérité" (la nature, les peuples autochtones, les étrangers, les démunis, et, plus généralement, la multiplicité du réel) évincée de la Maison par le regard du Père²⁹⁷ ». Un tel corps à corps éminemment

Quebec's Women Writers Re-Frame Gender in North American Cultures, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2006, 440 p. ; Karen Gould, « A Revolution in Literary Theory: Recent Texts by Nicole Brossard and France Théoret », *Canadian Issues / Thèmes canadiens*, vol. 12, 1990, pp. 159-171. ; Karen Gould, *Writing in the Feminine: Feminism and Experimental Writing in Quebec*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1990, 328 p. ; Lucie Joubert (dir.), *Trajectoires au féminin dans la littérature québécoise (1960-1990)*, Québec, Nota bene, coll. « Littérature(s) », 2000, 286 p. ; Roseanna Lewis Dufault (dir.), *Women by Women: The Treatment of Women Characters by Female Writers of Fiction in Quebec since 1980*, Madison, Fairleigh Dickinson University Press, 1997, 270 p. ; Chantal Savoie (dir.), *Histoire littéraire des femmes. Cas et enjeux*, Québec, Nota bene, coll. « Séminaires », 2010, 339 p. ; Chantal Savoie, *Les Femmes de lettres canadiennes-françaises au tournant du XX^e siècle*, Québec, Nota bene, coll. « Essais critiques », 2014, 243 p. Pour un regard semblable qui dépasse les frontières du Québec, voir par exemple : Mbaye Diouf, *Roman féminin contemporain. Figurations et discours*, Paris, L'Harmattan, coll. « Espaces littéraires », 2014, 334 p. ; Évelyne Ledoux-Beauregard, *Imaginaires de la filiation. Héritage et mélancolie dans la littérature contemporaine des femmes*, Montréal, XYZ, coll. « Théorie et littérature », 2013, 320 p. Pour un exemple de la façon dont la question ou la problématique de la lecture chez une autrice québécoise peut être traitée dans une perspective féministe, voir en outre: Karen Gould, « Féminisme, postmodernité, esthétique de lecture : *Le Désert mauve* de Nicole Brossard », dans Louise Milot et Jaap Lintvelt (dir.), *Le Roman québécois depuis 1960. Méthodes et analyses*, Québec (Sainte-Foy), Presses de l'Université Laval, 1992, pp. 195-213.

²⁹⁶ Isabelle Boisclair et Lori Saint-Martin, « Les conceptions de l'identité sexuelle... », *loc. cit.*, pp. 7-8. Italique ajouté.

²⁹⁷ Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*, *op. cit.*, p. 354. Pour une réflexion connexe toute personnelle (éclairante, peut-être étonnante et parfois même émouvante) de l'autrice sur le rôle et la tâche

conflictuel et exempt de toute réciprocité (entre corpus littéraires et canons communautaires) n'apparaît cependant plus comme un passage obligé au sein des lectures féministes aquiniennes plurivoques qui, d'elles-mêmes ou lorsqu'extrapolées, annoncent la possibilité d'une rencontre (cette fois charnière plutôt que meurtrière) entre l'avenir de la communauté nationale dans son ensemble et le devenir des femmes qui la composent ou qui voudraient s'y joindre – de même que l'enrichissement mutuel plutôt que l'appauvrissement perpétuel d'un corpus comme d'un lexique communs. Il en ressort même, encore selon Patricia Smart, que de « [d]énoncer ce prix imposé *aux femmes et aux hommes* par la culture et projeté de mille façons dans leurs textes écrits [s'avère] une définition précise de la tâche de la critique féministe²⁹⁸ », dont le rôle sociétale se trouve ainsi directement décrit en termes d'un usage sociopolitique des corpus littéraires féminines et masculins et de leurs textes constitutifs.

Les lectures féministes plurivoques de l'œuvre romanesque d'Hubert Aquin s'apparentent ainsi plus ou moins lointainement à un autre courant de lecture présent au sein de la critique aquinienne, lequel tend également à prendre un certain pas de recul (le

de la critique littéraire féministe, voir par ailleurs : Patricia Smart, « Les romans d'Hubert Aquin », *op. cit.* Ainsi Patricia Smart, tout en posant l'épineuse mais prometteuse question « Comment faire pour que la critique soit autre chose qu'une lutte contre le texte, la création de catégories ou de modèles idéologiques ou formels qui emprisonnent l'œuvre et l'empêchent de respirer ? » (*ibid.*, p. 215), décrit-elle en ces termes « [s]on idéal de critique féministe [qui soit] une écriture de vie » (*ibid.*) : « Dans les premières années de la critique féministe au Québec, vers la fin des années soixante-dix, on rêvait de la possibilité d'une critique "amoureuse", une critique de jouissance partagée, où l'échange et non pas la rivalité entre auteur ou auteure et critique donnerait lieu à de nouvelles lectures critiques. Échange de vie et d'espérance, nous disions-nous, qui serait en même temps l'expression de notre réalité, de nos réalités de femmes auparavant enfouies dans le silence. Cette critique nouvelle, croyions-nous, aurait l'effet de transformer peu à peu le paysage littéraire, le terrain du langage et la géographie des rapports humains. Car les femmes étaient en train d'accéder pour la première fois, nous en étions convaincues, à un véritable statut de sujets dans le langage et le réel, et les conséquences – nous le savions grâce à nos lectures assidues de Luce Irigaray et d'Hélène Cixous, entre autres – étaient énormes et explosives. » (*Ibid.*, pp. 215-216.) Et Patricia Smart de poursuivre : « Aujourd'hui, quatorze ou quinze ans plus tard, je crois encore à la portée révolutionnaire du féminisme et de la critique féministe, qui continuent de faire leur petit chemin pas toujours remarqué dans le monde alentour, malgré les affirmations de quelques-uns selon lesquels nous serions entrés dans l'ère "postféministe". Et je rêve encore d'un langage critique qui abolirait le cloisonnement étanche entre la vie et l'œuvre, le critique et l'écrivain, la théorie et la lecture de l'œuvre. » (*Ibid.*, p. 216.)

²⁹⁸ *Ibid.*, p. 225. Italique ajouté.

plus souvent postmoderne) face à des lectures (surtout nationalistes) trop univoquement optimistes autant que pessimistes ; et dans lequel se dessine aussi, entre des corpus irréductiblement antagoniques et sur un mode agonistique, une troisième voie (ou « voix ») interprétative – et en cela constitutive – de la littérature aquinienne et québécoise. Cette troisième voie, c'est Jean-François Hamel qui en fait peut-être le mieux la proposition (après avoir lui-même longuement discuté du principal clivage rencontré – et semblablement répertorié – au sein des lectures aquiniennes nationalistes) :

Selon *Trou de mémoire*, la littérature n'est jamais aussi politique que lorsqu'elle refuse de se substituer au politique. Toutefois, on se tromperait à réduire cet énoncé à un désaveu de l'engagement. [...] Le véritable engagement contraint la littérature à dire son incapacité à réaliser l'utopie, et le politique à se soustraire à l'esthétisation d'une identité maîtresse du monde et du temps. [...] Plutôt que d'offrir la promesse d'un avenir ou de contenir la mémoire d'un passé, la littérature désigne [...] le devenir présent de mondes hétérogènes dont le commun reste toujours objet d'affrontements, elle manifeste des lieux de parole saturés de tensions où s'opposent le discours des hommes et la voix des bêtes, les énoncés de la littérature et les énonciations du politique²⁹⁹.

3.2 Mettre (de) l'œuvre à l'ouvrage : la lecture à l'œuvre ou les manœuvres de l'interprète, entre domination et émancipation

3.2.1 L'œuvre en procès : entre mélioration et péjoration, entre acceptation et condamnation

L'enseignement le plus précieux offert par Lori Saint-Martin demeure sans doute un avertissement bien senti rappelant que toute œuvre se disant ou se voulant émancipatoire ne s'avère – pas plus par nécessité que par bonne volonté (non plus que par simple sincérité ou pure authenticité) – pour autant émancipatrice³⁰⁰. En abolissant à la fois la

²⁹⁹ Jean-François Hamel, « Hubert Aquin et la perspective des singes », *loc. cit.*, p. 118.

³⁰⁰ À cet effet, voir aussi : Lori Saint-Martin, « Une oppression peut en cacher une autre. Antiracisme et sexisme dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* de Dany Laferrière », *Voix et images*, vol. 36, n° 2 (107), 2011, pp. 53-67.

dictature signifiante du texte et de son auteur, une approche réflexive centrée sur les usages politiques des œuvres fait donc passer le fardeau de la détermination textuelle du côté de la lecture (et de l'interprétation), non plus de l'écriture (et de l'énonciation) – un fardeau qui demande maintenant à l'interprète d'assumer l'indétermination normative ou prescriptive (axiomatique et sociopolitique) du texte et d'en porter ainsi l'entière responsabilité (morale et sociale, politique et symbolique) comme sa propre charge (tant au sens d'un poids moral que de charges judiciaires). La posture du lecteur, comme auparavant l'était celle de l'auteur, devient alors un enjeu central des gestes ou des querelles herméneutiques, de même que des conflits interprétatifs historiques autant que politiques (ou même juridiques). Cette posture *lectoriale* se trouve en fait garante d'une certaine *latitude* (dont dispose l'interprète) *avec* – comme d'une certaine *attitude* (qu'adopte l'interprète) *envers* – le texte *interprété* et (*par* ou *sur* le fait même) *interpelé* ; autant que de l'usage critique ou politique auquel ce texte sera *prêté*, et qui en sera donc *perpétré* – lequel peut alors se décliner et se réaliser (ou, plutôt, *être* décliné et réalisé) selon quatre cas (minimaux) de figure (ici simplifiés) qui en sont autant d'idéaux-types. Ainsi,

1) l'usage sociopolitique (réalisé à partir) d'un texte peut être *émancipatoire* et

a) *péjoratif*, quand un interprète condamne ou dénonce sa forme ou son propos sous prétexte qu'il (ra)mène et (re)conduit (plus ou moins intrinsèquement) à une domination, ou qu'il avalise, pérennise, renforce ou solidifie une situation de domination – c'est-à-dire que l'interprète condamne ou dénonce (voire qu'il « salit », pourrait-on parfois dire) un texte sous prétexte qu'il serait dominateur ou vecteur de domination ;

b) *mélioratif*, lorsqu'à l'inverse un interprète « s'allie » au texte pour contrer ou questionner une domination ou une situation de domination, qu'il rend ainsi compte de son potentiel d'émancipation et qu'il en fait (plus ou moins activement et concrètement) un outil ou un vecteur (au moins symbolique) d'émancipation –

c'est-à-dire que l'interprète accorde, prête ou reconnaît au texte son potentiel émancipateur, autrement dit que l'interprète « performe » (par la lecture qu'il en fait et le sens qu'il lui donne) le potentiel émancipateur du texte ;

2) l'usage sociopolitique (réalisé à partir) d'un texte peut être (au contraire) *dominatoire et*

a) *péjoratif*, quand un interprète condamne ou dénonce sa forme ou son propos sous prétexte qu'il mène plus ou moins intrinsèquement à une émancipation alors jugée indésirable et malencontreuse ou malheureuse (donc sous prétexte de la vertu d'une domination de certains sur d'autres) – c'est-à-dire que l'interprète condamne ou dénonce (sciemment, ouvertement et délibérément) un texte sous prétexte qu'il serait émancipateur ou vecteur d'émancipation (pour un individu ou un groupe qui n'y aurait prétendument pas droit) ;

b) *mélioratif*, lorsqu'inversement un interprète célèbre ou encense un texte sous prétexte qu'il célébrerait lui-même ou encore justifierait une domination ou une situation de domination supposément juste et bonne, ou bien qu'il aiderait et contribuerait (du moins symboliquement) à la (re)conduire ou la (re)tenir, l'entretenir et la maintenir – c'est-à-dire que l'interprète arbore ou célèbre (sciemment, ouvertement ou délibérément) un texte sous prétexte qu'il serait (« heureusement » et « positivement ») dominateur.

Le tableau suivant (Tableau 3.1) illustre ce développement théorique en prenant comme exemple, sur un mode encore hypothétique, le cas spécifique des lectures féministes de l'œuvre romanesque d'Hubert Aquin (lequel, bien sûr, a dans les faits entraîné son élaboration). Ainsi, à partir du quadruple constat sur les usages sociopolitiques génériques des textes littéraires (tels que liés aux postures critiques de leurs interprètes), il est possible d'exercer ou d'effectuer un retour sur le cas concret étudié : au prix, il va sans dire, de simplifier grandement, voire de gommer l'aspect complexe ou la finesse de certaines lectures et de leurs usages corollaires, il s'avère en effet possible de présenter

– certes grossièrement –, au sein d’un même cadran, les différentes postures spécifiques pouvant donc être virtuellement attendues (c’est-à-dire des postures hypothétiques, et non pas les postures nécessairement avérées ou actuellement adoptées et endossées) de la part de la critique littéraire aquinienne concernant les rapports (sociaux et intimes) de sexes tels que problématisés (ou non) et représentés au sein de l’œuvre romanesque aquinienne.

Tableau 3.1 Quatre usages (socio)politiques potentiels de l’œuvre romanesque d’Hubert Aquin en lien avec les rapports de sexes

Usages (socio)politiques		syntagmatiques	
		mélioratif	péjoratif
paradigmatiques	émancipatoire	<i>La représentation de la violence faite aux femmes dans les romans d’Hubert Aquin est émancipatrice parce qu’elle met symboliquement en lumière sa vaine et mortifère reproduction et la reconduction de la domination masculine et patriarcale / ne produit et ne conduit pas à la libération nationale et la révolution sociale. (L’œuvre romanesque d’Hubert Aquin fait donc preuve de lucidité.)</i>	<i>La représentation de la violence faite aux femmes dans les romans d’Hubert Aquin est dominatrice parce qu’elle la reproduit symboliquement et reconduit ainsi la domination masculine et patriarcale / produit (au moins symboliquement) et conduit ainsi à la libération nationale et la révolution sociale. (L’œuvre romanesque d’Hubert Aquin se mérite donc un verdict de culpabilité.)</i>
	dominatoire	<i>La représentation de la violence faite aux femmes dans les romans d’Hubert Aquin est émancipatrice parce qu’elle la (re)produit (au moins symboliquement) et (re)conduit ainsi la domination masculine et patriarcale / produit symboliquement et conduit ainsi à la libération nationale et la révolution sociale. (L’œuvre romanesque d’Hubert Aquin ferait donc preuve de lucidité.)</i>	<i>La représentation de la violence faite aux femmes dans les romans d’Hubert Aquin est dominatrice parce qu’elle met symboliquement en lumière sa vaine et mortifère reproduction et la reconduction de la domination masculine et patriarcale / ne produit et ne conduit pas à la libération nationale et la révolution sociale. (L’œuvre romanesque d’Hubert Aquin se mériterait donc un verdict de culpabilité.)</i>

Le prochain tableau (Tableau 3.2) reprend l’hypothèse d’un croisement entre les communautés interprétatives féministes et nationalistes au sein de la critique aquinienne (voir la section 2.6 de ce mémoire) et d’une répartition conséquente ou équivalente des

lectures produites par ces deux communautés de chaque côté d'un même clivage entre lectures optimistes ou pessimistes de l'œuvre romanesque aquinienne, en y inscrivant, selon chaque type de posture critique en cause, le type d'usage politique correspondant.

Tableau 3.2 Types d'usages (socio)politiques de l'œuvre romanesque d'Hubert Aquin en fonction des communautés interprétatives et des postures critiques des interprètes (selon une première hypothèse d'un clivage commun ou conjoint aux deux communautés)

Lectures	nationalistes	féministes
optimistes et univoques	usage émancipatoire mélioratif nationaliste	usage émancipatoire péjoratif antinationaliste
pessimistes et plurivoques	usage émancipatoire mélioratif nationaliste	usage émancipatoire péjoratif féministe

Dans la même veine, à l'aide d'une répartition simple des usages sociopolitiques des textes littéraires entre usages mélioratifs et péjoratifs ainsi que dominatoires et émancipatoires, il est possible de faire état du croisement effectivement constaté (voir la section 3.1 de ce mémoire) entre les communautés interprétatives (nationalistes ou féministes) auxquelles appartiennent les interprètes, les postures interprétatives adoptées par ceux-ci (optimistes ou pessimistes d'une part, et univoques ou plurivoques d'autre part) et les usages sociopolitiques perpétrés envers et à partir de l'œuvre romanesque d'Hubert Aquin, comme l'illustre quant à lui le tableau suivant (Tableau 3.3).

Tableau 3.3 – Types d'usages (socio)politiques de l'œuvre romanesque d'Hubert Aquin en fonction des communautés interprétatives et des postures critiques des interprètes (selon l'hypothèse avérée d'un clivage commun ou conjoint aux deux communautés)

Lectures	nationalistes	féministes
optimistes (sujet aquinien masculin)	usage émancipatoire positif nationaliste	---
pessimistes (sujet aquinien masculin)	usage émancipatoire positif nationaliste	univoque usage émancipatoire péjoratif féministe
		plurivoque usage émancipatoire mélioratif féministe

Au sein des sociétés dites décentes³⁰¹ (ou considérées comme telles selon leur époque), même hiérarchisées³⁰², on assiste habituellement à une atténuation et à une raréfaction des postures explicitement ou ouvertement *dominatoires*³⁰³ (à tel point que ce mot n’ait encore jamais véritablement existé dans le lexique français commun), lesquelles s’avèrent souvent de moins en moins tolérées politiquement, publiquement et socialement, voire juridiquement (ou médiatiquement) – sans que disparaissent pour autant les interprétations aux effets potentiellement dominateurs. Ce modèle quadratique ainsi présenté (que l’exemple des lectures potentielles des romans d’Aquin peut faire saisir, ou aider et servir à comprendre) peut et doit cependant encore être complexifié afin de tenir compte de plus de possibilités interprétatives : outre que l’usage (socio)politique des œuvres esthétiques ou artistiques (comme de la plupart des formes sémiotiques ou symboliques par ailleurs) puisse être d’abord émancipatoire ou dominateur, puis mélioratif ou péjoratif, l’usage (socio)politique peut également être soit positif soit négatif d’une part, et, de l’autre, soit actif soit passif. Les quatre points alphanumériques présentés ci-haut peuvent donc être reformulés et intégrés de la sorte à un ensemble qu’elles composent avec des considérations supplémentaires ou complémentaires.

³⁰¹ La notion de « société décente » a été élaborée, étayée, développée et défendue (avec la « décence » comme principe normatif plus adéquat et adaptée à la réalité sociale ou aux réalités sociétales que celui de « justice », présupposant la possibilité de l’atteinte d’un équilibre idéal entre égalité et liberté) par le philosophe politique Avishai Margalit. Voir notamment : Avishai Margalit, *La Société décente*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », trad. François Billard et Lucien D’Azay, 2007 [1996], 280 p.

³⁰² La notion de « société décente hiérarchisée » a été (pro)posée et promue par John Rawls, et se distingue par exemple de celle de « société démocratique libérale ». Voir notamment : John Rawls, *Paix et démocratie. Le droit des peuples et la raison publique*, Montréal, Le Boréal, trad. Bertrand Guillaume, 2006 [1999], pp. 90-98 [240 p.].

³⁰³ Il faut alors se référer, par exemple, aux pires horreurs du colonialisme, de l’impérialisme, du racisme et du sexisme ainsi qu’à toutes les formes relativement assumées de ségrégationnisme ou de suprémacisme, quels qu’en soient les objets – ou les traits – privilégiés.

L'usage sociopolitique d'une œuvre esthétique peut être

1) soit émancipatoire soit dominatoire – selon que cet usage (le geste critique) se dise ou se veule, se déclare ou se désire comme vecteur émancipateur (ou vecteur d'émancipation) ou comme vecteur dominateur (vecteur de domination) ;

2) soit mélioratif soit péjoratif – selon que cet usage (le geste critique) procède d'une (ou par une) valorisation (usage mélioratif) ou une dévalorisation (usage péjoratif) de l'œuvre selon que celle-ci soit abordée ou estimée, considérée ou évaluée comme émancipatrice (vectrice d'émancipation) ou comme dominatrice (vectrice de domination) ;

3) soit positif soit négatif – selon que le jugement critique porté sur l'œuvre soit basé sur un aspect explicite et substantiel (usage positif) ou implicite et circonstanciel, voire strictement formel (usage négatif) de l'œuvre, c'est-à-dire qu'on y trouve soit une présence méliorative ou péjorative soit une absence méliorative ou péjorative d'éléments qui retiennent l'attention de ce jugement critique – autrement dit, selon que le jugement critique portent sur la présence (usage positif) ou l'absence (usage négatif) d'éléments (par exemple, des représentations) considérés ou évalués soit méliorativement soit péjorativement ; on peut prendre en exemple un cas où le regard critique verrait au sein même d'une œuvre – et comme étant émise ou établie par l'œuvre elle-même – une critique explicite (usage positif) ou une critique implicite (usage négatif) de « la » ou d'une réalité sociale ;

4) soit actif soit passif – selon que le geste critique soit posé en lui-même à propos de l'œuvre (usage passif) ou qu'il s'agisse d'abord ou de surcroît d'un acte politique réalisé, effectué, exécuté ou formulé à partir de l'œuvre (usage actif) ; et selon qu'il s'agisse en outre d'un geste critique (envers l'œuvre, de la part) *du politique* (usage potentiellement passif) ou d'un acte politique (de la part) *de la critique* (usage potentiellement actif) ; les gestes (proprement, prioritairement ou principalement) critiques peuvent donc aussi s'avérer des usages actifs d'une œuvre, comme les actes (proprement, prioritairement ou principalement) politiques n'être

que des usages passifs d'une œuvre, tout dépendant de si l'usage politique comme tel, isolé du contexte qui l'a convoqué ou provoqué, n'en demeure ou n'en reste qu'à l'état d'une assertion ou d'une affirmation critique (pour la critique) ou sert lui-même *activement* à (et pour) l'action (*relativement* directe) ou à la transformation politique.

C'est en fait l'ensemble des combinaisons possibles – bien que certaines œuvres se prêtent plus aisément à une telle diversité combinatoire – qui augmente ou accentue les options disponibles à l'interprète lorsqu'il est question de faire (consciemment ou inconsciemment) usage d'une œuvre artistique ou esthétique comme d'une variété impressionnante et fulgurante – sinon vertigineuse ou hallucinante – de formes symboliques ou sémiotiques. Comme lors d'un procès en cour de justice, une telle combinatoire s'applique tant aux « normes » à interpréter et à appliquer qu'aux « faits » à interpréter et à juger, que les premières proviennent d'une pièce réglementaire ou législative (ou d'une autre règle juridique ou légale) ou d'une communauté interprétative, et que les deuxièmes soient à consigner et à observer dans la réalité empirique ou l'événementialité du réel, ou qu'il s'agisse d'abord de « faits » verbaux, mentaux, linguistiques ou langagiers, comme le sont les énoncés discursifs ou les catégories cognitives (lesquels peuvent tout aussi bien être à la fois des normes, en plus d'être des formes). Si la distinction entre les usages positifs et négatifs semble davantage relever de l'administration comme de l'appréciation et de l'évaluation de la *preuve textuelle* (ou littéraire), ce modèle encore minimal à quatre variables et à seize variantes possibles s'applique donc exponentiellement à une multitude de points ou d'enjeux, d'objets ou d'effets, de déterminants ou de composantes, d'éléments ou d'événements, ou encore d'opérations et de considérations, qui interviennent dans (ou sur lesquels interviennent) les processus d'interprétation et, au-delà de la simple manipulation et de ses diverses ramifications, *dans* et *sur* l'utilisation des œuvres ou des objets ainsi interprétés.

Autrement dit, quand il est question de la détermination ou de l'établissement de la valeur axiomatique et programmatique d'un objet d'interprétation, que celle-ci soit

déterminée ou évaluée comme méliorative ou péjorative, l'interprète est toujours dans la posture du juge, ne serait-ce que pour son usage personnel (de l'œuvre elle-même comme de l'opinion ou de la décision normative à prononcer ou à émettre sur celle-ci). Par ailleurs, certains interprètes, tout dépendamment de leur position (ou de leur absence de position) au sein d'une institution sociale formelle ou informelle qui leur confère (ou non) une certaine *autorité interprétative* (effective socialement, c'est-à-dire intersubjectivement – volontairement ou non – reconnue *comme autorité*), se rapprochent davantage de juges de premières ou de dernières instances, disposant ou non du pouvoir de condamner, selon les cas, une œuvre à un *sort* ou encore à un *sens* particulier. Dans tous les cas, l'œuvre est par la lecture toujours (mise) *en procès* ; c'est-à-dire à la fois que la lecture ou l'interprétation est le processus constitutif et génératif de l'œuvre elle-même, fournissant le code et offrant le mode de sa fabrique même, attribuant ou accordant une substance à sa structure toujours en attente d'une décision, de sa (re)découverte actualisante (de sa [ré]actualisation), d'une (re)mise (en circulation, et donc) en procès et d'un (nouveau) verdict ; mais il en revient également à dire que la lecture comporte toujours, outre du préjugé (et beaucoup de préjugé), une part significative de jugement, de (ré)évaluation – laquelle advient de façon plus ou moins autonome ou hétéronome par rapport au processus de constitution (ou d'invention) de l'œuvre par l'interprète, mais de façon certainement hétéronome par rapport à la composition initiale de l'œuvre (ou de l'intention émise, et peut-être temporairement « établie ») par son auteur. Et cet auteur même s'en trouve alors relégué au rang ou confiné au rôle de premier interprète (parce que premier [re]lecteur) de cette œuvre, sur laquelle il perd ainsi, dès lors qu'elle est publiée, publicisée ou partagée, et qu'elle voyage alors hors de lui plus loin que sous son propre regard (dès lors qu'elle apparaît donc, à l'extérieur de son atelier et de son propre imaginaire, au regard d'autres interprètes), toute mainmise (et toute maîtrise) particulière, ne pouvant plus y apporter que des manœuvres interprétatives – sauf toujours à en revendiquer (et à en obtenir, par gain de cause) la paternité (ou l'*autorité*) par le biais et auprès de l'institution compétente,

afin d'en modifier *légitimement* le fond ou la langue, la parole ou la phrase, la forme ou la structure.

En d'autres mots, selon la première acception de cette *mise de l'œuvre en procès*, le texte n'existe que par son interprétation : celle-ci est une activité (c'est-à-dire un processus actif et non pas passif) qui, par l'intervention de plusieurs procédés ou opérations, produit l'œuvre ou le texte qu'elle élit *et* qu'elle désigne, qu'elle traite *et* dont elle traite comme son objet. Si la classe dans laquelle est rangé ou placé cet objet comme le statut formel ou informel qui lui est reconnu (voire sa valeur symbolique ou encore marchande) compteront bien sûr dans la constitution de ce dernier, le sens (général) donné à l'œuvre – sa *direction*, d'abord tributaire de son *utilisation*, autant que sa *signification* – participe également de cette constitution, à plus forte raison peut-être, et avec parfois encore plus d'effet (avec même avec plus d'éclat), lorsque celui-ci lui est non pas sciemment prêté, mais plutôt présumé (donc attribué plus ou moins inconsciemment) comme premier, minimal, immanent, fondamental ou essentiel, c'est-à-dire comme étant lui-même constitutif de cet objet. Cependant, la *mise en procès de l'œuvre* est aussi et surtout une convocation au tribunal de l'interprétation, pour la tenue d'un procès à l'issue duquel l'œuvre aura été jugée – et parfois déclarée – condamnable ou non coupable, peut-être absoute de tout doute, condamnée ou rescapée, honnie ou honorée, déboutée ou exécrée, moquée ou encensée. L'interprétation intervient alors toujours comme une mise en accusation potentielle et provisoire, sinon comme une condamnation, en vertu et sous l'angle desquels l'interprète fait à la fois figure de juge et de partie (à la fois prend figure de juge et prend parti), et, sans que cela ne suffise, fait également office de demandeur ou de requérant, et plus encore d'enquêteur, de poursuivant et de procureur – ainsi même que d'accusé ou de défendeur, car c'est bien, en réalité, de son interprétation dont il est question, et son interprétation même qui est (ou qui devrait être) mise en cause.

Lorsqu'il est question de décider de l'innocence (voire de l'insignifiance ou de l'indifférence) ou de la culpabilité (voire de l'inopportunité ou de l'impertinence) d'une œuvre, de la juger positivement ou négativement, c'est-à-dire de la placer d'abord soit

sous le signe de la domination soit sous celui de l'émancipation, et de lui donner ou de lui trouver ensuite – en fonction de ce premier jugement – une valeur péjorative ou méliorative, le verdict (donné ou à donner, rendu ou à rendre) s'avère le fait de l'interprète seul, et seul l'interprète en porte le poids, soit le poids de ce jugement, de *son* jugement, comme celui de la preuve par laquelle il l'appuie et de laquelle il l'accompagne. Cette possibilité de mener une accusation, de prononcer une condamnation, de juger de la culpabilité potentielle d'un objet symbolique ou d'une œuvre d'art ou d'esprit (et de son auteur) rend ainsi compte d'une certaine agentivité (et se rend à la rencontre d'une certaine agentivité, de sa propre agentivité), mais aussi d'une responsabilité (morale et sociale) de l'interprète quant à ses propres interprétations. Parce qu'en bien des cas, de telles interprétations n'équivalent pas seulement une détermination elle-même « innocente » ou sans conséquence du sens politique de l'œuvre : il s'agit plutôt véritablement d'un usage critique et symbolique, voire pratique ou programmatique, mais également d'un sort (bon ou mauvais, et dans les deux sens du terme) ainsi jeté à l'œuvre et auquel est bel et bien condamné l'œuvre elle-même – avec plus ou moins de force selon la position sociale, relationnelle et institutionnelle occupée par l'interprète qui rend le verdict et prononce la sentence.

Pour l'œuvre, le livre ou le texte concerné et peut-être condamné, la peine prononcée (comme le péché reproché) peut être mortelle et capitale : peine de « prison », soit de retrait de la société, par une diminution de sa circulation ou sa disparition subite ou graduelle, peine d'oubli soudain ou d'oubliette, par une mort grandiose ou à petit feu de papier, excommunication ou inquisition ; un sens donné à une œuvre, fixé à elle comme un rivet ou porté par elle comme un boulet, peut, telle une lame de guillotine, couper court à la quête du sens, la suspendre, la corde au cou ou à coups de baillons, de couteau, de feu de bûcher, de fusil ou de baïonnette, mettre terme à son cours et fin à ses jours, à la course du sens en marche vers tout sens nouveau, tout nouvel horizon, ne laissant à consommer, consumer et constater qu'un sens mort, d'une mort qui est aussi celle de l'œuvre désignée presque tout entière par ce sens inerte, ou qui en est déclarée complice, coextensive et consubstantielle : mise en cellule ou à l'index, censure et

autodafé, révision ultime puis révocation du droit de séjour et du droit de cité (ou du droit de *citer* – soit *d'être cité*). Or, de ce droit de citer (une œuvre [à l'appui ou à comparaître]), seul l'interprète dispose ; cette cellule (individuellement cadenassée ou verrouillée intersubjectivement), seul l'interprète en a la clé.

L'on pourrait certainement questionner l'aspect bien dramatique de cette description du rôle de magistrat ou d'inquisiteur de l'interprète, la trouvant notamment plutôt éloignée ou déconnectée des tâches interprétatives quotidiennes et même savantes (parfois inconscientes, parfois impératives, parfois volontaires – l'un n'excluant pas l'autre –, parfois même supplémentaires, superficielles, superflues, futiles, et faciles – ou forçantes, voire souffrantes –, ou ardues). Ce côté dramatique, néanmoins délibérément exprimé et exposé, a pour but de faire entendre et comprendre tout le registre ou toute la gamme des conséquences possibles de l'activité interprétative (individuelle et intersubjective) considérées sous l'angle et au sein du domaine des usages auxquels elle donne constamment lieu, en poussant jusqu'au bout la logique de l'*acceptation* ou de la *condamnation* axiomatique ou sociopolitique des œuvres ou des textes culturels et des formes ou objets symboliques. Tout n'est-il alors qu'expérimentation et interprétation ? N'y a-t-il pas de « vraies » raisons, bonnes ou valables, extérieures à l'interprète et à sa propre évaluation ou appréciation, de condamner certaines œuvres ou certains textes de la culture ? Pour reprendre en quelque sorte la même question, autrement posée : n'y a-t-il aucune limite aux potentialités et possibilités de l'interprétation, voire à l'interprétation elle-même ?

3.2.2 Là où le bât blesse : l'hors-champ du signe ou les limites du symbolique

L'indétermination dont il est ici précisément question et sur laquelle repose l'agentivité des interprètes (en tant que tels) a en fait sa limite, qui n'est autre que celle de la présente réflexion : elle concerne d'abord et avant tout l'usage ou l'utilisation axiomatique et sociopolitique des objets interprétés. Or, il est aussi probable que l'agentivité interprétative (et la responsabilité qu'elle comporte) ait, au niveau de la

signification des objets, une limite similaire à celle de l'interprétation elle-même, et que cette limite se situe à la frontière du réel, à la ligne de démarcation entre ce domaine (inaccessible par voie directe) et l'ordre (du) symbolique. Pour le dire autrement, l'interprétation s'arrête là où le réel commence. La question spécifique de la signification des objets d'interprétation, c'est-à-dire de son attribution et de sa détermination, devra en réalité faire l'objet d'une toute autre réflexion, bien plus complète, et, partant, d'une étude théorique ou théorétique de bien plus grande envergure, réalisée en plusieurs étapes. Il s'agira en soi d'un programme de recherche complet. Quelques précisions sont cependant appelées et peuvent d'emblée être données dans le cadre du présent mémoire.

Il est d'abord important garder en tête que lorsqu'il s'agit de « domination » comme d'« émancipation », les occurrences concrètes peuvent être nombreuses et variées. Ainsi peut-il aussi s'agir de la subordination politique faisant face à l'habilitation (au sein d'un régime constitutionnel ou institutionnel du plus centralisé au plus décentralisé, par exemple) et de la dépendance face à l'indépendance, de l'exploitation économique ou sexuelle à la réappropriation des ressources matérielles ou d'une autonomie physique ou corporelle, de l'atomisation face à la solidarisation, de la conservation sociale ou de la tradition culturelle face à la novation ou l'innovation et à la (post)modernisation (et inversement), de la création face à l'aliénation ou à la réification et de la subjectivation face à la sujétion (opposition souvent rencontrée dans les débats qui entourent le niveau des langues, selon que l'on défende ou considère par exemple le potentiel créateur et innovateur de la langue populaire ou d'une langue métissée, ou qu'on ne lui reconnaisse qu'un aspect appauvrissant et avilissant – ou qu'encore au contraire l'avilissement, l'assujettissement et l'appauvrissement soient plutôt perçus du côté de [et retenus contre] l'imposition d'une langue standardisée), ou de bien d'autres instances particulières qui entrent sous les catégories ici décrites et désignées, usitées et utilisées comme générales et génériques de la *domination* et de l'*émancipation*.

Les occurrences concrètes comme les instances particulières que ces catégories oppositionnelles binaires permettent de représenter imparfaitement servent néanmoins

chacune à leur manière à étayer la thèse descriptive d'une indétermination importante des objets interprétés et d'une agentivité interprétative d'assez grande envergure, lesquelles devraient tendre ici à devenir l'argument central qui interviendrait au fondement même d'une éthique de l'interprétation. De fait, si elles s'avéraient, elles fonderaient non seulement la responsabilité morale de l'interprète, mais l'espace « textuel » même où son agentivité pourrait être exercée et où il conviendrait donc pour l'interprète d'assumer et d'endosser sa responsabilité (sociale autant que morale). Or, la binarité qui caractérise les divers couples oppositionnels entrant dans les larges vases ou sous les vastes parapluies de la domination et de l'émancipation n'est à la fois ni factice ni rigide, ni même obligée et encore moins absolue. Elle est d'abord et avant tout le fait de la signification donnée par les interprètes à divers objets du monde social et qui coconstituent ensemble la réalité de ce dernier, signification dans laquelle se glissent et se trouvent souvent plusieurs nuances qui amoindrissent ou assouplissent les oppositions binaires (re)produites ou (re)conduites par (et [re]produisant ou [re]conduisant à leur tour) les jugements sur le bien et le mal, le bon et le mauvais, le beau et le laid, le juste et l'injuste, et ainsi de suite. Il n'empêche et demeure qu'en une large pluralité de cas, l'interprétation éthique ou esthétique tend par exemple à (re)produire une représentation dichotomique plus ou moins polarisée : sans *devoir* (nécessairement, intrinsèquement ou obligatoirement) se plier ou se référer à une logique oppositionnelle ou polarisante, les jugements interprétatifs opèrent le plus souvent selon une « structure » binaire et contradictoire – dont les pôles ou les termes peuvent d'ailleurs s'inverser (soit soudainement ou subitement, voire brusquement, soit graduellement ou progressivement, voire incrémentalement), et – dont les produits ou les résultats contingents sont fondés sur des jugements de valeurs personnelles et intersubjectives antérieurs. La valeur éthique ou esthétique de ces objets ne saurait donc être jugée en elle-même comme permanente et universelle (ou encore intrinsèque et nécessaire, ni même immanente ou transcendante), traduisant et relayant ainsi une idée qui n'est plus nouvelle en une thèse qui a depuis perdu (de) sa force.

Un pas est cependant franchi lorsque l'on traduit l'aspect (inter)subjectif et contingent des jugements interprétatifs (c'est-à-dire des jugements qui requièrent un acte d'interprétation ou qui sont au moins partiellement les produits ou résultats d'une activité interprétative) en son corollaire ou sa contrepartie immédiate, soit l'indétermination des objets interprétés telle que défendue par les conceptions dites « interprétativistes » (Dworkin, Allard) ou « réalistes » (Troper, Millard) de l'interprétation juridique, ou dites « pragmatistes » (Citton) et même « relativistes » (Bayard) de l'interprétation littéraire – que l'agentivité de l'interprète (ou encore l'autorité des communautés d'interprètes) soit pour autant ou non promue par ces dernières. Or cette thèse de l'indétermination, si elle se voit corroborée par plusieurs observations empiriques, n'a pourtant pas à être absolue pour se montrer conséquente sur le plan d'une éthique interprétative. En effet, une indétermination au moins relative des objets d'interprétation est d'abord largement suffisante pour que la contingence (ou la « non-immanence ») des jugements interprétatifs posés sur ces objets en soit une conséquence quasi directe. Ensuite, la contingence des jugements interprétatifs s'avère particulièrement lorsqu'il est question d'établir la valeur axiomatique et programmatique des objets interprétés, comme lorsqu'il est question d'en faire (un) usage sur le plan moral ou social, juridique ou politique. Qui plus est, en se concentrant sur les catégories de la domination et de l'émancipation, une éthique interprétative qui concerne d'abord et avant tout les usages (socio)politiques des objets discursifs et textuels réduit et circonscrit alors d'autant plus la portée et donc la force – du moins dans la mesure de son propre usage – de la thèse de l'indétermination (au moins relative) des objets d'interprétation (et donc des objets *concrètement interprétés*), et situe ou précise bien sûr davantage l'agentivité que cette dernière est à même de prêter aux interprètes – ou, plutôt, l'agentivité que ceux-ci sont à même ou en mesure d'exercer (et qu'ils exercent dès lors [d'eux-mêmes et par] eux-mêmes par le truchement [ou par le *biais*] de leurs jugements interprétatifs).

Mais il n'en demeure pas moins que cette indétermination des textes ou objets d'interprétation (et donc cette agentivité autant que cette responsabilité corollaires des interprètes) a, trouve ou rencontre néanmoins sa limite : même en ce qui concerne l'usage

(socio)politique qui en est fait, cette limite correspond à celle de l'interprétation elle-même, (qui s'arrête) là où le réel commence, c'est-à-dire là où le réel frappe ou se manifeste – l'interprétation est restreinte ou s'éteint là où le réel intervient. C'est bien en cela que l'indétermination morale, sociale ou politique de l'objet d'interprétation, sans être tout à fait abolie (ni que son potentiel d'émancipation soit complètement démoli, déconstruit, déconvenu) se trouve néanmoins prise au dépourvu, dépassée par l'effet potentiel, quasi immédiat, qu'elle comporte – qu'elle ne comporte qu'en potentialité, mais, vu la quasi-immédiateté de son application potentielle ou éventuelle, qui suit ou condamne son objet comme son ombre propre : c'est le discours haineux, en particulier l'appel *assez direct* à la haine, et surtout à la violence physique, à l'atteinte (possiblement permanente) à l'intégrité physique d'une personne ou d'un groupe de personnes, encore plus que l'atteinte à l'intégrité morale (mais sans l'exclure pour autant) ; c'est en tout cas le geste impardonnable et irréparable de par la blessure infligée, voire l'atteinte – direct ou indirect, primaire ou secondaire – à la vie. Et s'il y avait ne serait-ce qu'un seul point de départ pour une justification morale ou politique d'une limite légale ou étatique à la liberté d'expression, c'est dans l'irrémediabilité de certains gestes découlant d'actes élocutoires ou de gestes interprétatifs (ayant eux-mêmes pour effet d'abolir le temps de leur propre interprétation et de la réaction qui s'ensuit, dans l'instant irrécupérable) qu'il faudrait l'apercevoir ou l'entrevoir, le percevoir et éventuellement, évidemment, le trouver.

C'est donc dire que le degré d'adhésion à la thèse de l'indétermination des objets interprétés et de l'activité interprétative qui est nécessaire à la justification première d'une éthique de l'interprétation est lui-même relatif, bien qu'il faille tout de même admettre un degré hautement significatif d'agentivité interprétative lorsqu'il est plus précisément ou spécifiquement question d'émettre des jugements interprétatifs axiomatiques sur ces objets et de (les) commettre (à) des usages politiques. Or, même si cette indétermination des objets interprétés ou cette agentivité des interprètes étaient en principe absolus ou infinis, il serait possible de questionner les limites de l'interprétation ou de l'activité interprétative elle-même – ce, tant pour crédibiliser que pour

décrédibiliser la thèse de l'indétermination se trouvant au fondement d'une éthique interprétative.

Il est (sans doute) vrai que l'inflation de l'indétermination des objets comme de l'activité d'interprétation semble supposer ou provoquer l'inflation corollaire de l'interprétation elle-même ; autrement dit, que la première implique ultimement que tout soit ou devienne (matière à) interprétation et que tout se réduise, puisse se réduire ou puisse être réduit à de l'interprétation. Une telle considération paraît en fait propice à poser une distinction importante entre le très vaste domaine qui relève en effet de l'interprétation et le champ ou l'espace du réel qui en définit les contours. Ainsi le domaine et l'ordre du symbolique, par lequel est médiatisé tout le rapport humain au monde, correspond identiquement au domaine de l'interprétable et de l'interprétation : symbolisation et signification étant inextricables, les deux se coconstituent et se superposent dans une relation mutuellement inclusive dont dépend intrinsèquement – qu'on en soit conscient ou non, qu'on en prenne ou non conscience – leur fonctionnement même. Bien que sans issue (autre que la mort cérébrale ou physique) pour le commun des mortels, l'interprétation n'est toutefois pas un puit sans fond, un cercle (ou une visse – voire un vice) sans fin ni début, ni un mouvement perpétuel, ni un éternel retour, ni une régression à l'infini ; car l'interprétation s'arrête là où le réel commence, là où le symbolique n'a plus mot à dire (ou n'a plus mot *pour* dire) – à l'instant imperceptible du choc, indescriptible du trauma ou inintelligible de sa propre mort (c'est-à-dire celle du sujet interprétant, du sujet *qui interprète*, du *sujet-interprète*, de l'interprète)³⁰⁴.

³⁰⁴ Il s'agit pour ainsi dire d'une (inspiration lacanienne, d'une) conception *lacanienne* du réel (d'une conception *du réel* d'inspiration lacanienne). Sur ce concept primordial chez Jacques Lacan et cette conception primordiale de Jacques Lacan, voir notamment : Jacques Lacan, « Le symbolique, l'imaginaire et le réel » [1953], dans *Des Noms-du-père*, Paris, Le Seuil, coll. « Champ freudien », 2005, pp. 9-63. ; Jacques Lacan, « La dissolution imaginaire » [1956], « La phrase symbolique » [1956], « Du signifiant dans le réel, et du miracle du hurlement » [1956], dans *Les Psychoses* (Le Séminaire, 1. 3, 1955-1956), Paris, Le Seuil, coll. « Points essais », éd. Jacques-Alain Miller, 2018 [1981], pp. 145-164, 165-186, 207-227. ; Gérard Pommier, *Qu'est-ce que le « réel » ?*, Paris, Érès, coll. « Point hors ligne », 2014 [2004], 192 p.

Le coup de matraque qui s'abat sur des cellules vivantes du corps humain, par exemple, qui est capté par des terminaisons nerveuses, et qui produit une douleur intense et instantanée... cet instantané lui-même est le réel qui commence et qui finit aussitôt que, au cours de la même seconde, le geste du policier ou du gendarme de l'escouade anti-émeute est de nouveau capté par le manifestant pour être cette fois (ré)inscrit dans le symbolique, pour se voir (ré)attribuer du sens. L'attribution de sens suit alors son cours et celui de son contexte d'apparition et de perception comme des événements qui y ont mené : la manifestation elle-même, la revendication ou la (pro)position à défendre, le jeu de chats et de souris avec les forces policières (dites à tort *et* à raison « de l'ordre » ou de « maintien de la paix »), la main (bien) visible (et [moins] *bien veillante*) mais indifférenciée de l'État qui s'abat en une instance d'application interchangeable (l'absence ressentie d'une autre personne, d'un autre sujet – lui aussi porteur d'une pleine (d'une concrète et entière) humanité et de moralité, ou de socialité : de responsabilité – sous le masque de l'anti-émeute, et avec cette absence l'impasse irrévocable et indépassable de toute reconnaissance mutuelle). Sinon, sans cette réinscription du réel dans le symbolique et en fonction de son propre imaginaire (inter)subjectif (comprenant l'image d'un soi – idéal et matériel – unifié qui justifie au sujet sa présence au sein même de la communauté en marche dans la rue), et faute de faire advenir quasi instantanément du symbolique (afin d'être en mesure de *lire* le réel – ce sursaut *de* réel, ce surgissement *du* réel – et de lui donner sens [de lui donner *du* sens, de lui donner *un* sens]), le trauma survient – ces instantanés de réel que l'on n'arrive pas (ou plus) à symboliser, dont on arrive (pas) plus à (« faire sans » qu'à) « faire » sens (là même [ou quand] le sens n'advient pas).

Tout ce qui relève de l'ordre symbolique, c'est-à-dire notamment (mais aussi en-deçà et au-delà) du dicible et de l'intelligible, relève ainsi également de l'interprétation. Même en admettant des balises solides et de puissants contrôles (im)posés à l'activité interprétative, celle-ci repose en fait sur une structure (qui en est une) à la fois de choix et de contraintes, de contraintes et de choix, voire *autant* de choix *que* de contraintes, mais *autant* de contraintes *que* de choix – et de choix (précisément) *parce que* de

contraintes (sinon même de *contraires* d'une grande variété, mais de bien peu de contrariétés véritables pour l'interprète, toujours à même et en mesure, tant qu'il s'agit d'interpréter, tant qu'il s'agit de symbolique [*à interpréter*], de les contourner, d'en jouer – voire d'en jouir – et de s'en jouer à mesure).

Au chapitre de la détermination (par l'interprète) et de l'interprétation axiomatique ou sociopolitique des textes et autres objets (d'interprétation), et encore moins lorsqu'il est strictement question des usages politiques auxquels ces objets sont prêtés, l'existence ou l'inexistence d'une signification minimale³⁰⁵ importe par ailleurs très peu, qu'il s'agisse d'une signification minimale fondamentale (c'est-à-dire immanente ou transcendante) comprise par l'objet même ou d'une signification instrumentale ou contingente qui lui est accordée par un interprète *en tant que (ce qu'il perçoit comme)* signification fondamentale ou immanente (et donc signification au moins minimale et peut-être finale), car l'usage (socio)politique à proprement dit d'un objet est toujours surdétermination et ajout (positif ou négatif) de sens. En effet, la signification minimale ne concernerait que la substance du texte (le texte *dit ceci* ou *dit cela*), non pas sa direction (le texte *fait ceci* ou *fait cela* – alors que c'est l'interprète qui (*fait dire* autant qu'il) *fait faire* et, conformément à la théorie de l'interprétation qui a été retenue, qui *fait dire* au texte ce qu'il *entend* (ce qu'il entend *du* texte, ce qu'il *entend faire dire* au texte, ce qu'il entend *faire au* texte, *faire du* texte et *faire avec* le texte – *ce* texte, et tous les autres [comme tous les autres, pour tous les autres]). En d'autres mots, malgré l'existence

³⁰⁵ Pour rappel du débat entre approches sémantiques minimale ou contextuelle (pragmatique) de la signification, voir à nouveau : Emma Borg, « Minimalism versus Contextualism in Semantics », dans Gerhard Preyer et Georg Peter (dir.), *Context-Sensitivity and Semantic Minimalism: New Essays on Semantics and Pragmatics*, Oxford, Oxford University Press, 2007, pp. 339-359. ; Kristin Börjesson, *The Semantics-Pragmatics Controversy*, Berlin et Boston, De Gruyter, coll. « Language, Context and Cognition », 2014, 329 p. Il s'agit simplement ici de dire que, dans tous les cas, qu'il y ait signification minimale ou pas, mais admettant qu'il y en ait une, cette dernière n'emporte(ra)it pas la signification finale, puisqu'il y aura toujours entre la première et cette dernière un contraste, un éclat, un écart, une sorte de décalage, un jour ou un jeu par lequel et au sein duquel la signification pourra différer d'elle-même, par lequel et dans lequel se loge(ra) au moins une part ou une zone ([plus ou moins grande, mais toujours] signifiante) d'indétermination.

d'une signification première, le texte ne saurait dire quoi faire de ce qu'il dit. C'est dès lors l'interprète qui l'entraîne dans l'une ou dans l'autre direction, dans *une* direction ou dans *une autre* : cet ajout de sens, ce sens (sur)ajouté au texte s'avère bien le sens de l'interprète (et de son interprétation).

La portée des théories de l'interprétation mentionnée en introduction de ce mémoire se trouve donc ici circonscrite à l'enjeu des usages politiques des œuvres et des textes notamment littéraires, ou appartenant à d'autres types de corpus et de canons. Il s'agit donc d'admettre, du moins pour le temps d'une argumentation en faveur d'une éthique interprétative (qui, à l'issue de ce chapitre, demeure encore à venir), que les textes littéraires ou sociaux sont (au moins en grande partie, et en eux-mêmes pour une grande part – pour une grande part d'eux-mêmes) indéterminés quant à leur(s) usage(s) politique(s) potentiel(s), c'est-à-dire à l'usage politique qui en est ou qui peut en être fait par *les* ou *leurs* interprètes. Sans avoir à la considérer comme absolument indéterminée, il s'agit aussi d'admettre que les déterminations plurielles de l'activité interprétative n'épuisent, n'emportent et souvent n'entravent pas l'agentivité des interprètes (ni ne l'entament, sinon qu'au sens positif de la contrainte qui libère, qui offre un choix – un choix [qui reste] à faire). La *valeur* axiomatique et programmatique d'une *œuvre* ou d'un *texte*, dans tous les cas, (lui) est ainsi donnée par le biais du jugement interprétatif de l'interprète, de *son* interprète.

CONCLUSION

Le discours critique nous oblige nécessairement à une série d'exclusions ; pour une fois, je voudrais laisser entrer dans mon texte ce que d'habitude je relègue aux marges. Car si je devais définir mon idéal de critique féministe, je dirais que c'est une écriture de vie.

Comment faire pour que la critique soit autre chose qu'une lutte contre le texte, la création de catégories ou de modèles idéologiques ou formels qui emprisonnent l'œuvre et l'empêchent de respirer³⁰⁶ ?

Moi, je dis : toutes les langues sont belles, précises, lumineuses. Mais toutes les langues peuvent être cruelles, violentes, mortelles : toutes sont chant suave ou aboiement sauvage, ce sont les bouches qui les transforment³⁰⁷.

Cette étude permet de préciser et de spécifier à la fois l'unité et la pluralité de la communauté interprétative féministe au sein de la communauté littéraire québécoise, du moins dans la mesure de son intérêt pour l'œuvre romanesque d'Hubert Aquin. Certes, le repérage et l'étalage des éléments ou des événements pertinents au sein des textes aquiniens s'avèrent similaires d'une lecture à l'autre, mais l'interprétation générale à en faire et la signification normative à leur donner – pourtant toujours féministes – diffèrent considérablement. Dans un effort de catégorisation nécessairement imparfait (néanmoins assez représentatif), deux types de lectures féministes aquiniennes ont été identifiés : des lectures univoques et des lectures (à la fois équivoques et) plurivoques. Or, il est permis de penser que ce sont ces lectures mêmes qui prêtent leur voix au(x) texte(s) aquinien(s),

³⁰⁶ Patricia Smart, « Les romans d'Hubert Aquin : une lecture au féminin », dans Louise Milot et Jaap Lintvelt (dir.), *Le Roman québécois depuis 1960. Méthodes et analyses*, Québec (Sainte-Foy), Presses de l'Université Laval, 1992, p. 215 [pp. 215-228].

³⁰⁷ Lori Saint-Martin, « La langue est une mer, on baigne dedans », *Le Devoir*, 3 avril 2021.

c'est-à-dire qu'elles lui prêtent chacune à leur manière leur propre univocité ou leur propre plurivocité.

Face à ce constat en soi provoquant (et peut-être même choquant), lequel n'a pourtant pas comme tel vocation à être provocateur, on pourrait bien sûr encore préférer en rester à certains postulats textualistes sans doute plus confortables et somme toute plus habituels, en prétendant ou prétextant par exemple que, dans le cours de l'analyse métacritique qui vient d'avoir lieu, persistaient néanmoins certains signes que le texte aquinien, loin de s'en montrer plus indéterminé que son auteur ne l'avait ou ne l'aurait voulu, résiste en fait – en tant que texte – aux lectures réductrices que l'on tente tant bien que mal d'y plaquer ou d'en livrer (et auxquelles on voudrait parfois bien le livrer). Dans une telle perspective, on pourrait également insister sur le fait que le texte lui-même et sa polysémie intrinsèque ou son ouverture constitutive insisteraient donc à faire retour, résisteraient, se désisteraient (d'eux-mêmes, de leur propre chef, par les moyens de leur propre immanence – voire leur propre transcendance – signifiante) à toute tentative d'en figer ou d'en fixer la signification, d'en adoucir et d'en fragiliser la dureté, d'en remplir ou d'en aplanir l'aspérité, d'en (ré)freiner ou d'en encombrer et entraver l'aspiration, d'en amenuiser ou d'en maîtriser l'altérité, d'en synthétiser et d'en systématiser la dialectique, d'en capter et d'en saisir la dynamique, d'en affaiblir ou d'en amoindrir la portée, d'en combler ou d'en emporter la visée, d'en abolir ou d'en tarir le mouvement, d'en réserver ou d'en régir la signifiante, d'en épuiser ou d'en réprimer le sens.

Pour soutenir ce point de vue, l'on pourrait en outre mentionner l'amitié sincère ou l'affinité particulière qui semblent émaner ou se dégager de la présente étude envers l'une des deux postures lectoriales rencontrées chez les interprètes féministes des romans d'Hubert Aquin. Autrement dit, une sympathie plus ou moins tacite peut paraître exposée ou exprimée tout au long de cette étude en la faveur de la posture « plurivoque », traduisant ou trahissant donc la reconnaissance, dans le cadre même de l'étude en cours, d'une « résistance » de l'œuvre aquinienne – en son texte même – à toute lecture ou posture (du moins trop) univoque. Or, il faut d'abord considérer ou garder en tête que la mise en perspective de l'une et l'autre posture n'a été soigneusement réalisée,

conformément à la démarche ou méthode *comparative* privilégiée, qu'à partir d'autres lectures de l'œuvre aquinienne qui demeurent elles-mêmes extérieures à la présente étude et la précèdent – il ne s'agit donc pas d'une lecture « originale » effectuée ou formulée, dans le cadre de celle-ci, directement sur le texte aquinien, ni même d'un propos ou d'une perspective qui lui soit propre quant à (l'interprétation, l'évaluation, la dévaluation, l'appréciation ou encore l'amélioration de) ce texte romanesque.

Plus encore, si une affinité spéciale ou particulière avec l'une des deux postures féministes examinées (telles qu'adoptées face au texte romanesque aquinien) se dégage de l'ensemble de cette étude, une telle sympathie n'équivaut pas pour autant – et surtout pas nécessairement – à une adhésion (parfaite ou non) à certaines lectures étudiées contre d'autres, ni même à une complète adéquation entre le propos de cette étude et celui des lectrices plurivoques (pour bien les nommer). C'est plutôt – et s'il s'agit bien plus que d'une subtile (voire d'une futile) nuance – que l'une des deux postures lectoriales en question correspond davantage au propos comme au cadre ou constat théoriques mis de l'avant par la présente réflexion : or un tel propos ou un tel constat est permis non pas (par la conviction suscitée) par le propos tenu ou les constats faits par des lectrices plurivoques sur l'œuvre aquinienne, mais par (le fait même, ainsi par que la description et l'observation de) l'existence parallèle, simultanée et comparée des deux types de lectures féministes de l'œuvre aquinienne. La convergence ou la correspondance relative entre la posture herméneutique (lectorale ou, plus précisément, critique) de certaines lectrices féministes d'Hubert Aquin (équivoques ou plurivoques, en l'occurrence) et la posture proprement théorique ou théorétique de la présente étude, en tout respect de (ou en toute compatibilité avec) la méthode métacritique adoptée, peut et doit en fait être ici tenue et considérée comme accidentelle, si elle ne s'avère pas carrément accessoire (en tout cas en ce qui concerne les résultats présentés).

Postuler, prétendre ou prétexter le contraire ou l'opposé en reviendrait non seulement à enfreindre la méthode d'investigation privilégiée par et dans la présente étude, mais également – et beaucoup plus gravement – à lui préférer (et donc à privilégier) certaines lectures étudiées sur d'autres, avec pour effet de donner raison à certaines

lectrices au détriment d'autres lectrices, au nom d'un texte romanesque qui n'aura par ailleurs jamais été étudié en et pour lui-même dans le cadre de ces pages et de cette même étude (ce qui, de cette dernière, ne serait donc pas le moindre défaut, il va sans dire). Or de quel droit la présente analyse pourrait-elle, d'une manière qui ne pourrait alors qu'être prétentieuse et (surtout) présomptueuse, avaliser ou valider certaines lectures de l'œuvre aquinienne à l'encontre d'autres lectures de cette même œuvre concurrentes aux premières ? En quoi le pourrait-elle surtout sans même s'être par ailleurs elle-même munie, analytiquement, d'aucune méthode ou théorie propre à l'exégèse littéraire, et faisant défaut – autant qu'il s'agirait alors de faire faux bond – à la démarche ou à la méthode métacritique (certes en soi un peu originale) – exposée et proposée dans le cadre actuel³⁰⁸ ? Rien n'oblige ou n'entraîne d'ailleurs, logiquement ou analytiquement, afin de mener à bien l'analyse métacritique, à choisir, discriminer ou trancher de la sorte – c'est-à-dire quelque peu arbitrairement, ou encore trop rapidement, donc aussi trop facilement (et ce, d'autant moins dans le cadre modeste ou restreint, précis et particulièrement parcimonieux de la présente étude ou de la présente démarche) – entre des lectures prises en compte et dont il est plutôt question de rendre compte avec une justesse et une justice optimales, sinon maximales, en suivant le cours et les contraintes propres aux circonstances, moyens et ressources (rendus) disponibles, fournis ou offerts à l'analyse.

C'est pourquoi (c'est-à-dire pour relever ce défi tout en évitant – ou du moins pour tâcher d'éviter – cet écueil, que) toute la démarche proposée et la méthode employée aux fins de cette entreprise métacritique, sélectionnées et exécutées – en ce qui a trait

³⁰⁸ Encore faut-il rappeler ou mentionner que certaines des lectrices dont les textes critiques ont été étudiés s'avèrent parmi les plus chevronnées et outillées, expérimentées et même récompensées des études littéraires québécoises, à commencer par Lori Saint-Martin et Patricia Smart elles-mêmes, lesquelles s'avèrent pourtant les deux principales représentantes (ne serait-ce que parce qu'elles en sont – hors de tout doute – les plus prolifiques) des deux « camps » (qui n'en sont pas vraiment, pas plus qu'ils ne sont véritablement « adverses » ou « rivaux ») discernés et distingués par cette étude au sein de la critique féministe de l'œuvre romanesque d'Hubert Aquin.

spécifiquement à l'étude de cas telle qu'élaborée, réalisée et présentée – avec modestie et parcimonie, repose sur la suspension volontaire (mais somme toute « obligée », faute d'être tout à fait « obligatoire ») du jugement critique particulier sur le texte littéraire lui-même, afin de plutôt (con)centrer le regard analytique sur le texte (de la) critique littéraire – soit *le texte critique*, lequel comprend aussi (bien que par fragments permettant à peine de le reconstituer) *le texte littéraire tel que vu et donc lu par la critique* – en tant qu'objet propre et toujours premier du discours et de la recherche métacritique (littéraire). C'est donc le discours *critique*, c'est-à-dire le discours (sur l'œuvre) propre à la critique, qu'il s'agit ainsi et qu'il convient surtout de rapporter aussi fidèlement et représentativement que possible, en évitant évidemment de l'attribuer à l'œuvre elle-même ou de se l'approprier soi-même. Or à propos de *ce discours critique de la critique* (féministe), justement, mais cette fois pour l'ensemble des romans parus du vivant de l'auteur, et pour toute l'œuvre aquinienne, il est donc possible d'adopter ou d'endosser la conclusion à laquelle arrive Richard Saint-Gelais en ce qui concerne pour sa part spécifiquement le discours et le parcours de la critique de *Prochain Épisode*, lorsqu'il

y observe malgré tout une propension à « essayer » *Prochain épisode*, à le lire comme un essai (peut-être dans l'objectif de réactiver par son entremise une scène intellectuelle dont il arrive qu'on la dise en sommeil) et, corrélativement, un parti pris manifeste pour une lecture qui se veut interprétative, c'est-à-dire tournée vers l'établissement du (ou des : la multiplicité n'y change rien) sens. Car ce qui frappe, au-delà des désaccords parfois sensibles, c'est le privilège accordé à la recherche d'un sens même si celui-ci, bien entendu, se dérobe ; la critique elle-même y veille, qui sait que c'est là la condition indispensable de la poursuite du jeu – de *ce* jeu. Ce que ce jeu relègue aux marges de l'horizon critique, ce sont des formes moins prestigieuses de désarroi, et avec elles d'autres enjeux apparemment moins importants, ou supposés déjà réglés, et sur lesquels on n'aurait plus guère à revenir, comme l'examen des méandres du texte ou des errements de sa lecture³⁰⁹.

³⁰⁹ Richard Saint-Gelais, « Derniers épisodes. Quelques lectures récentes de *Prochain Épisode* », *Voix et images*, vol. 38, n° 1 (112), 2012, pp. 56-57 [pp. 43-57]. Cette conclusion fait suite au propos déjà rapporté de Richard Saint-Gelais : « Cette “essayisation” de *Prochain épisode* [...] a donc pour effet paradoxal de le soustraire à la fiction, d'en faire un support d'opinions que des pages de journal, des articles ou des entrevues pourraient tout aussi bien formuler. L'écriture n'y serait plus un processus, mais un concept dont il s'agirait de suivre les aventures purement idéelles. S'il y a ambiguïté, c'est dans la démarche de la critique et non dans ses positions, une démarche qui privilégie l'écriture mais la tient à distance (et ne pipe mot de la lecture) ; qui la *dit* mais s'abstient de la scruter ; qui la loge tout entière du côté du sens et non du côté de ce qui en dispose. » (*Ibid.*, p. 56.)

Cette étude invite certes à tenir néanmoins compte du caractère aussi bien enchevêtré et entremêlé, imbriqué et intriqué, qu'enchâssant et enchâssé des communautés interprétatives au sein d'une même société – et donc, d'un même lectorat. Ainsi, toute communauté interprétative, quelle qu'elle soit, est plurielle. La transversalité des communautés interprétatives (disciplinaires ou professionnelles, générationnelles ou régionales, nationales ou sociétales, par exemple) occasionne d'inévitables différences et divergences en leur sein même. C'est donc le cas de la communauté interprétative féministe intéressée par l'œuvre romanesque aquinienne, elle-même hétérogène et traversée par d'autres, et dont les membres (à l'extérieur cette fois « du » féminisme qui les rapproche ou les rassemble autrement) appartiennent conséquemment à une diversité et à une multiplicité de communautés interprétatives. Ajout sur ajout(s) de contraintes heuristiques, l'enchevêtrement et l'enchâssement de ces communautés augmentent et multiplient également les choix herméneutiques dont disposent et qu'opèrent les interprètes, balisant et conduisant sans pour autant nier ou diminuer (ni même minimiser ou amenuiser) leur activité et leur agentivité interprétatives.

Ont donc également été relevés et retracés des usages politiques particulièrement antinationaliste et principalement féministe, tels que respectivement rencontré au sein des premières lectures (univoques) et retrouvé au sein des secondes (lectures plurivoques). Ceux-ci paraissent en fait déterminants dans l'attribution d'un point de vue soit univoque soit plurivoque à l'œuvre aquinienne, autant – sinon plus – qu'ils sont déterminés par celui-ci. Ils s'inscrivent par ailleurs en partie (surtout en ce qui concerne l'usage antinationaliste) dans le contexte politique et sociohistorique au sein duquel ils ont été commis. Malgré une condamnation sévère et implacable des romans d'Hubert Aquin de la part des lectrices féministes univoques, les lectures féministes (équivoques et surtout) plurivoques rappellent que le potentiel émancipateur d'une œuvre qui choque et qui provoque, qui inquiète et qui soulève la colère peut pourtant s'avérer immense ; encore doit-il être (ré)activé et encore faut-il le faire (res)surgir par la lecture – encore l'interprète doit-il (en) faire « œuvre utile » (à sa cause et à sa façon). La coexistence

parallèle de ces deux usages politiques vient ainsi appuyer et illustrer la théorie selon laquelle « tout objet [d'interprétation] peut devenir un instrument d'oppression ou d'émancipation³¹⁰ ». Elle semble aussi impliquer, mieux expliciter et bien exemplifier le mot d'Aquin lui-même, pour qui « [l]'écriture [...] a toujours un sens. Elle est dirigée vers un lecteur-juge qui confère de la valeur à ce qu'il reçoit et condamne au néant ce qu'il rejette³¹¹ ».

En effet, un enseignement supplémentaire peut être tiré de la présente étude, sinon être lui aussi réitéré par elle : c'est qu'il se trouve, dans tout « texte » (entendu au sens très large), de manière plus ou moins évidente et prévisible (et parfois peut-être à parts – très – inégales), un potentiel à la fois de domination et d'émancipation. Ce potentiel émancipateur, ce sont (toujours) les interprètes, par (leurs entreprises de lecture et l'entremise de) leurs usages sociopolitiques des textes (c'est-à-dire, en premier lieu, par le truchement – et donc le biais – des jugements critiques qu'ils rendent et qu'ils prononcent à leur endroit), qui ont la tâche – parfois ingrate – de le libérer et de le déployer. Ainsi l'ont fait de façon exemplaire les théologiens de la libération et les théologiennes féministes qui, s'appropriant à leur compte la Bible chrétienne ou hébraïque, en ont réalisé une lecture ne coïncidant certainement pas avec les interprétations parfois millénaires les plus conservatrices qui en sont ou en ont été autrement livrée³¹². Ainsi l'interprète peut-il notamment et sciemment choisir de

³¹⁰ Yves Citton, « Puissance des communautés interprétatives » [2007], préface de Stanley Fish, *Quand lire c'est faire. L'autorité des communautés interprétatives*, Paris, Les Prairies ordinaires, coll. « Penser/Croiser », 2007 [1980], p. 23 [pp. 5-27].

³¹¹ Hubert Aquin, « “La disparition élocutoire du poète” (Mallarmé) » [1973], dans *Profession : écrivain (Mélanges littéraires, t. 1)*, Montréal, Bibliothèque québécoise, éd. Claude Lamy (avec Claude Sabourin), 1995, p. 243 [pp. 243-249 (239-249, 426-427, 493-494)].

³¹² Du seul côté de ces théologiennes (dont plusieurs se sont elles-mêmes inspirées des écrits appartenant à la théologie de la libération développée surtout en Amérique latine), on peut ainsi se référer notamment aux multiples écrits bibliques féministes à avoir été publiés entre les deux volumes de la « Bible de la femme » anglophone, parus respectivement en 1895 et en 1898, et le recueil *Une Bible des femmes*, sorte de pendant francophone des premiers, paru en 2018. Pour ces ouvrages, voir : Élisabeth Parmentier, Pierrette Daviau et Lauriane Savoy (dir.), *Une Bible des femmes. Vingt théologiennes relisent des textes controversés*, Genève, Labor et fides, 2018, 288 p. ; Elizabeth Cady Stanton (dir.), *The Woman's Bible*, Berkeley, West Margins Press, coll. « Mint Editions », 2021 [1895 et 1898], 462 p. Cette dernière édition

combattre les violences symboliques (voire politiques) à l'aide d'un texte (même régressif ou rébarbatif à première vue), et de le tendre ensuite (ou de le « livrer ») comme outil à d'autres luttes et d'autres combats, plutôt que de lui faire violence en tentant d'en plaquer ou d'en fixer définitivement et péjorativement le sens (en même temps que le sort qui lui est jeté ou réservé, et auquel il sera éventuellement livré [d'abord par ses

contient les deux parties originellement parues séparément. Uniquement sur la Genèse et la fable adamique (de la Création du monde) qu'elle contient dans ses trois ou quatre assez courts premiers chapitres, une littérature féministe substantielle et abondante est disponible, dont ne voici que quelques exemples (le premier d'entre eux s'apparentant en fait à une métacritique de la critique féministe du récit biblique de la Création) : Joseph Abraham, *Eve: Accused or Acquitted? An Analysis of Feminist Readings of the Creation Narrative Texts in Genesis 1-3*, Carlisle, Paternoster Press, coll. « Paternoster Biblical Monographs », 2007, 312 p. ; Phyllis A. Bird, « “Male and Female He Created Them”: Gen 1:27b in the Context of the Priestly Account of Creation », *Harvard Theological Review*, vol. 74, n° 2, 1981, pp. 129-160. ; Athalya Brenner (éd.), *A Feminist Companion to Genesis*, Londres, Bloomsbury, coll. « Feminist Companion to the Bible », 1998 [1993], 276 p. ; L. Juliana M. Claassens, « And the Moon Spoke Up: Genesis 1 and Feminist Theology », *Review and Expositor*, vol. 103, n° 2, 2006, pp. 325-342. ; Jonathan Kangwa et Sarojini Nadar, « Demythologizing for Ecological Justice: An African Eco-Feminist Reading of Genesis 1-3 », *Journal for the Study of Religion*, vol. 27, n° 2, 2014, pp. 270-296. ; Ubong Ekpenyong Eyo, « Creation Accounts in Gen. 1 & 2: A Feminist Interpretation », *International Journal of Humanities and Innovation*, vol. 3, n° 1, 2020, pp. 29-33. ; Mmapula Diana Kebaneilwe, « The Good Creation: An Ecowomanist Reading of Genesis 1-2 », *Old Testament Essays*, vol. 28, n° 3, 2015, pp. 694-703. ; Reuven Kimelmann, « The Seduction of Eve and Feminist Readings of the Garden of Eden », *Women in Judaism: A Multidisciplinary Journal*, vol. 1, n° 2, 1998. ; Carol Meyers, « Gender Roles and Genesis 3:16 Revisited », dans *The Word of the Lord Shall Go Forth*, Philadelphia, 1983. ; Carol Meyers, *Discovering Eve: Ancient Israelite Women in Context*, New York, 1988. ; Pamela J. Milne, « Genesis from Eve's Point of View », *The Washington Post*, 26 mars 1989. ; Ilana Pardes, « Creation According to Eve: Beyond Genesis 3 », *The Shalvi/Hyman Encyclopedia of Jewish Women*, en ligne : <https://jwa.org/encyclopedia/article/creation-according-to-eve-beyond-genesis-3>. ; Judith Plaskow, « The Coming of Lilit », dans Ellen M. Umansky et Dianne Ashton (dir.), *Four Centuries of Jewish Women's Spirituality: A Sourcebook*, Boston, Beacon Press, 1992. ; Phyllis Trible, « Eve and Adam: Genesis 2-3 Reread », *Andover Newton Quarterly*, vol. 13, 1973, pp. 74-81. Plus généralement, on peut, toujours à titre d'exemples, se référer à ces quelques autres articles, chapitres et ouvrages : Mieke Bal, *Lethal Love: Feminist Literary Interpretations of Biblical Love Stories*, Bloomington, 1987. ; Athalya Brenner (éd.), *A Feminist Companion to the Bible*, Sheffield, England, 1993. ; Athalya Brenner et Carole R. Fontaine (éd.), *A Feminist Companion to Reading the Bible: Approaches, Methods and Strategies*, Londres et New York, Routledge, 2013 [2001], 654 p. ; Mary Daly, *Beyond God the Father: Toward a Philosophy of Women's Liberation*, Boston, 1973. ; Pamela J. Milne, « The Patriarchal Stamp of Scripture: The Implications of Structuralist Analyses for Feminist Hermeneutics », *Journal of Feminist Studies in Religion*, vol. 5, n° 1, 1989, pp. 17-34. ; Sarah Nicholson et Zanne Domoney-Lyttle, « Women and Gender in the Bible and the Biblical World: Editorial Introduction », *Open Theology*, vol. 6, n° 1, 2020, pp. 706-710. ; Ilana Pardes, *Countertraditions in the Bible: A Feminist Approach*, Cambridge, 1992. ; Phyllis Trible, *God and the Rhetoric of Sexuality*, Philadelphia, Fortress Press, 1978.

interprètes actuels, puis ses interprètes virtuels, soit ce sort même qui lui sera ensuite provisoirement ou ultimement réservé par pratiquement l'ensemble des interprètes ou de ses interprètes potentiels]) – une violence elle aussi symbolique, dont est alors indéfiniment reproduit le cycle, tout juste comme dans un roman d'Hubert Aquin... Ainsi, une posture interprétative ou d'interprétation est toujours aussi une (im)posture discursive et d'énonciation – y compris lorsqu'elle (s'ar)rime avec une « posture-dénonciation ».

Si cet enseignement s'applique parfaitement aux canons, aux œuvres et aux textes littéraires, il paraît également s'appliquer aux objets culturels et mémoriels (parmi ceux qui n'ont pas encore été détruits ni tout à fait réduits au rang d'archives ou d'artéfacts) – dont sont parties prenantes et intégrant les mythes et récits nationaux qui ont eu, ont et auront très souvent mauvaise presse, parfois bien sûr mauvaise mine, mais davantage encore mauvaise plume. À l'ère de la globalisation des structures économiques, juridiques et politiques comme d'une « néolibéralisation » ou « postmodernisation » simultanée et convergente des esprits, lesquelles offrent encore un avenir incertain à de nombreuses « communautés imaginées » (dont sont les communautés nationales), peut-être faudrait-il réactualiser, se réapproprier et réinterpréter sans cesse les divers contenus et formes symboliques (esthétiques et poétiques, historiques et politiques) à même d'agir comme ferments communautaires et fondements sociétaux – pour en redécouvrir ainsi le potentiel d'émancipation plutôt que de chercher à les nier, à les diminuer ou à les condamner univoquement (à disparaître).

Avant que ne soient jetés au feu ou ne tombent à l'eau des pans entiers de textes hérités et médités de plus ou moins longue date sous prétexte de la condamnation anachronique de leur(s) auteur(s) ou de la fixation abusive de leur(s) sens ou de leur(s) valeur(s), peut-être serait-il sain (ou n'est-il pas vain) de se rappeler que le « sens » d'un texte (sa direction autant que sa signification) est toujours (l')issu (c'est-à-dire le construit ou le produit) d'un procédé de lecture constamment réalisé et continûment renouvelé, d'un processus continuellement reconduit et perpétuellement reproduit d'actualisation et d'interprétation dont s'avère lui-même tributaire tout jugement moral

ou politique commis à l'endroit du texte – dont celui qui viserait à le condamner définitivement ; que le fardeau de l'*œuvre* (soit du sens comme du sort qui en sont fixés autant que de la *preuve* menant ou servant au jugement critique) incombe au lecteur et à l'interprète bien plus encore qu'au texte ou à son auteur ; qu'une œuvre, par la lecture, est ainsi toujours mise « en procès » et que le poids (éthique autant que politique) du verdict pèse aussi sur les épaules de (celui ou celle qui) l'interprète.

Ainsi faudrait-il, avant de juger (avec plus ou moins de sévérité), simplement jauger (et d'abord juger de) la part béante d'indétermination (voire d'indécidabilité) qui permettrait peut-être de relire et de réhabiliter à la fois l'œuvre romanesque d'Hubert Aquin et l'histoire nationale du Québec dans laquelle elle s'inscrit, cette fois – non pas pour toutes, jamais pour toutes – pour les vivants, et non plus pour les morts (qu'ils aient été eux-mêmes lecteurs, ou même auteurs). Encore faudrait-il, pour y parvenir, ne jamais perdre de vue et non plus réprimer le caractère intrinsèquement pluriel de la communauté interprétative nationale, ainsi que limiter les ambitions de ceux qui dirigent et érigent au rang de doctrine ou de dogme sa prétendue détermination. Car, comme toute œuvre littéraire, tout récit historique, tout mythe mémoriel, tout conte traditionnel et tout roman national, une communauté interprétative correspond à une structure de choix autant que de contraintes, qui offre elle-même tout à la fois une puissance et une contrainte d'agir, et qui oscille, selon l'usage que l'on en fait, entre domination et émancipation.

*

La politique de l'interprétation qui a été ici à la fois étudiée et élaborée n'est pas une fin en soi. La suite à lui donner devra (ou pourrait notamment) la convertir en une véritable éthique et théorie politique de l'interprétation et de la délibération, notamment en contexte de polarisation sociétale et de diversité cognitive. L'interprétation est avancée (par son titre même) comme le concept central de ce mémoire, concomitant et coextensif à la fois de la réception (esthétique) autant que de la délibération démocratique. C'est d'ailleurs par l'exploration de sa dimension normative irréductible que le premier mène à (ré)envisager les deux suivants au travers de son propre prisme. Au-delà de l'emprise

imaginée des textes sur les interprètes et de l'éventuelle prise émanicipée de ces derniers sur les premiers (ou des entreprises émanicipatrices des uns et des autres), s'impose une nouvelle fois à la réflexion une question encore plus fondamentale qui, depuis qu'elle se pose, a fait et fait couler des rivières d'encre rouge et noir au sein des anciens comme des nouveaux régimes, et au cœur des révolutions comme de la libéralisation tranquille des sociétés occidentales ; soit celle de la liberté d'expression. La portée de celle-ci s'étend bien sûr aux notions de la *censure* exercée ou non par une autorité *légal*e ou *morale*³¹³ comme de ce qui fait *scandale* au plan sociétal, de même que, de manière au moins adjacente, à la question épineuse et tortueuse de la *censure sociale* –laquelle demande en tout cas un meilleur éclairage que pourrait lui fournir une attention portée à l'interprétation et à la réception de l'œuvre et de la parole –, sans compter les causes et les effets de l'*autocensure* souvent corollaire à chacune de ces différentes formes.

Si la liberté d'expression a d'abord été comprise, pensée ou réfléchie comme une liberté d'énonciation, les conséquences tirées de la présente étude en dessinent plutôt une réflexion inversée (plus ou moins symétrique) par laquelle elle devient, comme en un miroir, au détour d'une anamorphose ou au travers d'une syllepse, non pas qu'une liberté mais également une responsabilité d'interprétation. Face à celles des auteurs, donc, elle pose également la liberté et la responsabilité corollaires des lecteurs, voire des censeurs. Ce renversement se trouve déjà entamé ou du moins tacitement suggéré par le glissement

³¹³ Beaucoup des études historiques ou philosophiques réalisées sur la censure, parce qu'elles ne considèrent que superficiellement le pôle de l'interprétation, ne prennent pas en compte les tenants et aboutissants d'une véritable herméneutique ou d'une sémiotique de l'interprétation. Parmi d'excellentes et pertinentes études situées en France et au Québec, voir par exemple : Robert Darnton, *L'Affaire des Quatorze. Poésie, police et réseaux de communication à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, coll. « NRF (essais) », trad. Jean-François Sené, 2014 [2010], 218 p. ; Robert Darnton, *De la censure. Essai d'histoire comparée*, Paris, Gallimard, coll. « NRF (essais) », trad. Jean-François Sené, 2014 [2014], 416 p. ; Robert Darnton, *Éditer et pirater. Le commerce des livres en France et en Europe au seuil de la Révolution*, Paris, Gallimard, coll. « NRF (essais) », trad. Jean-François Sené, 2021 [2021], 496 p. ; Claude-Marie Gagnon, « La Censure au Québec », *Voix et images*, vol. 9, n° 1, 1983, pp. 103-117. ; Pierre Hébert, *Le Livre crucifié (Censure et littérature au Québec, t. 1, 1625-1919)*, Montréal, Fides, 1997, 290 p. ; Pierre Hébert, *Des vieux couvents au plaisir de vivre (Censure et littérature au Québec, t. 2, 1920-1959)*, Montréal, Fides, 2004, 252 p. ; Pierre Hébert, Kenneth Landry et Yves Lever (dir.), *Dictionnaire de la censure au Québec. Littérature et cinéma*, Montréal, Fides, 2006, 720 p.

de l'attention portée d'une part à la prévention légale d'un « mal » ou d'un « tort » (*harm*) significatif, souvent physique ou assez concret, commis par un discours spécifique à l'endroit de personnes ou de groupes vulnérables (ou à sa traduction libérale la plus communément acceptée en pratique, soit l'interdiction préventive des discours haineux et, en particulier, de l'incitation active à la haine), à la punition sociale – voire légale – de l'offense, soit un tort symbolique possiblement dommageable mais par définition plus relatif, plus diffus et plus abstrait³¹⁴.

Or, il est parfois effarant et souvent étonnant de constater à quel point ces débats, n'envisageant que le domaine du *moralement* (et donc le plus souvent du *socialement*) dicible ou indicible, c'est-à-dire de la moralité, de l'amoralité ou de l'immoralité de l'énonciation, ont omis de considérer les enjeux herméneutiques et sémiotiques fondamentaux pourtant intrinsèquement soulevés au cœur même des arguments présentés par les tenants et défendants des différentes postures qui les animent – de la même façon qu'ils ont communément négligé de s'appuyer sur toute théorie de la réception et de l'interprétation³¹⁵. À partir du cas concret des lectures politiques d'œuvres

³¹⁴ Pour une formulation étoffée de cette distinction, voir par exemple : Joel Feinberg, *Harm to Others (The Moral Limits of the Criminal Law, vol. 1)*, Oxford, Oxford University Press, 1987 [1984], 282 p. ; Joel Feinberg, *Offense to Others (The Moral Limits of the Criminal Law, vol. 2)*, Oxford, Oxford University Press, 1988 [1985], 348 p. ; Judith Jarvis Thomson, « Feinberg on Harm, Offense, and the Criminal Law: A Review Essay », *Philosophy and Public Affairs*, vol. 15, n° 4, 1986, pp. 381-395. Dans un tout autre contexte, soit celui d'un débat français et européen survolté faisant notamment suite aux attentats meurtriers commis à Paris contre l'équipe éditoriale de *Charlie Hebdo*, Anastasia Colosimo dresse pour sa part un parallèle entre le délit de blasphème et l'offense aux croyants, ce dernier correspondant selon elle à la résurgence sous une forme actualisée du premier : Anastasia Colosimo, *Les Bûchers de la liberté*, Paris, Stock, 2016, 232 p. Pour un point de vue opposé, voir notamment : François Toutée, *Qu'est-ce qui cloche avec Charlie ? La liberté d'expression en contexte multiculturel*, mémoire de maîtrise (philosophie), Montréal, Université du Québec à Montréal, 2018, 135 f.

³¹⁵ Une exception à cette règle doit être notée, bien qu'il s'agisse autant – sinon davantage – d'une provocation élégante que d'une véritable proposition théorique sur la liberté d'expression, à même de renseigner sur le « comment » faire en « commun » : Stanley Fish, *There's No Such Thing as Free Speech...and It's a Good Thing Too*, Oxford, Oxford University Press, 1994, 346 p. ; Stanley Fish, *The First: How to Think About Hate Speech, Campus Speech, Religious Speech, Fake News, Post-Truth, and Donald Trump*, New York, One Signal (Atria), 2019, 240 p. Dans une veine à la fois semblable et distincte, on pourra aussi consulter avec un certain intérêt cet appel d'Yves Citton : Yves Citton, *Faire avec. Conflits, coalitions, contagions*, Paris, Les liens qui libèrent, 2021, 192 p.

littéraires, la présente réflexion y va en cela d'une suggestion plus générale : le détour par les théories herméneutiques et sémiotiques de l'interprétation et de la signification se révèle plus qu'opportun dans le but à la fois de clarifier et d'élucider les problèmes éthiques et politiques abondamment discutés lorsqu'il est question de liberté d'expression, mais également d'en proposer des (ré)solutions qui, bien que toujours partielles (voire partiales), tiennent néanmoins compte des multiples et complexes dimensions de l'attribution, de l'audition, de la circulation et de la distribution de la parole et des discours dans l'espace public et politique comme de la délibération démocratique, y compris (lorsqu'elle entre dans le domaine *de la* ou *du*) polémique³¹⁶.

³¹⁶ Pour la proposition d'une éthique qui concerne spécifiquement l'aspect polémique de la discussion publique (dans le sillage de laquelle la présente réflexion a notamment pour but de s'inscrire), voir par exemple : Dominique Garand, Laurence Daigneault Desrosiers et Philippe Archambault, *Un Québec polémique. Éthique de la discussion dans les débats publics*, Montréal, Hurtubise, coll. « Cahiers du Québec », 2014, 452 p. Pour des éthiques de la discussion désormais « canoniques » en philosophie et théorie ou pensée politiques, voir bien sûr (mais certes non exclusivement) : Karl-Otto Apel, *Éthique de la discussion*, Paris, Le Cerf, coll. « Humanités », trad. Mark Hunyadi, 1994, 119 p. ; Jürgen Habermas, *De l'éthique de la discussion*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », trad. Mark Hunyadi, 2013 [1985], 202 p. Il va sans dire que plusieurs autres ouvrages de Karl-Otto Apel ou de Jürgen Habermas pourraient être cités en lien avec leur éthique respective de la discussion (et leur théorie respective de la communication). Voir notamment (cette fois encore non exclusivement) : Karl-Otto Apel, *L'Éthique à l'âge de la science. L'a priori de la communauté communicationnelle et les fondements de l'éthique*, Lille, Presses universitaires de Lille, coll. « Opuscule », trad. Raphaël Lellouche et Inga Mittmann, 1987 [1967], 144 p. ; Karl-Otto Apel, *L'Éthique après Kant (Discussion et responsabilité, t. 1)*, Paris, Le Cerf, coll. « Passages », trad. Christian Bouchindhomme, Marianne Charrière et Rainer Rochlitz, 1996 [1988], 192 p. ; Karl-Otto Apel, *Contribution à une éthique de la responsabilité (Discussion et responsabilité, t. 2)*, Paris, Le Cerf, coll. « Passages », trad. Christian Bouchindhomme et Rainer Rochlitz, 1998 [1988], 224 p. ; Karl-Otto Apel, *La Réponse de l'éthique de la discussion au défi moral de la situation humaine comme telle et spécialement aujourd'hui*, Louvain-la-Neuve et Louvain, Éditions de l'Institut supérieur de philosophie et Peeters, coll. « Bibliothèque philosophique de Louvain », trad. Michel Canivet, 2001 [1999], 160 p. ; Jean-Marc Ferry, *Habermas, l'éthique de la communication*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Recherches politiques », 1987, 595 p. ; Jean-Marc Ferry, *De l'antinomie de la vérité à la fondation ultime de la raison (Philosophie de la communication, t. 1)*, Paris, Le Cerf, coll. « Humanités », 1994, 128 p. ; Jean-Marc Ferry, *Justice politique et démocratie procédurale (Philosophie de la communication, t. 2)*, Paris, Le Cerf, coll. « Humanités », 1994, 125 p. ; Jürgen Habermas, *Rationalité de l'agir et rationalisation de la société (Théorie de l'agir communicationnel, t. 1)*, Paris, Fayard, coll. « L'espace du politique », trad. Jean-Marc Ferry, 1987 [1981], 450 p. ; Jürgen Habermas, *Pour une critique de la raison fonctionnaliste (Théorie de l'agir communicationnel, t. 2)*, Paris, Fayard, coll. « L'espace du politique », trad. Jean-Marc Ferry, 1987 [1981], 480 p. ; Jürgen Habermas, *Morale et communication. Conscience morale et activité communicationnelle*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », trad. Christian Bouchindhomme, 1999 [1983], 224 p. ; Jürgen Habermas, *Idéalisations et communication. Agir communicationnel et usage de la raison*, Paris, Fayard, coll. « Sciences humaines », trad. Christian Bouchindhomme, 2006 [2001], 120 p.

Au-delà des paramètres spécifiques de l'élaboration de la présente étude, il s'agira donc maintenant d'apporter une modeste contribution à la correction de cette omission en intégrant à l'approche de la liberté d'expression et de discussion publiques des considérations herméneutiques et sémiotiques qui se rapportent plus précisément aux questions cruciales et pourtant négligées de la réception et de l'interprétation des énoncés en jeu dans la délibération. Selon cette conception, une approche « heureuse » de la liberté d'expression ne devrait faire l'impasse – ni même chercher à en faire l'économie provisoire – ni sur les (pré)conditions, (pré)déterminations, (pré)dispositions, (pré)suppositions propres aux instances particulières de réception et d'interprétation des paroles et des œuvres (autant que des actes et des gestes herméneutiques posés par autrui), ni surtout sur les opérations cognitives et constitutives de l'interprétation ; non plus qu'elle devrait négliger la prise en compte des structures qui ancrent et encadrent l'activité d'interprétation, qui en sont autant de choix que de contraintes (externes et internes au « texte » ou à l'« objet » interprété) et qui, bien loin d'en disposer ou de l'épuiser (tout au plus la balisent-elles et la relativisent-elles sans pour autant la minimiser ou l'amenuiser), actualisent, concrétisent et réalisent l'agentivité (soit la marge appréciable, voire considérable de *manœuvre*) des interprètes.

L'élaboration d'une éthique et d'une théorie politique de la délibération sous l'angle de l'interprétation et de la réception de même que le recours pour ce faire à l'herméneutique et à la sémiotique sont rendus d'autant plus pressants sous l'effet d'un phénomène qu'il pourrait convenir de nommer l'*accélération du temps émancipatoire* (comme de la logique *sémiocidaire* qui semblerait ou paraîtrait l'accompagner) provoquée par la chute et le dépassement (ou encore la fragmentation abondante) des grands récits d'émancipation mobilisateurs – mais aussi fédérateurs – de la modernité littéraire autant que politique³¹⁷ ; et l'avènement précipité d'une action (intellectuelle et

³¹⁷ Voir d'abord à ce propos le classique qu'est devenue l'étude sur la « condition (dite) postmoderne » initialement commandée au philosophe français Jean-François Lyotard sous forme de rapport par le

militante) *restreinte* ou *spécifique* qu'un Michel Foucault appelait par exemple de ses vœux³¹⁸ – plus encore au moment où, dans une frénésie événementielle continue, les récits et les lieux d'émancipation spécifique gagnent néanmoins en prétention de devoir et pouvoir s'appliquer à l'ensemble de la société et des (mi)lieux de socialité. Le climat social bouillant qui découle d'une telle fragmentation des visées émancipatoires et des (sous-)cultures interprétatives se montre de surcroît particulièrement propice à la multiplication des dynamiques de polarisation sociétale sous l'effet desquelles les adversités (politiques) ont tôt fait de se changer en altérités et la conflictualité constitutive du politique en conflits d'identité(s)³¹⁹.

Ainsi non seulement le *rétrécissement du monde* et l'*élimination progressive des distances et des frontières physiques* corollaires de l'*expansion continue des horizons* rendue possible par les gains incessants d'efficacité des outils (désormais) virtuels de communication et des moyens matériels de mobilité humaine, additionnés à une immigration de masse, ont-ils mené à l'émergence, dans un même lieu physique ou virtuel (ou encore *imaginé*) autrefois perçu comme culturellement (et moralement) homogène, d'une pluralité d'espace moraux³²⁰ ; mais les générations (intellectuelles et militantes) émancipatoires se succédant à un rythme accéléré donnent ainsi l'inquiétante impression de s'empiler (et de se piler) les unes sur les autres en des espaces ou en des mondes parallèles dépourvus de transversalité ou de temporalité commune, aliénant tout

Gouvernement du Québec : Jean-François Lyotard, *La Condition postmoderne*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1979, 128 p.

³¹⁸ Voir notamment : Noam Chomsky, Michel Foucault et Fons Elders, « De la nature humaine. Justice et contre-pouvoir » [1974 (1971)], dans Michel Foucault, *Dits et écrits* (vol. 1, 1954-1975), Paris, Gallimard, coll. « Quarto », éd. Daniel Defert et François Ewald, 2001, pp. 1339-1380.

³¹⁹ Au sein de sociétés profondément diversifiées ou de régimes politiques décentralisés, notamment des fédérations (« mononationales » comme « plurinationales »), de telles dynamiques polarisantes en viennent parfois même à gagner une assise territoriale et à s'inscrire durablement au sein des institutions étatiques et démocratiques et des organisations publiques et politiques, se logeant alors – sous différentes formes partisanses – à des niveaux multiples de l'appareil gouvernemental.

³²⁰ À ce propos, voir : Guy Kirsch, « De l'espace moral à des espaces moraux », dans Lukas K. Sosoe (dir.), *La Vie des normes et l'esprit des lois*, Paris, L'Harmattan, coll. « Ethiké », 2018, pp. 319-336.

espoir de discussion publique et politique (comportant une dimension intersubjective – dont intergénérationnelle – significative) intracommunautaire ou intrasociétale.

Pour peu que l'on prête une certaine authenticité à ces voix qui s'entrechoquent (et peu importe la crédibilité potentielle ou véritable que l'on veut ou daigne bien – ou non – leur accorder), un tel phénomène, ne serait-ce que par l'actualité constante (et constamment renouvelée) de ses effets les plus délétères, ne peut vraisemblablement (plus) être réduit à un simple « malaise identitaire » ni à une vulgaire « panique morale³²¹ ». Contre la nécessité statique d'un repli identitaire autant que libertaire, pour une (ré)conciliation agonistique et dynamique des vulgates diversitaires et identitaires, la présente tentative de penser ouvertement (bien plus que de « poser ») les conditions d'un meilleur vivre-ensemble sur lequel repose l'exercice de la démocratie comme le respect de la diversité suit également la volonté de tracer – autant que faire se peut – les contours poreux et perméables d'un espace social et sociétal, public et politique, démocratique et délibératif qui soit, à court et moyen comme à long terme, non seulement hospitalier, mais tenable, recevable, praticable et habitable.

³²¹ Sur la notion de « panique morale » originellement formulée et développée par Stanley Cohen, voir notamment : Stanley Cohen, *Folk Devils and Moral Panics*, Londres et New York, Routledge, 2011 [1972], 328 p. ; Erich Goode et Nachman Ben-Yehuda, *Moral Panics: The Social Construction of Deviance*, Londres, Wiley-Blackwell, 2009 [1994], 312 p. ; Laurent Melito, « La panique morale au cœur des politiques publiques de la prostitution », *Sens-dessous*, vol. 1, n° 15, 2015, pp. 15-22. ; Ruwen Ogien, *La Panique morale*, Paris, Grasset, 2004, 356 p.

ANNEXE A

PREMIER PLAN INITIAL DU MÉMOIRE

Introduction

Chapitre I – La fin du texte : de l'autorité des textes à l'agentivité des interprètes, de l'intention de l'auteur à l'invention du lecteur

1.1. Trouble dans le texte ou le statut (quo) débouloonné de la forme symbolique : actes juridiques, gestes critiques et usages politiques

1.1.1. Regards anamorphiques et voix antiphoniques : le lecteur d'Aquin et l'Eco de l'auteur

1.1.2. La Constance et les circonstances de la lecture : le lecteur à l'École d'Iser et de Jauss

1.1.3. Le miroir (*ren*)flouant (et déformant) du texte : Pierre Bayard face au spectre d'Hamlet

1.1.4. La lettre ne fait pas le droit : la magistrature assise entre deux bancs

1.1.5. Le juge comme auteur politique : l'École de Nanterre sous la plume d'Éric Millard

1.1.6. Le juge comme acteur politique : Michel Troper sur la scène du droit

1.1.7. Le « pouvoir » de l'interprète (et de l'interprétation) : de la volonté à l'autorité, de la liberté vers l'agentivité

1.1.8. Le camarade (bien) armé du texte : Jean-François Hamel et son Compagnon de révolte

1.1.9. Le jugement dernier (sera le premier) : des dernières instances comme premier recours (et ultimes secours)

1.2. Après la mort de l'auteur ou le degré zéro de la lecture : (autorité des) communautés interprétatives ou agentivité des interprètes ?

1.2.1. Jugera bien qui jugera le dernier : (l'apparence de) circularité de l'argument sur l'autorité, la compétence et la légitimité des interprètes

1.2.2. « Infaillibles parce que suprêmes » : autorité et institutions, positionnalité et positions des interprètes

1.2.3. Des interprètes autorisés aux communautés autoritaires : Stanley Fish et la toute-puissance des communautés interprétatives

1.2.4. Dictature(s) du sens ou culture(s) de l'interprétation : Yves Citton et la lecture littéraire comme acte d'émancipation

1.2.5. Le juge comme auteur prolifique : Julie Allard et le roman du droit (sur Ronald Dworkin et son double)

1.3. Le texte de la critique : questions de méthode (préliminaires) pour une métacritique (littéraire)

1.3.1. De la critique du texte au texte critique ...

1.3.2. ... et du texte critique au texte de la critique

Chapitre II – De mots et d'usages : regard sur la critique féministe de l'œuvre romanesque d'Hubert Aquin

2.1. D'images et de maux : des communautés interprétatives aux usages sociopolitiques

2.1.1. Des lectures univoques ...

2.1.2. ... et des lectures plurivoques

2.1.3. Deux textes interprétés ...

2.1.4. ... ou deux communautés interprétatives ?

2.1.5. D'un usage l'autre ...

2.1.6. ... ou d'un autre clivage ?

2.2. Le corps de l'œuvre livré pour nous : des usages sociopolitiques aux communautés sociétales

2.2.1. Entre déconstruction subversive et construction rétrospective

2.2.2. Entre domination et émancipation

Chapitre III – Raison et déraison du pouvoir symbolique : éthique et (théorie) politique de l'interprétation (et de la réception)

3.1. L'œuvre en procès : entre mélioration et péjoration, entre acceptation et condamnation

3.2. Là où le bât blesse : l'hors-champ du signe ou les limites du symbolique

3.3. Le camp du signe : la fin du politique

3.3.1. Structure de culture, culture de la structure

3.3.2. Communautés interprétatives et institutions politiques

3.4. Le chant du signe : les torts du sémiocide**3.5. Les chaînes du roman : entre liberté et responsabilité**

3.5.1. Du doute méthodique (ou systématique) à une écoute (psych)analytique ...

3.5.2. ... et à une joute pragmatique

Conclusion

ANNEXE B

SECOND PLAN INITIAL DU MÉMOIRE

Introduction

Chapitre I – La fin du texte : de l'autorité des textes à l'agentivité des interprètes, de l'intention de l'auteur à l'invention du lecteur

1.1. Trouble dans le texte ou le statut (quo) débouloigné de la forme symbolique : différences matérielles du texte ou différents textes idéels ?

1.1.1. Le texte matériel : de la différence *objective* entre textes matériels

1.1.2. Le texte idéal (et le paradigme intérieur *de l'interprète*) : de la différence *subjective* entre textes idéels

1.2. Après la mort de l'auteur ou le degré zéro de la lecture : (autorité des) communautés interprétatives ou agentivité des interprètes ?

1.2.1. La communauté interprétative (et le paradigme extérieur *à l'interprète*) : de la différence *collective* ou *intersubjective* entre communautés interprétatives

1.2.2. L'usage axiomatique et sociopolitique (des textes par les interprètes ou les communautés d'interprètes) : de la différence *normative*, *prescriptive* ou *performative* entre usages axiomatiques ou sociopolitiques

Chapitre II – D'images et de maux : des communautés interprétatives aux usages sociopolitiques

2.1. Des lectures univoques ...

2.2. ... et des lectures plurivoques

2.3. Deux textes interprétés ...

2.4. ... ou deux communautés interprétatives ?

2.5. D'un usage l'autre ...

2.6. ... ou d'un autre clivage ?

Chapitre III – De mots et d’usages : des usages sociopolitiques aux communautés sociétales

3.1. Le corps de l’œuvre livré pour nous : entre déconstruction subversive et construction rétrospective

3.1.1. Le parti de l’univocité

3.1.2. Le pari de la plurivocité

3.2. Mettre (de) l’œuvre à l’ouvrage : la lecture à l’œuvre ou les manœuvres de l’interprète, entre domination et émancipation

3.2.1. L’œuvre en procès : entre mélioration et péjoration, entre acceptation et condamnation

3.2.2. Là où le bât blesse : l’hors-champ du signe ou les limites du symbolique

Conclusion

BIBLIOGRAPHIE

- Abraham, J. (2007). *Eve: Accused or Acquitted? An Analysis of Feminist Readings of the Creation Narrative Texts in Genesis 1-3*. Paternoster Press.
- Allard, J. (2008). Interprétation, narration et argumentation en droit : le modèle du roman à la chaîne chez Ronald Dworkin. Dans E. Danblon, E. de Jonge, E. Kissina et L. Nicolas (dir.), *Argumentation et narration* (p. 67-80). Éditions de l'Université de Bruxelles.
- Apel, K.-O. (1987). *L'Éthique à l'âge de la science : l'a priori de la communauté communicationnelle et les fondements de l'éthique*. Presses universitaires de Lille.
- Apel, K.-O. (1996). *L'Éthique après Kant (Discussion et responsabilité, t. 1)*. Cerf.
- Apel, K.-O. (1998). *Contribution à une éthique de la responsabilité (Discussion et responsabilité, t. 2)*. Cerf.
- Apel, K.-O. (1994). *Éthique de la discussion*. Cerf.
- Apel, K.-O. (2001). *La Réponse de l'éthique de la discussion au défi moral de la situation humaine comme telle et spécialement aujourd'hui*. Éditions de l'Institut supérieur de philosophie et Peeters.
- Aquin, H. (1993). *L'Antiphonaire*. Bibliothèque québécoise.
- Aquin, H. (1993). *Trou de mémoire*. Bibliothèque québécoise.
- Aquin, H. (1995). Cher lecteur. Dans *Profession : écrivain (Mélanges littéraires, t. 1, p. 266-275, 263-275, 430-431, 496-497)*. Bibliothèque québécoise.
- Aquin, H. (1995). « La disparition élocutoire du poète » (Mallarmé). Dans *Profession : écrivain (Mélanges littéraires, t. 1, p. 243-249, 239-249, 426-427, 493-494)*. Bibliothèque québécoise.

- Aquin, H. (1995). La fatigue culturelle du Canada français. Dans *Comprendre dangereusement (Mélanges littéraires, t. 2, p. 65-110, 43-110, 366-392, 467-476, 529-534)*. Bibliothèque québécoise.
- Aquin, H. (1995). La mort de l'écrivain maudit. Dans *Profession : écrivain (Mélanges littéraires, t. 1, p. 201-207, 195-207, 417-420, 482-488, 533-534)*. Bibliothèque québécoise.
- Aquin, H. (1995). *Prochain Épisode*. Bibliothèque québécoise.
- Aquin, H. (1995). Profession : écrivain. Dans *Point de fuite* (p. 45-59, 175-177, 291-292). Bibliothèque québécoise.
- Aquin, H. (1995). Un Canadien errant. Dans *Point de fuite* (p. 29-44, 173-175, 289-291). Bibliothèque québécoise.
- Aquin, H. (1997). *Neige noire*. Bibliothèque québécoise.
- Aquin, H. (2001). *L'Invention de la mort*. Bibliothèque québécoise.
- Austin, J. L. (1991). *Quand dire, c'est faire*. Seuil (Points).
- Bayard, P. (2014). *Enquête sur Hamlet. Le dialogue de sourds*. Minuit (Double).
- Belda, J.-B. (2011). *La Théorie réaliste de l'interprétation et le droit privé* [mémoire de maîtrise, Université de Montpellier (Montpellier 1)].
- Belda, J.-B. (2011). *La Théorie réaliste de l'interprétation : réflexion sur la place du juge* [note de recherche, Université de Montpellier (Montpellier 1)].
- Bergeron, L. (1973). *Prochain Épisode* et la révolution. *Voix et images du pays*, 6(1), 123-129.
- Berthiaume, A. (1973). Le thème de l'hésitation dans *Prochain Épisode*. *Liberté*, 15(1), 135-148.
- Biasi (de), P.-M. (2000). *La Génétique des textes*. Nathan.
- Biasi (de), P.-M. (2011). *Génétique des textes*. CNRS.
- Bloor, D. (1997). *Wittgenstein, Rules and Institutions*. Routledge.

- Boileau, X. (2017). *Structure de culture et minimalisme : l'enjeu politique du minimalisme sémantique* [mémoire de maîtrise, Université de Montréal].
- Boileau, X. (2018). La signification minimale : un enjeu politique. Dans A. Paquet (dir.), *Émancipation et politique* (p. 15-41). Cahiers d'Ithaque.
- Boisclair, I. et Saint-Martin, L. (2006). Les conceptions de l'identité sexuelle, le postmodernisme et les textes littéraires. *Recherches féministes*, 19(2), 5-27.
- Boisclair, I. et Saint-Martin, L. (2007). Féminin / Masculin : jeux et transformations. *Voix et images*, 32(2), 9-13.
- Borg, E. (2007). Minimalism versus Contextualism in Semantics. Dans G. Preyer et G. Peter (dir.), *Context-Sensitivity and Semantic Minimalism: New Essays on Semantics and Pragmatics* (p. 339-359). Oxford University Press.
- Borges, J. L. (1983). Pierre Ménard, auteur du Quichotte. Dans *Fictions* (p. 41-52). Gallimard (Folio).
- Borges, J. L. (2010). *Œuvres complètes* (t. 1). Gallimard (Pléiade).
- Börjesson, K. (2014). *The Semantics-Pragmatics Controversy*. De Gruyter.
- Bouchard, G. (1991). Typologie des tendances théoriques du féminisme contemporain. *Philosophiques*, 18(1), 119-167.
- Bourdieu, P. (1980). *Le Sens pratique*. Minuit.
- Bourdieu, P. (1982). *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*. Fayard.
- Bourdieu, P. (2002). *Questions de sociologie*. Minuit (Reprise).
- Bourdieu, P. (2011). Champ du pouvoir et division du travail de domination : texte manuscrit inédit ayant servi de support de cours au Collège de France (1985-1986). *Actes de la recherche en sciences sociales*, 5(190), 126-139.
- Bourdieu, P. (2012). *Les Règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*. Seuil (Points).
- Bourdieu, P. (2012). *Sur l'État : cours au Collège de France (1989-1992)*. Seuil (Points).
- Bourdieu, P. (2014). *Langage et pouvoir symbolique*. Seuil (Points).

- Bourdieu, P. (2014). *Raisons pratiques : sur la théorie de l'action*. Seuil (Points).
- Bourdieu, P. (2015). *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédé de Trois Études d'ethnologie kabyle*. Seuil (Points).
- Bourdieu, P. (2015). *Méditations pascaliennes*. Seuil (Points).
- Bourdieu, P. (2016). *Manet, une révolution symbolique : cours au Collège de France (1998-2000)*, suivi d'un manuscrit inachevé de Pierre et Marie-Claire Bourdieu. Seuil (Points).
- Bourdieu, P. (2019). *Sociologie générale : cours au Collège de France* (vol. 1, 1981-1983). Seuil (Points).
- Bourdieu, P. (2019). *Sociologie générale : cours au Collège de France* (vol. 2, 1983-1986). Seuil (Points).
- Boynard-Frot, J. (1982). *Un Matriarcat en procès : analyse systématique de romans canadiens-français (1860-1960)*. Presses de l'Université de Montréal.
- Braunstein, J.-F. (2003). Thomas Kuhn lecteur de Ludwik Fleck. *Archives de philosophie*, 3(66), 403-422.
- Breton, É., Grolleau, J., Kruzynski, A. et Saint-Arnaud-Babin, C. (2007). Mon/notre/leur corps est toujours un champ de bataille : discours féministes et *queers* libertaires au Québec (2000-2007). *Recherches féministes*, 20(2), 113-139.
- Breton, É., Jeppesen, S., Kruzynski, A. et Sarrasin, R. (2015). Les féminismes au cœur de l'anarchisme contemporain au Québec : des pratiques intersectionnelles sur le terrain. *Recherches féministes*, 28(2), 199-222.
- Brissette, P. (1998). *Nelligan dans tous ses états : un mythe national*. Fides.
- Brunet, P. (2004). Irrationalisme et anti-formalisme : sur quelques critiques du syllogisme normatif. *Droits*, 39, 197-217.
- Burke, P. (2017). L'histoire culturelle et ses voisins. *Diogène*, (258-259-260), 12-24.
- Burke, P. (2022). *Qu'est-ce que l'histoire culturelle ?*. Les Belles Lettres.
- Cappelen, H. et E. Lepore (2005). *Insensitive Semantics: A Defense of Semantic Minimalism and Speech Act Pluralism*. Blackwell.

- Cardinal, J. (1993). *Le Roman de l'histoire : politique et transmission du nom dans Prochain Épisode et Trou de mémoire de Hubert Aquin*. Balzac.
- Cavallo, G. et R. Chartier (dir.). (2001). *Histoire de la lecture dans le monde occidental*. Seuil (Points).
- Certeau, M. de (1990). Lire : un braconnage. Dans *Arts de faire (L'Invention du quotidien*, t. 1, p. 239-255). Gallimard (Folio).
- Charles, M. (1995). *Introduction à l'étude des textes*. Seuil.
- Chartier, R. (1987). *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*. Seuil.
- Chartier, R. (1992). *L'Ordre des livres : lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre XIV^e et XVIII^e siècle*. Alinéa.
- Chartier, R. (2000). *Les Origines culturelles de la Révolution française*. Seuil (Points).
- Chartier, R. (dir.). (2003). *Pratiques de la lecture*. Payot (PBP).
- Chartier, R., Peslier, J., Pouilloux, J.-Y. et Glissant, É. (2007). *Agenda de la pensée contemporaine. Qu'arrive-t-il dans la pensée ?* (n° 7). Flammarion.
- Chomsky, N., Foucault, M. et Elders, F. (2001). De la nature humaine : justice et contre-pouvoir. Dans M. Foucault, *Dits et écrits* (vol. 1, 1954-1975, p. 1339-1380). Gallimard (Quarto).
- Citton, Y. (2007). Puissance des communautés interprétatives. Dans S. Fish, *Quand lire c'est faire. L'autorité des communautés interprétatives* (p. 5-27). Prairies ordinaires.
- Citton, Y. (2010). *L'Avenir des humanités : économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation ?*. Découverte.
- Citton, Y. (2017). *Lire, interpréter, actualiser : pourquoi les études littéraires ?*. Amsterdam.
- Citton, Y. (2021). *Faire avec : conflits, coalitions, contagions*. Les liens qui libèrent.
- Clément, B. et Escola, M. (dir.). (2003). *Le Malentendu : généalogie du geste herméneutique*. Presses universitaires de Vincennes.
- Cohen, S. (2011). *Folk Devils and Moral Panics*. Routledge.

- Colosimo, A. (2016). *Les Bûchers de la liberté*. Stock.
- Compagnon, A. (1993). *Chat en poche : Montaigne et l'allégorie*. Seuil.
- Costes, J.-P. (2015). *Les Subversifs hollywoodiens : l'esprit critique du cinéma grand public*. Liber.
- Costes, J.-P. (2017). *Le Monde selon James Bond : portraits secrets d'un monstre sacré*. Liber.
- Costes, J.-P. (2018). *La Sagesse du septième art : répondre aux grandes questions avec le cinéma anglo-saxon*. Liber.
- Costes, J.-P. (2021). *Tintin au pays du mal : la face cachée d'une étoile mystérieuse*. Liber.
- Cusset, F. (2017). L'événement herméneutique. Dans Y. Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?* (p. 11-24). Amsterdam.
- Dainow, J. (1967). The Civil Law and the Common Law: Some Points of Comparison. *American Journal of Comparative Law*, 15(3), 419-435.
- Darnton, R. (2014). *De la censure : essai d'histoire comparée*. Gallimard (NRF).
- Darnton, R. (2014). *L'Affaire des Quatorze : poésie, police et réseaux de communication à Paris au XVIII^e siècle*. Gallimard (NRF).
- Darnton, R. (2021). *Éditer et pirater : le commerce des livres en France et en Europe au seuil de la Révolution*. Gallimard (NRF).
- Desrosiers, M. (2013). *Le Travestissement féminin dans L'Héroïne mousquetaire, histoire véritable (1677-1678) de Jean de Préchac* [mémoire de maîtrise, Université du Québec à Rimouski].
- Diouf, M. (2014). *Roman féminin contemporain : figurations et discours*. L'Harmattan.
- Domnarski, W. (2008). *Federal Judges Revealed*. Oxford University Press.
- Domnarski, W. (2016). *Richard Posner*. Oxford University Press.
- Durand, P. (2008). *Mallarmé : du sens des formes au sens des formalités*. Seuil.

- Dworkin, R. (1994). *L'Empire du droit*. Presses universitaires de France.
- Dworkin, R. (1995). *Prendre les droits au sérieux*. Presses universitaires de France.
- Dworkin, R. (1996). *Une Question de principe*. Presses universitaire de France.
- Eco, U. (2015). *L'Œuvre ouverte*. Seuil (Points).
- Emerich, Y. (2017). *Droit commun des biens : perspective transsystemique*. Yvon Blais.
- Étiemble, R. (1961). *L'Année du centenaire (Le Mythe de Rimbaud, t. 2)*. Gallimard (NRF).
- Étiemble, R. (1968). *Genèse du mythe, 1869-1949 (Le Mythe de Rimbaud, t. 1)*. Gallimard (NRF).
- Feinberg, J. (1987). *Harm to Others (The Moral Limits of the Criminal Law, vol. 1)*. Oxford University Press.
- Feinberg, J. (1988). *Offense to Others (The Moral Limits of the Criminal Law, vol. 2)*. Oxford University Press.
- Ferry, J.-M. (1987). *Habermas, l'éthique de la communication*. Presses universitaires de France.
- Ferry, J.-M. (1994). *De l'antinomie de la vérité à la fondation ultime de la raison (Philosophie de la communication, t. 1)*. Cerf.
- Ferry, J.-M. (1994). *Justice politique et démocratie procédurale (Philosophie de la communication, t. 2)*. Cerf.
- Feyerabend, P. (1988). *Contre la méthode : esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*. Seuil (Points).
- Fish, S. (2007). *Quand lire c'est faire : l'autorité des communautés interprétatives*. Prairies ordinaires.
- Fish, S. (1994). *There's No Such Thing as Free Speech...and It's a Good Thing Too*. Oxford University Press.
- Fish, S. (2019). *The First: How to Think About Hate Speech, Campus Speech, Religious Speech, Fake News, Post-Truth, and Donald Trump*. One Signal (Atria).

- Fisher, W. W., Horwitz, M. J. et Reed, T. (dir.). (1993). *American Legal Realism*. Oxford University Press.
- Fleck, L. (2005). *Genèse et développement d'un fait scientifique*. Belles lettres.
- Gadamer, H.-G. (1976). *Vérité et méthode : les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*. Seuil.
- Gagnon, C.-M. (1983). La censure au Québec. *Voix et images*, 9(1), 103-117.
- Garand, D., Daigneault Desrosiers, L. et Archambault, P. (2014). *Un Québec polémique : éthique de la discussion dans les débats publics*. Hurtubise.
- Genette, G. (1992). *Palimpsestes : la littérature au second degré*. Seuil (Points).
- Gilbert, P. R. (2006). *Violence and the Female Imagination: Quebec's Women Writers Re-Frame Gender in North American Cultures*. McGill-Queen's University Press.
- Glinoeur, A. et Lacroix, M. (dir.). (2014). *Romans à clés : les ambivalences du réel*. Presses universitaires de Liège.
- Goldenstein, J.-P. (dir.). 2006. *Les Blancs du texte : actes de la journée d'études du 10 décembre 2004 tenue à l'Université du Maine*. Université du Maine.
- Goode, E. et Ben-Yehuda, N. (2009). *Moral Panics: The Social Construction of Deviance*. Wiley-Blackwell.
- Gorz, A. (2005). *Le Traître*, suivi de *Le Vieillessement*. Gallimard (Folio).
- Gould, K. (1990). A Revolution in Literary Theory: Recent Texts by Nicole Brossard and France Théoret. *Canadian Issues / Thèmes canadiens*, 12, 159-171.
- Gould, K. (1990). *Writing in the Feminine: Feminism and Experimental Writing in Quebec*. Southern Illinois University Press.
- Gould, K. (1992). Féminisme, postmodernité, esthétique de lecture. Dans L. Milot et J. Lintvelt (dir.), *Le Roman québécois depuis 1960. Méthodes et analyses*. Presses de l'Université Laval.
- Gould, K., Godard, B., Simon, S. et Smart, P. (1989). Symposium – Feminism and Postmodernism in Quebec: The Politics of the Alliance. *Quebec Studies*, 9, 131-150.

- Gourdeau, J. 1984. *Prochain Épisode : l'incidence autobiographique. Études littéraires*, 17(2), 311-332.
- Gray, J. C. (1927). *The Nature and Sources of the Law*. Macmillan.
- Gray, J. C. (2021). *The Nature and Sources of the Law*. Routledge.
- Green, M. J. (1994). Postmodern Agents: Cultural Representation in Hubert Aquin's *Prochain Épisode* and Yolande Villemaire's *Meurtres à blanc*. *University of Toronto Quarterly*, 63(4), 584-597.
- Green, M. J. (2000). Jacques Godbout and the Quebec Writer: Engendering the National Text. *Quebec Studies*, 30, 7-16.
- Green, M. J. (2001). *Women and Narrative Identity: Rewriting the Quebec National Text*. McGill-Queen's University Press.
- Green, M. J., Gould, K., Rice-Maximin, M., Walker, K. L. et Yeager, J. A. (dir.). (1996). *Postcolonial Subjects: Francophone Women Writers*. University of Minnesota Press.
- Habermas, J. (1987). *Rationalité de l'agir et rationalisation de la société (Théorie de l'agir communicationnel, t. 1)*. Fayard.
- Habermas, J. (1987). *Pour une critique de la raison fonctionnaliste (Théorie de l'agir communicationnel, t. 2)*. Fayard.
- Habermas, J. (1999). *Morale et communication : conscience morale et activité communicationnelle*. Flammarion.
- Habermas, J. (2006). *Idéalisations et communication : agir communicationnel et usage de la raison*. Fayard.
- Habermas, J. (2013). *De l'éthique de la discussion*. Flammarion.
- Hamel, J.-F. (2000). De révolutions en circonvolutions : répétition du récit et temps de l'histoire dans *Prochain Épisode*. *Voix et images*, 25(2), 541-562.
- Hamel, J.-F. (2005). Hubert Aquin et la perspective des singes. *Contre-jour*, 8, 103-118.
- Hamel, J.-F. (2009). L'animal politique chez Hubert Aquin et les avatars du sujet-nation. Dans J. Bussière (dir.), *Littératures francophones et politique* (p. 77-88). Karthala.

- Hamel, J.-F. (2012). Politiques de Saturne : la mélancolie d'Hamlet chez Jacques Ferron et Hubert Aquin. *Voix et images*, 38(1), 85-99.
- Hamel, J.-F. (2014). *Camarade Mallarmé : une politique de la lecture*. Minuit.
- Hamel, J.-F. (2015). Émanciper la lecture : formes de vie et gestes critiques d'après Marielle Macé et Yves Citton. *Tangence*, 107, 89-107.
- Hart, H. (1959). Scandinavian Realism. *Cambridge Law Journal*, 17(2), 233-240.
- Hayward, A. (1983). À propos d'*Un Matriarcat en procès*. *Voix et images*, 9(1), 155-157.
- Hébert, P. (1997). *Le Livre crucifié (Censure et littérature au Québec, t. 1, 1625-1919)*. Fides.
- Hébert, P. (2004). *Des Vieux couvents au plaisir de vivre (Censure et littérature au Québec, t. 2, 1920-1959)*. Fides.
- Hébert, P., Landry, K. et Lever, Y. (dir.). (2006). *Dictionnaire de la censure au Québec : littérature et cinéma*. Fides.
- Horwitz, M. J. (1992). *The Transformation of American Law, 1780-1860*. Oxford University Press.
- Hotte, L. (2001). *Romans de la lecture, lecture du roman : l'inscription de la lecture*. Nota bene.
- Hovenkamp, H. (2000). Knowledge about Welfare: Legal Realism and the Separation of Law and Economics. *Minnesota Law Review*, 84, 805-862.
- Hwang, S.-P. (2006). The Supreme Court in a Common Law Tradition: The Democratic Legitimacy of Judicial Review in Light of American Legal Realism. *Common Law World Review*, 35(3), 216-245.
- Jenny, L. (2002). *La Fin de l'intériorité : théorie de l'expression et invention esthétique dans les avant-gardes françaises (1885-1935)*. Presses universitaires de France.
- Joubert, L. (dir.). (2000). *Trajectoires au féminin dans la littérature québécoise (1960-1990)*. Nota bene.
- Kelsen, H. (1999). *Théorie pure du droit*. Bruylant et LGDJ.

- Kirsch, G. (2018). De l'espace moral à des espaces moraux. Dans L. K. Sosoe (dir.), *La Vie des normes et l'esprit des lois* (p. 319-336). Harmattan.
- Krawietz, W. (2001). The Concept of Law Revised: Directives and Norms in the Perspectives of a New Legal Realism. *Ratio Juris*, 14(1), 34-46.
- Kuhn, T. S. (1983). *La Structure des révolutions scientifiques*. Flammarion.
- Kwaterko, J. (1989). *Le Roman québécois de 1960 à 1975 : idéologie et représentation littéraire*. Préambule.
- Labrosse, C. (2008). Œil masculin et corps féminin : le pouvoir patriarcal dans *Neige noire*. *Boréal*, 2, 96-115.
- Labrosse, C. (2009). *De la notion d'objet à celle de sujet de l'écriture : le statut ontologique du corps dans le roman québécois contemporain* [thèse de doctorat, Université d'Ottawa].
- Lacan, J. (2005). *Des Noms-du-père*. Le Seuil (Champ freudien).
- Lacan, J. (2018). *Les Psychoses (Le Séminaire, I, 3, 1955-1956)*. Le Seuil (Points).
- Lamonde, Y. (1997). L'histoire culturelle comme domaine historiographique au Québec. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 51(2), 285-299.
- Lamonde, Y. (2014). *Histoire sociale des idées au Québec* (vol. 1, 1760-1896). Fides.
- Lamonde, Y. (2001). *Allégeances et dépendances : l'histoire d'une ambivalence identitaire*. Nota bene.
- Lamonde, Y. (2001). L'histoire des idées et de la culture au Québec (1760-1997) : deuxième supplément bibliographique (1993-1997) et tendances de la recherche (première partie, 1760 à 1880). *Bulletin d'histoire politique*, 9(2), 194-196.
- Lamonde, Y. (2001). *Trajectoires de l'histoire du Québec*. Fides.
- Lamonde, Y. (2011). *La Crise de l'homme et de l'esprit (La Modernité au Québec [Histoire sociale des idées au Québec, vol. 3], t. 1, 1929-1939)*. Fides.
- Lamonde, Y. (2016). *Histoire sociale des idées au Québec* (vol. 2, 1896-1929). Fides.
- Lamonde, Y. (2016). *La Victoire différée du présent sur le passé (La Modernité au Québec [Histoire sociale des idées au Québec, vol. 3], t. 2, 1939-1965)*. Fides.

- Lamonde, Y. (2019). *Brève Histoire des idées au Québec (1763-1965)*. Boréal.
- Lamontagne, A. (1992). *Les Mots des autres : la poétique intertextuelle des œuvres romanesques de Hubert Aquin*. Presses de l'Université Laval.
- Lanthier, S. (1998). *L'Impossible Réciprocité des rapports politiques et idéologiques entre le nationalisme radical et le féminisme radical au Québec (1961-1972)* [mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke].
- Lapointe, M.-E. (2004). *Écrire l'emblématique : la critique littéraire québécoise devant trois romans des années 60* [thèse de doctorat, Université de Montréal].
- Lapointe, M.-E. (2008). *Emblèmes d'une littérature : Le Libraire, Prochain Épisode et L'Avalée des avalées*. Fides.
- Lapointe, M.-E. (2011). D'une révolution l'autre : figures de l'engagement chez Hubert Aquin et Mordecai Richler. *Globe*, 14(1), 17-35.
- Lapointe, M.-E. (2012). Mort et renaissances de l'écrivain maudit : lectures de l'œuvre et de la figure d'Hubert Aquin dans l'essai québécois contemporain. *Voix et images*, 38(1), 27-41.
- Lavoie, É. (2010). *Violence, textualité et identités sexuelles : lecture féministe de L'Antiphonaire d'Hubert Aquin* [mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal].
- Ledoux-Beaugrand, É. (2013). *Imaginaires de la filiation : héritage et mélancolie dans la littérature contemporaine des femmes*. XYZ.
- Leveillant, J. (1998). Les avatars d'un culte : l'image de Mallarmé pour le groupe initial de la NRF. *Revue d'histoire littéraire de la France*, 99(5), 1017-1061.
- Lévesque, C. (2021). *L'Étrangeté du texte : essais sur Nietzsche, Freud, Blanchot et Derrida*. Presses de l'Université de Montréal.
- Lewis Dufault, R. (dir.). (1997). *Women by Women: The Treatment of Women Characters by Female Writers of Fiction in Quebec since 1980*. Fairleigh Dickinson University Press.
- Linsky, L. (éd.). (1974). *Le Problème de la référence*. Seuil.
- Lytard, J.-F. (1979). *La Condition postmoderne*. Minuit.

- Mallarmé, S. (2003). *Œuvres complètes* (vol. 2). Gallimard (Pléiade).
- Manguel, A. (2006). *Une Histoire de la lecture*. Actes Sud.
- Marcotte, G. (1989). Le romancier comme cartographe. Dans *Le Roman à l'imparfait* (p. 227-252). Typo.
- Margalit, A. (2007). *La Société décente*. Flammarion.
- Martel, J. et Pleau, J.-C. (2006). Présentation. Dans J. Martel et J.-C. Pleau (éd.), *Hubert Aquin en revue* (p. 1-8). Presses de l'Université du Québec.
- Martel, J. et Pleau, J.-C. (2012). Relectures d'Hubert Aquin. *Voix et images*, 28(1), 7-10.
- Marty, É. (2000). Pourquoi la génétique ?. *Textuel*, (37), 53-60.
- Melançon, R. (1977). Le téléviseur vide ou comment lire *L'Antiphonaire*. *Voix et images*, 3(2), 244-262.
- Melito, L. (2015). La panique morale au cœur des politiques publiques de la prostitution. *Sens-dessous*, 1(15), 15-22.
- Meyer, M. et Molyneux-Hodgson, S. (2011). « Communautés épistémiques » : une notion utile pour théoriser les collectifs en sciences ?. *Terrains et travaux*, 1(18), 141-154.
- Millard, É. (2006). *Théorie générale du droit*. Dalloz.
- Millard, É. (2013). Alf Ross and Realist Conceptions of Legislation. Dans P. Brunet, É. Millard et P. Mindus (dir.), *The Theory and Practice of Legislation* (p. 77-89). Hart.
- Millard, É. (2014). L'interprétation juridique comme acte d'autorité. Dans J. Caglio y Conde (dir.), *La Notion d'autorité en droit* (p. 41-56). Manuscrit.
- Ogien, R. (2004). *La Panique morale*. Grasset.
- Parent, A. M. (2002). *Prochain Épisode : du chaos au labyrinthe*. Le labyrinthe comme métaphore de lecture. Dans S. Archibald, B. Gervais et A. M. Parent (dir.), *L'Imaginaire du labyrinthe* (p. 99-113). Figura.
- Pareyson, L. (2006). *Esthétique : théorie de la formativité*. Rue d'Ulm.

- Parmentier, P., Daviau, P. et Savoy, L. (dir.). (2018). *Une Bible des femmes : vingt théologiennes relisent des textes controversés*. Labor et fides.
- Pelletier, J. (1975). Sur *Neige Noire* : l'œuvre ouverte d'Hubert Aquin. *Voix et images*, 1(1), 19-25.
- Pelletier, J. (1993). Variations de la critique aquinienne : de la pragmatique à la psychanalyse lacanienne en passant par Bakhtine. *Voix et images*, 18(3), 597-605.
- Pleau, J.-C. (2002). *La Révolution québécoise : Hubert Aquin et Gaston Miron au tournant des années soixante*. Fides.
- Pommier, G. (2014). *Qu'est-ce que le « réel » ?*. Érès.
- Posner, R. A. (1993). *Cardozo: A Study in Reputation*. University of Chicago Press.
- Posner, R. A. (2004). *Frontiers of Legal Theory*. Harvard University Press.
- Posner, R. A. (2010). *How Judges Think*. Harvard University Press.
- Pound, R. (1911). Schools of Jurists and Methods of Jurisprudence (The Scope and Purpose of Sociological Jurisprudence, part. 1). *Harvard Law Review*, 24(8), 591-619.
- Pound, R. (1911). Schools of Jurists and Methods of Jurisprudence (The Scope and Purpose of Sociological Jurisprudence, part. 2). *Harvard Law Review*, 25(2), 140-168.
- Pound, R. (1912). Sociologie Jurisprudence (The Scope and Purpose of Sociological Jurisprudence, part. 3). *Harvard Law Review*, 25(6), 489-516.
- Prévost, M. (2004). Présence de Lord Byron dans *Prochain Épisode* d'Hubert Aquin. *Voix et images*, 30(1), 107-118.
- Purdy, A. (1985). De « L'art de la défaite » à *Prochain Épisode* : un récit unique ? *Voix et images*, 10(3), 113-125.
- Putnam, H. (1985). Signification, référence et stéréotypes. *Philosophie*, 5, 21-44.
- Randall, M. (1998). L'homme et l'œuvre : biolectographie d'Hubert Aquin. *Voix et images*, 23(3), 558-579.
- Randall, M. (2006). La disparition élocutoire du romancier : du « roman de la lecture » au « roman fictif » au Québec. *Voix et images*, 31(3), 87-104.

- Randall, M. (2012). Le roman en perspective curieuse : *Trou de mémoire* et l'anamorphose (de la mort) de l'auteur. *Voix et images*, 38(1), 59-72.
- Rawls, J. (2006). *Paix et démocratie : le droit des peuples et la raison publique*. Boréal.
- Recanati, F. (2007). *Le Sens littéral : langage, contexte, contenu*. L'Éclat.
- Recanati, F. (2008). *Philosophie du langage (et de l'esprit)*. Gallimard (Folio).
- Robert, L. (2019). *L'Institution du littéraire au Québec*. Presses de l'Université Laval.
- Roberts, K. A. (1999). *Le Roman national des femmes du Québec (1891-1984)* [thèse de doctorat, Université Queen's à Kingston].
- Roberts, K. A. (2000). Making Women Pay: Revolution, Violence, Decolonizing Quebec in Hubert Aquin's *Trou de mémoire*. *Quebec Studies*, 30, 17-27.
- Ross, A. (2004). *Introduction à l'empirisme juridique*. Bruylant et LGDJ.
- Roy, V. (2001). La réception critique de *Charles Guérin* de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau au XIX^e siècle : de l'émergence d'une littérature nationale. *Voix et images*, 26(2), 339-358.
- Saint-Gelais, R. (2012). Derniers épisodes : quelques lectures récentes de *Prochain Épisode*. *Voix et images*, 38(1), 43-57.
- Saint-Martin, L. (1984). Mise à mort de la femme et « libération » de l'homme : Godbout, Aquin, Beaulieu. *Voix et images*, 10(1), 107-117.
- Saint-Martin, L. (1989). *Malaise et révolte des femmes dans la littérature québécoise depuis 1945*. Université Laval.
- Saint-Martin, L. (éd.). (1992). *L'Autre Lecture : la critique au féminin et les textes québécois* (t. 1). XYZ.
- Saint-Martin, L. (1992). Le métaféminisme et la nouvelle prose féminine au Québec. *Voix et images*, 18(1), 78-88.
- Saint-Martin, L. (1993). Du plafond de verre et de la Révolution tranquille. *Voix et images*, 19(1), 197-200.
- Saint-Martin, L. (éd.). (1994). *L'Autre Lecture : la critique au féminin et les textes québécois* (t. 2). XYZ.

- Saint-Martin, L. (1997). *Contre-voix : essais de critique au féminin*. Nuit blanche.
- Saint-Martin, L. (1997). Mise à mort de la femme et « libération » de l'homme : Godbout, Aquin, Beaulieu. Dans *Contre-voix. Essais de critique au féminin* (p. 93-109). Nuit blanche.
- Saint-Martin, L. (2000). Narrative Transvestism and Men "Doing" Motherhood: The Case of Marie Auger/Mario G's *Le Ventre en tête*. *Quebec Studies*, 30, 44-56.
- Saint-Martin, L. (2007). Romans d'homme, voix de femme : « Marie Auger », Gilles Archambault, Jacques Poulin et Maxime Mongeon. *Voix et images*, 32(2), 31-47.
- Saint-Martin, L. (2008). The Body Politic and the Erotic Body: The (Male) Novel of the Quiet Revolution in Quebec. *British Journal of Canadian Studies*, 21(2), 195-217.
- Saint-Martin, L. (2011). Une oppression peut en cacher une autre : antiracisme et sexisme dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* de Dany Laferrière. *Voix et images*, 36(2), 53-67.
- Saint-Martin, L. (2014). *Le Nom de la mère : mères, filles et écriture dans la littérature des femmes au Québec*. Alias.
- Saint-Martin, L. (2020). *Pour qui je me prends*. Boréal.
- Saint-Martin, L. (2021, 3 avril). La langue est une mer, on baigne dedans. *Le Devoir*.
- Saint-Martin, L. et Roberts, K. A. (2000). Introduction to Feminist Readings of Contemporary Male Writers. *Quebec Studies*, 30, 3-6.
- Sartre, J.-P. (1985). *Qu'est-ce que la littérature ?*. Gallimard (Folio).
- Sartre, J.-P. (2012). *Situations* (t. 2). Gallimard (NRF).
- Saussure, F. de. (2016). *Cours de linguistique générale*. Payot (PBP).
- Savoie, C. (dir.). (2010). *Histoire littéraire des femmes : cas et enjeux*. Nota bene.
- Savoie, C. (2014). *Les Femmes de lettres canadiennes-françaises au tournant du XX^e siècle*. Nota bene.
- Schwartzwald, R. (1997). La fédérostrophie, ou les lectures agitées d'une révolution tranquille. *Sociologie et sociétés*, 29(1), 129-143.

- Searle, J. (1972). *Les Actes de langage : essai de philosophie linguistique*. Hermann.
- Seymour, M. (2006). Le contextualisme sémantique en perspective : au sujet de *Literal Meaning*, de François Recanati. *Philosophiques*, 33(1), 249-262.
- Smart, P. (1973). *Hubert Aquin, agent double : la dialectique de l'art et du pays dans Prochain Épisode et Trou de mémoire*. Presses de l'Université de Montréal.
- Smart, P. (1985). Hubert Aquin, essayiste. Dans P. Wyczynski, F. Gallays et S. Simard (dir.), *L'Essai et la prose d'idées au Québec* (p. 513-525). Fides.
- Smart, P. (2003). *Écrire dans la maison du père : l'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*. XYZ.
- Smart, P. (1992). Les romans d'Hubert Aquin : une lecture au féminin. Dans L. Milot et J. Lintvelt (dir.), *Le Roman québécois depuis 1960. Méthodes et analyses* (p. 215-228). Presses de l'Université Laval.
- Smart, P. (1998). *Les Femmes du Refus global*. Boréal.
- Smart, P. (2000). When "Next Episodes" Are no Longer an Option: Quebec Men's Writing in a Postfeminist Postnationalist Age. *Quebec Studies*, 30, 28-43.
- Smart, P. (2014). *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan : se dire, se faire par l'écriture intime*. Boréal.
- Söderlind, S. (1984). Hubert Aquin et le mystère de l'anamorphose. *Voix et images*, 9(3), 103-111.
- Söderlind, S. (1990). Illegitimate Perspectives and the Critical Unconscious: The Anamorphic Imagination. *Canadian Review of Comparative Literature / Revue canadienne de littérature comparée*, 17(3-4), 213-226.
- Stanton, E. C. (dir.). (2021). *The Woman's Bible*. West Margins Press (Mint).
- Starobinski, J. (2001). *La Relation critique (L'Œil vivant, t. 2)*. Gallimard (Tel).
- Suhonen, K. (2003). *Prêter la voix : le discours masculin dans l'œuvre des romancières québécoises à la fin du XX^e siècle* [thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal].

- Suhonen, K. (2009). *Prêter la voix : la condition masculine et les romancières québécoises*. Nota bene.
- Thomson, J. J. (1986). Feinberg on Harm, Offense, and the Criminal Law: A Review Essay. *Philosophy and Public Affairs*, 15(4), 381-395.
- Tindall, W. Y. (1955). *The Literary Symbol*. Columbia University Press.
- Toutée, F. (2018). *Qu'est-ce qui cloche avec Charlie ? La liberté d'expression en contexte multiculturel* [mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal].
- Troper, M. (2006). Une théorie réaliste de l'interprétation. *Revista opinião jurídica*, 4(8), 301-318.
- Urbas, J. (1976). La représentation de la femme chez Godbout, Aquin et Jasmin. *Laurentian University Review / Revue de l'Université laurentienne*, 9(1), 103-113.
- Valéry, P. (1957). *Œuvres* (t. 1). Gallimard (Pléiade).
- Vattimo, G. (1991). *Éthique de l'interprétation*. Découverte.
- Venzke, I. (2012). *How Interpretation Makes International Law: On Semantic Change and Normative Twists*. Oxford University Press.
- Warren, J.-P. (2009). Un parti pris sexuel : sexualité et masculinité dans la revue *Parti pris*. *Globe*, 12(2), 129-157.
- White, G. E. (1972). From Sociological Jurisprudence to Realism: Jurisprudence and Social Change in Early Twentieth-Century America. *Virginia Law Review*, 58(6), 999-1028.
- Whitfield, A. (1983). *Un Matriarcat en procès ou la démystification de la "terre paternelle" de Janine Boynard-Frot* (Presses de l'Université de Montréal). *Lettres québécoises*, 30, 57-59.
- Wittgenstein, L. (2004). *Recherches philosophiques*. Gallimard (Tel).